LE

PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE DE MONSIEUR CLÉVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL;

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME HUITIEME.

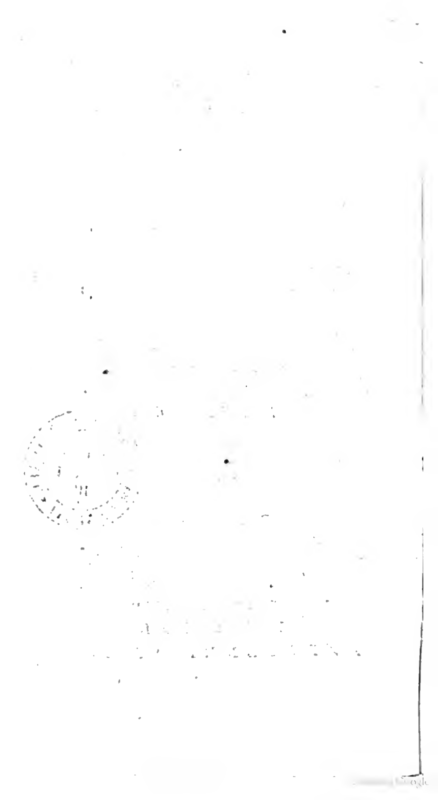


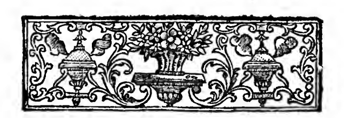
A ROUEN,

Chez { la Veuve de Pierre Dumesnil, rue Poterne. Labbey, près le Collége.

M. DCC. LXXXI.

AVEC PERMISSION.





LE PHILOSOPHE *ANGLOIS*, OU HISTOIRE DE *M. CLÉVELAND*, FILS NATUREL DE CROMWEL.



LIVRE QUATORZIEME.



N jour ayant traversé une plaine vaste & stérile, je cherchois un asyle pour la nuit, je découvris entre deux montagnes qui terminoient l'horison, un mur fort élevé, dont le sommet étoit encore surpassé par le feuillage d'un grand nombre d'arbres. En le suivant des yeux, j'observai qu'il s'étendoit d'une montagne à l'autre, & qu'il paroissoit servir à boucher

la gorge qui laissoit naturellement un passage dans la plaine. En un mot, c'étoit un ouvrage de la main des hommes, & qui annonçoit même une industrie plus relevée que celle des Sauvages. Mais, je ne m'arrêtai à cette réflexion que pour bénir le Ciel qui m'offroit enfin ce que j'avois cherché avec tant d'ardeur ; &, dans le premier mouvement de ma joie, je ne pensai qu'à m'approcher du terme de tous mes desirs. Le Soleil étoit si bas, que, malgré tous mes efforts, il me fut impossible de gagner le mur avant la nuit. Quelque bruit que je crus entendre dans l'éloignement, acheva de me convaincre que j'étois près d'une ville où de quelque habitation réguliere. C'étoit assez pour faire naître tout-d'un-coup la plus douce tranquillité dans mon cœur. Cette nuit, pour la premiere, je négligeai toutes les précautions dont je m'étois fait une habitude, &, me bornant à garantir Cecile des injures de l'air, j'attendis impatiemment le jour.

Il se leva si clair & si serein, que j'en tirai des augures encore plus heureux. Mes regards s'étant promenés long-temps au long du mur, je n'apperçus point de porte à laquelle je pusse m'adresser; mais, en levant les yeux, je découvris quantité de figures humaines qui m'observoient attentivement, & qui paroissoient se communiquer leurs réflexions. J'étendis les bras vers eux, & leur montrant Cecile qui étoit à terre auprès de moi, je les invitai par mes soupirs à nous accorder leurs secours. Ils ne balancerent point à me répondre par d'autres signes que je crus comprendre. Sur le champ, je leur vis préparer une machine qu'ils laisserent couler jusqu'à moi, & de laquelle sortirent deux hommes qui m'aborderent avec beaucoup de douceur ; je n'enten-

dis point leur langage, mais je fus frappée de leur politesse & des marques d'admiration qu'ils firent éclater à la vue de Cecile. Leur visage étoit blanc, & je crus démêler dans leurs regards qu'ils étoient surpris de trouver la même couleur dans un enfant qui n'étoit point de leur Nation, & qui leur étoit présenté d'une maniere si extraordinaire. J'étois si altérée, par mes fatigues & par les ardeurs continuelles du Soleil, que ne me voyant pas d'ailleurs autrement vêtue que la plupart des femmes Sauvages, ils me prirent pour une fugitive de quelque Nation voisine. Je n'entrerois pas dans ce détail de leurs premiers sentiments, si je ne les avois sus d'eux-mêmes dans la suite, après avoir appris leur langue. Vous ne serez pas surpris, par la même raison, que je vous explique tout-d'un-coup quantité de circonstances qui ne me furent pas d'abord si faciles à pénétrer. Cette Nation, la plus douce peut-être & la plus polie qui existe dans l'Univers, m'a laissé un souvenir si tendre de ses bienfaits, que j'ai regretté mille fois de n'avoir pas eu assez de lumieres pour me faire des idées justes de la situation du pays; &, pour me mettre en état d'en ouvrir la route à nos voyageurs. Si ce n'est pas le desir des richesses qui pourroit les y conduire, ceux à qui la vertu est chere, iroient en admirer des exemples qu'on ne trouve pas dans des régions plus riches & plus éclairées.

Sans porter si loin mes espérances, je fus excitée par la douceur de ceux qui s'approcherent de moi, à me rendre avec confiance à leurs invitations. Ils me firent passer par une porte que je n'avois pas apperçue. Et me trouvant environnée tout-d'un-coup d'un grand nombre d'hommes qui leur ressembloient, & qui portoient de longs bâtons armés d'un fer pointu, je n'eus pas

A 2

de peine à deviner que c'étoit un corps de troupes qui gardoient la porte. Leur Chef, que je distinguai par la déférence que les autres avoient pour lui, me fit quelques interrogations qu'il interrompit lorsqu'il eut remarqué que je ne les comprenois point. Il prit Cecile entre ses bras, &, l'ayant caressée long-temps, il la remit entre les miens. Quelques-uns de ses Compagnons, touchés apparemment de l'état où ils la voyoient, me présenterent un morceau d'étoffe fort nette, dont je l'enveloppai aussi-tôt. Ils parurent surpris de la facilité avec laquelle je donnai une certaine forme à cet habillement, & ils conclurent que je n'étois d'aucunes des nations qui leur étoient connues. Leurs propres habits étoient du même drap, c'est-à-dire, de laine grise, travaillée assez grossiérement, mais tirant pour la forme sur les justes-au-corps de l'Europe.

Dans cet intervalle, j'avois eu le temps d'observer que le lieu où j'étois avoit beaucoup de ressemblance avec nos Villes. Les maisons étoient de brique, les rues percées avec méthode ; &, quoique cette petite place ne servît de séjour qu'aux Gardes du mur, elle ne manquoit ni de propreté, ni d'agrément. J'y remarquai même des jardins qui ne me parurent point sans art. Les Arbres y étoient en grand nombre, & j'en admirai les fruits. La premiere idée dont je pris plaisir à me flatter, fut que j'étois tombée dans une Colonie de quelque nation de l'Europe dont j'ignorois la langue. Le Chef des Gardes m'ayant fait servir quelques aliments grossiers à la vérité, mais cuits, & d'assez bon goût pour se faire manger avec appétit, je conçus, par les préparatifs que je vis faire à la porte de sa maison, que j'allois être transportée dans quelqu'autre lieu.

On atteloit à une petite voiture deux animaux dont l'espece m'étoit inconnue. Je ne me fis pas presser pour m'y laisser conduire ; &, sentant croître ma confiance à chaque démarche de mes hôtes, j'y montai avec Cecile que je tenois toujours dans mes bras. Ils paroissoient aussi surpris de me voir entrer tranquillement dans toutes leurs vues, que j'étois satisfaite de leur trouver constamment la même douceur & les mêmes apparences de politesses.

Ainsi, n'ayant aucune alarme sous la conduite d'un cocher & de deux gardes qui avoient pris place avec moi dans ma voiture, je traversai une campagne assez riante, où j'apperçus de tous côtés des traces de culture, & des maisons qui n'avoient pas l'air négligées. La disposition des collines ne me permettoit pas de porter bien loin mes observations ; mais, après une marche d'environ quatre heures, je découvris une ville fort étendue. Mes guides s'attendoient à me voir donner quelques signes d'étonnement. Je jugeai de leur pensée par le soin qu'ils avoient de me faire remarquer ce qu'ils croyoient le plus propre à me causer de l'admiration. De mon côté, je tâchois de leur faire entendre que ce spectacle n'étoit pas nouveau pour moi. Enfin, nous arrivâmes aux portes de la ville qui étoient sans défenses & sans gardes. Au premier coup d'œil, les rues me parurent belles, & les maisons fort bien rangées. Les habitants, qui me prirent apparemment pour un sauvage des nations voisines, nous laisserent passer sans curiosité. Je n'avois point vu de femmes jusqu'alors. J'en distinguai plusieurs à la différence de l'habillement. Elles étoient, comme leurs maris, beaucoup plus blanches que le commun des sauvages, & leurs robes, d'une laine plus fine que celles des hommes, les couvroient jusqu'aux talons.

L'édifice à l'entrée duquel on me fit descendre, me parut si supérieur à tous les autres par sa beauté & son étendue, que je le reconnus aisément pour le palais du chef de la nation. Je fus introduite dans une vaste salle, au milieu de plusieurs hommes armés, qui composoient la garde du Prince. Ils me regarderent avec négligence, se figurant comme les autres que j'étois une sauvage. Je demeurai assez long-temps parmi eux, tandis que mes guides rendoient compte au Prince, des circonstances de mon arrivée. Enfin, sur le signe qu'on me fit d'avancer, je traversai plusieurs chambres qui étoient meublées avec moins de magnificence que de propreté, & je n'eus pas besoin, en entrant dans celle du Prince, qu'on prît la peine de me le montrer pour me le faire connoître.

Il étoit assis suivant les usages de l'Europe. Son habit étoit d'une blancheur éblouissante, & n'avoit que cette marque qui le distinguât des autres; mais l'air respectueux de quelques Officiers qui étoient autour de lui, me permettant encore moins de m'y méprendre, je m'approchai de lui avec une contenance modeste; &, au hazard de n'être point entendue, je lui exprimai en Anglois la satisfaction que je ressentois après tant d'infortunes, d'être tombée dans une nation si généreuse.

Si mon discours ne fut compris de personne, mon action & les mouvements de mon visage furent heureusement entendus. Je remarquai par l'impression qu'ils firent sur le Prince, qu'il ne s'arrêtoit point à mes misérables habits, & que l'idée qu'il prenoit de moi, le jettoit dans des réflexions profondes. Il les communiqua à ses Courtisans; & leur curiosité paroissant augmenter, ils prirent Cecile qu'ils lui firent voir de près,

& pour laquelle il marqua encore plus d'admiration. Il donna ordre aussi-tôt qu'elle fût portée à l'appartement de la Princesse. Le mouvement que je leur vis faire pour sortir avec elle, me causa de l'inquiétude. Ne pénétrant point leur dessein, je me disposai à les suivre, & l'on ne pensa point à s'y opposer.

Quand j'emploie les noms de Prince & de Courtisans, je ne veux point vous faire naître des idées de grandeur & de richesses; mais je n'ai pas d'autres termes pour mettre une juste différence entre le Chef d'une nation, & des sujets forts empressés à lui obéir. Figurez-vous d'ailleurs une société de gens simples, qui ne connoissent point d'autres biens que ceux de la nature, & qui ne se proposent pour but que de mener une vie tranquille sous la conduite d'un Maître aussi simple qu'eux, instruits néanmoins de plusieurs de nos usages, par un hazard dont ils ont su profiter, & assez heureux pour avoir établi sur ce fondement une sorte de politesse & d'agrément dans leur commerce. Toutes les observations que je fis parmi eux, avant que d'être parvenue à les entendre, me causerent autant d'admiration que de surprise.

Je fus frappée particuliérement de la propreté & des agréments de leurs femmes. La Princesse se faisoit distinguer aussi aisément que son mari, par son air & par sa parure. Sans affectation de magnificence, elle étoit vêtue si galamment, que je crus remarquer des traces de notre goût dans sa coëffure & dans ses habits. Elle n'étoit point sur un trône, mais les femmes qui l'environnoient étoient sur des chaises beaucoup plus basses que la sienne, & dans tout le reste j'observai la même subordination entr'elle & ses sujettes. Leurs mouvements, plutôt que leurs discours, me

firent juger qu'avant que de présenter Cecile à la Princesse, on vouloit la revêtir plus décemment, & j'admirai la propreté des habits qu'on lui destinoit. Mais la Princesse parut souhaiter de la voir dans l'état que je l'avois apportée, & ce ne fut qu'après l'avoir considérée long-temps avec mille réflexions, que je ne pus comprendre, qu'elle la fit vêtir à ses yeux, & qu'elle commença à la caresser.

Quelqu'idée qu'on eût prise de nous, je jugeai, par le soin avec lequel nous fûmes traitées, que nous n'étions point regardées comme des Sauvages, sur-tout lorsqu'après m'avoir offert aussi des habits assez proportionnés à ma taille, on me vit non-seulement les accepter avec empressement, mais m'en revêtir avec une facilité dont toute l'assemblée parut surprise. Nous fûmes menées dans une maison où l'on me fit connoître, par divers signes, qu'il dépendoit de moi d'y faire ma demeure. Je me servis assez heureusement du même langage pour faire entendre que j'acceptois cette offre. La chambre où l'on me laissa avec Cecile, étoit propre & commode. Ceux qui habitoient la même maison, continuerent de m'offrir toutes sortes de secours & de services.

A peine fûmes-nous libres, que, tournant tous mes sentiments vers le Ciel, je le remerciai du fond du cœur de tant de faveurs inespérées. Cecile étoit désormais à couvert de ce que j'avois appréhendé si long-temps pour sa vie. Dans quelque partie du monde que je voulusse me supposer, il me sembloit impossible qu'une nation aussi douce & aussi policée que celle où j'étois, ou même qu'il n'en fût pas une, dont je ne tarderois guere à parler le langage. Avec beaucoup

de

de mémoire & de patience, je me promis de n'être pas six semaines à me faire entendre; & sur combien de points ma curiosité n'avoit-elle pas à se satisfaire?

L'ardeur avec laquelle je m'attachai à cette étude, fut si vive & si constante, que je ne trouvai point de difficultés capables de m'arrêter. Mes hôtes s'appercevoient avec étonnement de mes progrès, &, communiquant leur admiration au Prince & à toute la ville, ils disposerent tout le monde à me voir sortir de ma retraite comme un prodige qui surpassoit toutes leurs idées. J'avois refusé avec constance de reparoître à la Cour, & dans tous les lieux où je ne me croyois invitée que pour être donnée en spectacle. Cecile n'étoit pas sortie de mes bras, & toutes les instances que j'avois essuyées, de la part même de la Princesse, n'avoient pu me faire relâcher de ma résolution. Enfin, je m'étois proposé de ne me livrer au public qu'après avoir acquis une parfaite connoissance de la langue, & m'être procuré quelques lumieres sur ma situation.

Je parvins à ce but plus promptement que vous ne sauriez le croire. L'étonnement de ceux qui vivoient avec moi, augmentant à mesure que mes discours devenoient plus clairs & plus libres, je me vis bientôt assiégée d'une multitude de curieux que leur témoignage attiroit pour m'entendre. Ma premiere attention fut d'éviter toutes les ouvertures auxquelles ils s'efforçoient de m'engager. Je pensois à me faire un mérite auprès du Prince, de la confiance que je ne voulois avoir que pour lui; &, ne doutant point qu'il ne fût sensible à cette préférence, ma réponse aux questions importunes qui m'étoient renouvellées à tous les moments du jour, étoit tournée d'une maniere si propre à le flatter, qu'il m'en fit faire plusieurs

fois des remerciements. Cependant j'eus soin dans cet intervalle de démêler, parmi ceux qui m'approchoient, un homme assez sensé pour me donner de justes explications sur mille choses dont je brûlois d'être éclaircie. Voici le premier compte qu'il me rendit de l'origine & de l'état de sa nation.

Il y avoit environ cent-cinquante ans (& c'étoit remonter par conséquent fort près de la premiere découverte des Indes) qu'elle ressembloit, me dit-il, à celles de quantité de sauvages qui habitoient encore les pays voisins, & qui étoient menacés de conserver toujours leur ancienne férocité. Elle étoit comme les autres, sans loix, sans discipline, nue, accoutumée à mener une vie errante, & à se nourrir sans préparation des animaux qu'elle tuoit dans les forêts. La couleur des deux sexes étoit olivâtre; &, ce qu'il regardoit comme le plus triste état dont ses ancêtres eussent été délivrés, il n'y avoit parmi eux ni principes de religion, ni regles de morale.

Dans cet horrible avilissement qui déshonoroit la nature, un Sauvage qui avoit disparu pendant plusieurs années, & qui avoit rejoint ses compagnons lorsqu'ils ne s'attendoient plus à le revoir, entreprit de les faire changer de vie & d'inclinations, à l'exemple d'un autre peuple, avec lequel il se vantoit d'avoir vécu si heureusement. Il en avoit appris quantité de choses qui lui attirerent en effet l'admiration de tous les Sauvages; mais, les ayant assemblées plusieurs fois pour leur proposer le changement qu'il desiroit, il ne put faire goûter au plus grand nombre des idées qui choquoient leurs anciens usages. Après bien des efforts inutiles, il resserra ses vues à une seule nation, qui avoit toujours été distinguée par sa douceur; &, tâchant seulement de gagner parmi

les autres un certain nombre de particuliers qu'il trouva plus disposés à l'écouter, il composa de ce mélange un corps assez considérable, auquel il donna des loix qui se perpétuerent constamment.

Tels furent les premiers éclaircissements que je reçus, & je les sépare de quantité de circonstances fabuleuses qu'il me fut aisé de distinguer dans le récit d'un homme simple, qui n'avoit point d'autres lumieres que la tradition de ses peres. Je lui demandai le nom de sa nation, & quelle étoit celle d'où leur fondateur avoit tiré ses principes. Il ne put me faire connoître celle-ci; mais la sienne se nommoit les *Nopandes*. La ressemblance que j'avois trouvée d'abord entre quelques-uns de leurs usages & des nôtres, ne m'avoit pas laissé douter qu'elle ne leur fût venue de quelque communication avec les Colonies de l'Europe. Ce que la connoissance de leur langue me fit découvrir de jour en jour, me confirma dans cette pensée, & mon opinion est encore, que le Législateur avoit passé les années de son abscence dans quelque établissement Espagnol.

Sans être encore sortie de ma maison, chaque remarque que je faisois sur la conduite & les actions de mes Hôtes, contribuoit à me persuader qu'ils tenoient de l'Espagne jusqu'à leurs pratiques de religion.

J'avois d'abord ignoré l'usage de quantité de petites figures que je leur voyois continuellement entre les mains, mais, apprenant qu'elles servoient à leurs prieres, je conçus aisément ce que je ne pus savoir d'eux-mêmes, parce qu'ils n'avoient jamais eu des idées de religion assez nettes pour me rendre compte de leurs principes; il me parut, dis-je, fort clair que ces figures étoient des images des Saints auxquels ils adressoient leur culte

ſans les connoître. Toutes les maiſons en étoient remplies, & leur trouvant l'air auſſi ancien qu'informe, je jugeai que leur Légiſlateur en avoit fait d'abord une prodigieuſe quantité qui ſe conſervoit précieuſement dans la nation. Mais il en étoit de même de la plupart de leurs opinions & des objets de leur culte, qui me parurent viſiblement autant d'altérations des nôtres, ſoit que le temps ſeul eût été capable de produire ce changemenr, ſoit que le zele du Fondateur eût manqué de lumieres.

Je ne me crus pas plutôt en état de m'expliquer librement, que je fis demander au Prince la permiſſion de le voir. Elle me fut accordée avec des circonſtances qui me firent connoître l'opinion qu'on lui avoit fait prendre de moi. Il envoya ſa propre voiture, accompagnée d'un de ſes principaux Officiers, & de quelques-uns de ſes Gardes. Dans une occaſion où je me figurai qu'il étoit important de ſoutenir ma réputation, je ne négligeai rien de ce qui pouvoit ſervir à me faire paroître avec avantage. On m'avoit fourni des habits en abondance. Sans m'écarter trop de l'uſage de la nation, j'employai toute mon adreſſe pour leur donner un nouvel air de propreté & d'élégance. L'habillement de Cecile m'occupa particuliérement, &, ſi l'on en excepte les ornements précieux dont la vanité des Nopandes n'avoit point encore découvert la ſource, je doute que, dans la plus polie de toutes les villes de l'Europe, on eût pu la parer d'une maniere plus galante. Nous fûmes préſentées dans cet état au Prince & à la Princeſſe, qui marquerent autant d'admiration à nous voir qu'à m'entendre. Ils accablerent Cecile de careſſes, & leur empreſſement pour apprendre de moi qui nous étions, ayant beaucoup augmenté par le ſilence que j'a-

vois affecté de garder jusqu'alors, ils me prirent à l'écart, en me témoignant la curiosité qu'ils avoient d'être éclaircis.

Je n'avois pas oublié ce qu'il nous en avoit coûté chez les Abaquis, pour obtenir de ce bon peuple la liberté de le quitter. Ce souvenir me faisant craindre de nous former trop aisément les mêmes liens chez les Nopandes, j'avois médité un discours dont j'attendois un effet tout opposé. En apprenant au Prince par quel enchaînement d'aventures nous étions tombés dans ses états, & de quelle reconnoissance je me croyois redevable à ses bienfaits, je confessai que le plus grand malheur que j'eusse à redouter, étoit d'y être arrêtée trop long-temps. Je ne me suis hâtée, lui dis-je, d'apprendre votre langue, que pour être plutôt en état de vous demander la seule faveur qu'il me soit permis de desirer ; c'est celle de m'ouvrir incessamment la route de ma patrie, & de me rejoindre, s'il est possible, à des personnes cheres, dont je pleure amérement l'absence. Quelques larmes qui me furent arrachées par un souvenir si tendre, firent tant d'impression sur le cœur du Prince, qu'il en versa lui-même en m'écoutant, &, paroissant attendre plus d'explication, il me regarda d'un œil fixe, lorsque j'eus ajouté quelques autres circonstances de mon malheur. Enfin, comme impatient de mon silence il me demanda depuis quand j'étois séparée des personnes que je regrettois, & si elles avoient quelques marques auxquelles je pusse les reconnoître. Ce discours me causant une juste surprise, il continua de me dire que depuis environ quinze mois il avoit reçu dans sa ville deux étrangers qui s'y étoient présentés, & qui y avoient fait quelque séjour ; que, malgré l'obscurité de leur langage, qui ne lui avoit pas permis

de les entendre, il avoit été si satisfait de leur figure & de leurs manieres, qu'il ne les avoit pas vu partir sans regret ; qu'il les avoit comblés de bienfaits, & qu'au moment de leur départ, lorsqu'il s'efforçoit de les retenir par de nouvelles caresses, l'un des deux fondant en larmes, l'avoit serré entre ses bras, & lui avoit présenté un paquet qu'il conservoit encore. J'en ignore l'usage, ajouta le Prince, & la tendre idée qui m'est restée de cette aventure, est le seul motif qui me la fait garder si précieusement. Mais seroit-il impossible que ces deux étrangers fussent les amis que vous cherchez ? Ils étoient à-peu-près de votre couleur, & , quoiqu'ils ne fussent pas vêtus plus richement que vous, ils n'avoient rien de ressemblant dans la figure & dans les mœurs aux nations Sauvages dont ils avoient pris l'habillement.

Je me ferois flattée de quelque espérance, s'il m'avoit parlé de deux personnes d'un sexe différent, & l'espace de quinze mois qu'il comptoit depuis leur départ, m'auroit paru une erreur de sa mémoire ou de la mienne ; mais ayant pris soin de lui faire répéter que c'étoient deux hommes, & qu'ils n'étoient accompagnés d'aucune femme, j'aimai mieux renoncer à cette douce idée, que de m'y arrêter avec d'autres craintes qui l'auroient troublée cruellement, s'il avoit fallu supposer qu'un sort encore plus terrible vous eût séparés l'un de l'autre. Cependant, ma curiosité me faisant profiter de la disposition où je voyois le Prince, je le pressai de me faire voir ce paquet qu'on lui avoit laissé avec tant de larmes, & qui ne pouvoit avoir été abandonné sans dessein. Il ne fit pas difficulté de me le montrer. Je l'ouvris en tremblant. Il étoit d'une peau seche qui en enveloppoit une autre, & celle-ci étant pliée avec beau-

coup de soin, je me hâtai de l'ouvrir aussi. Ne me reprochez pas de vous avoir caché jusqu'aujourd'hui une circonstance si intéressante. Il étoit peu nécessaire de vous rappeller des souvenirs douloureux, lorsque j'ai vu la fortune attentive à vous combler de faveurs, mais je suis dans un moment où le silence coûteroit trop à mon cœur, & vous avez dû vous attendre à tout ce qu'il y a d'attendrissant dans mes aventures, lorsque vous en avez exigé le récit.

Cette peau, conservée si précieusement, ne renfermoit qu'un petit nombre de caracteres. N'ayant été tracés qu'avec un charbon, j'étois fort éloignée de les reconnoître. Mais je n'eus pas besoin de les lire entiérement, pour m'assurer de quelle main ils étoient partis. Ils étoient Anglois. Je n'en oublierai jamais les termes : » Si quelque » faveur du Ciel fait un jour tomber sur mes traces, mes chers enfants & ma chere amie ; si » Cléveland, Fanny, & Madame Riding, sont » jettés par quelque hazard dans cette nation » bienfaisante, qu'ils prennent confiance à leurs » hôtes. J'y ai passé quelques semaines, & j'en » porte la reconnoissance pour l'accueil que j'y » ai reçu. Je prends ma route directement vers » le midi, pour gagner l'Isle de Cube, d'où je tâcherai de revenir ici sur mes pas avec des secours qui me feront retrouver la Vallée des » Abaquis. Adieu, mes chers enfants.

Retenez vos larmes, reprit Madame Riding, en s'appercevant de l'impression que ce récit faisoit sur Fanny & sur moi, & ne pensez qu'à la satisfaction que je ressentis d'une si heureuse aventure. Ne m'interrompez pas, reprit-elle encore, pour prévenir les effusions de cœur auxquelles Fanny paroissoit prête à s'abandonner ; souvenez-vous que c'est à mon discours que vous devez votre at-

tention. Et, feignant de nous croire dans la disposition qu'elle nous demandoit, je ne résistai point, continua-t-elle, aux transports de joie qui s'éleverent dans mon cœur. Le Prince, surpris de me voir lever les mains au Ciel, avec mille marques d'attendrissement & de reconnoissance, s'imagina qu'il ne s'étoit point trompé dans ses conjectures & se félicitoit déja d'avoir rempli si heureusement mes desirs. Je le détrompai aussi-tôt. Après le bonheur que je cherche, lui dis-je, celui que votre générosité me procure aujourd'hui, est ce qui pouvoit arriver de plus doux pour mon cœur. J'apprends qu'un homme qui m'est aussi cher que moi-même, est échappé à de cruels dangers, où j'appréhendois qu'il n'eût été abandonné par le Ciel; mais il nous restoit à craindre mille autres maux qu'il ignore, & dont tout le poids tombe sur moi qui les connois. Je pris cette occasion de m'expliquer plus ouvertement sur le malheur que j'avois eu d'être séparée de vous, & m'efforçant de lui faire joindre, au penchant qu'il m'avoit marqué pour Milord, un peu de compassion pour l'infortune de ses enfants, je conçus l'espoir de l'engager peut-être à suivre les traces de votre pere & les vôtres. Il m'écouta néanmoins sans s'ouvrir; &, n'osant rien conclure de l'attendrissement où je le voyois, je remis à le presser avec plus d'instances, lorsque notre familiarité seroit mieux établie.

Nous fûmes interrompus par les acclamations de plusieurs femmes, qui vinrent prier le Prince, avec des transports de joie, de rentrer dans l'appartement de sa femme. Il me fit signe de le suivre. J'avois laissé Cecile dans les bras de la Princesse; &, croyant déja assez connoître la nation pour vivre sans défiance, je ne voyois rien autour de moi qui fût capable de me causer de

l'inquiétude. Cependant le spectacle que j'eus en entrant, & les cris de joie qui redoublerent à la vue du Prince, me jetterent dans quelque alarme. Je vis Cecile comme abandonnée aux caresses d'un jeune homme qui la tenoit amoureusement sur ses genoux, & la Princesse qui applaudissoit à ce spectacle avec toutes ses femmes. Ayant demandé l'explication de ce mystere, on m'apprit que le jeune homme, à peine âgé de douze ans, étoit le fils aîné du Prince, & qu'au premier regard qu'il avoit jetté sur Cecile, il avoit pris pour cette aimable enfant une passion qui s'étoit déclarée par mille marques d'impatience & d'ardeur. Sa mere avoit eu la complaisance de la remettre entre ses bras pour le satisfaire, & dans le saisissement de son cœur il s'étoit placé sur une chaise avec elle, où il ne se lassoit point de l'embrasser avec des transports de tendresse & d'admiration. C'étoit ce spectacle qu'on avoit voulu procurer au Prince, & j'entendis répéter de tous côtés, que jamais le Ciel n'avoit marqué sa bonté pour la Nation par un augure plus favorable.

Je crus pénétrer le sens de cette félicitation ; mais je la trouvai trop contraire à mes vues pour y joindre la mienne. Quoiqu'à l'âge où étoit Cecile, toutes les caresses du jeune Prince dussent être regardées comme un badinage, la bienséance ne me permettant point de les souffrir trop long-temps, je repris ma chere fille avec un espece de jalousie. On me pressa inutilement de la laisser passer dans d'autres mains. J'affectai cette rigueur, pour me délivrer à l'avenir de toutes les propositions qui m'eussent exposée un moment à me séparer d'elle. Le Prince approuva ma conduite ; &, marquant de l'attention & du goût pour tous mes discours, il m'offrit un logement dans son Palais ; mais je le refusai par la même raison,

& la liberté que j'étois sûre de conserver dans ma retraite, me parut préférable à des honneurs qui pouvoient se changer en obstacles pour mes desseins.

Cependant l'intérêt même que j'avois à les ménager, m'obligeant de paroître souvent à la Cour, j'acceptai tout ce qui me parut propre à me donner quelqu'éclat extérieur, & à soutenir l'idée qu'on avoit de moi dans la Nation. Les présents que je reçus de la Princesse furent employés à ma parure. Le soin que j'avois de me conformer aux usages n'empêchant point que je n'accordasse quelque chose à mon propre goût, je donnai naissance à quantité de modes qui furent suivies avidement par toutes les femmes. On m'importunoit à tous moments par mille questions sur ma Patrie, & je remarquois que mes réponses n'étoient pas négligées. Le Prince en mit plus d'une à profit dans son gouvernement. Avec plus d'ambition, ou plutôt avec un souvenir moins pressant de la situation où je vous avois laissés, & moins d'ardeur pour vous rejoindre, j'aurois peut-être entrepris de communiquer à la Nation bien des lumieres qui lui manquoient & qui ne surpassoient pas les miennes. Mais la crainte de m'engager trop loin, se présentoit sans cesse à mon esprit; & , dans le temps même que je m'efforçois de gagner la confiance du Prince pour la faire servir à mes vues, j'appréhendois qu'elle ne devînt un lien trop difficile à rompre. La passion de son fils qui se fortifioit de jour en jour, jusqu'à le retenir continuellement chez moi, étoit un autre sujet d'alarmes. On paroissoit approuver ses visites, & , lorsque je tournois en raillerie cette tendresse extraordinaire pour un enfant, on me répondoit que dix ans qui manquoient à Cecile pour avoir le même

âge que son amant, n'étoient pas un espace infini. C'étoit m'annoncer clairement les vues qu'on formoit sur elle. Je ne pouvois rien opposer d'ailleurs au prétexte que le jeune Prince employoit pour me voir. Il cherchoit, disoit-il, à s'instruire, & mes discours étoient autant de leçons dont il vouloit faire usage pour le bonheur de son peuple. Ainsi j'étois partagée entre mes propres intérêts, qui ne me permettoient point de répondre à ses empressements, & celui d'une Nation douce & généreuse, à qui j'aurois rendu volontiers des services considérables, si je n'avois eu des motifs si pressants pour m'arrêter.

Il se présentoit tous les jours quelque occasion de leur faire ouvrir les yeux sur une infinité d'erreurs. Je balançois alors avec une incertitude qui alloit quelquefois jusqu'au plus amer chagrin. La Religion même me faisoit souvent un scrupule de les laisser comme abymés dans une multitude de superstitions, qu'il me paroissoit aisé de détruire. Mais je leur voyois attacher un si grand prix à mes moindres services, que, dans le danger inévitable de ne jamais sortir de leurs mains, si je me rendois trop nécessaire à leur instruction, toute la difficulté se réduisoit à savoir si leur intérêt devoit l'emporter sur le mien. Et dans les moments où le zele de la Religion prévaloit sur mon propre bonheur, je me serois peut-être déterminée à leur en faire le sacrifice : mais ne me devois-je pas bien plus à Cecile & à vous, qu'à un peuple avec lequel la nature ne m'avoit donné aucune liaison ?

Qu'auriez-vous fait, par exemple, si, dans un Conseil où je fus appellée, le Prince vous eût offert, comme à moi, de gouverner souverainement sous ses ordres ? Cette proposition, qui pouvoit flatter la vanité d'une femme, ne se pré-

sentant à mon esprit que sous les couleurs que je vous ai représentées, je la regardai comme un piége contre lequel je ne pouvois être trop en garde. Mon refus chagrina le Prince. Il me demanda quelle raison j'avois de mépriser une Nation qui me marquoit tant d'estime. Cette question augmenta mon embarras. Pour être sincere, je devois répondre que, ne pensant qu'à m'éloigner, je ne pouvois me charger d'un emploi qui m'engageoit dans une captivité sans fin; mais cette franchise avoit ses dangers. Je commençai à craindre que ce ne fût pas la voie la plus sûre pour faciliter mon départ, que d'en rappeller si souvent la pensée, & je ne me défendis que par les usages de ma Patrie, qui dispensent les femmes du soin des affaires publiques.

La principale erreur, dont j'aurois voulu guérir les Nopandes, étoit l'opinion qu'ils s'étoient formée de l'Etre souverain, sur les premieres idées qu'ils en avoient reçues apparemment de leur fondateur. Je ne trouvai personne dans la Nation qui pût me donner d'autres lumieres, sur l'origine de leur Religion & de leur Gouvernement, que celles dont je vous ai déja entretenus; mais je n'eus pas besoin de voir deux fois l'image sous laquelle ils représentoient le Créateur du monde, pour m'assurer que l'idée leur en étoit venue des Espagnols. C'étoit une figure aussi vénérable par la grandeur de sa fraise, que par la blancheur de ses chevenx & de sa barbe. Ils l'adoroient comme le Dieu unique & tout-puissant, quoiqu'il fût accompagné sur ses Autels de deux autres Figures auxquelles ils donnoient le nom de ses enfants. Je reconnus aisément dans ces traces grossieres de notre Foi, les trois personnes qui composoient l'Essence Divine. Mais l'idée de spiritualité s'étant perdue sans doute par la longueur

du temps, ils ne portoient pas leurs connoissances au-delà de ces représentations. Mon étonnement étoit de leur voir attribuer une puissance & une sagesse infinie à des Statues presque informes, dans lesquelles ils confessoient eux-mêmes qu'ils n'avoient jamais découvert aucune marque de pensée ni de mouvement. C'étoit un mystere, disoient-ils, qu'il n'étoit pas permis à la raison d'approfondir. Ainsi, employant à notre langage, mais confondant tous nos principes, ils n'avoient pas une seule notion qu'ils pussent expliquer nettement. Ils n'étendoient pas leurs vues plus loin que la matiere; ils ne concevoient point d'autre état après la vie, qu'un changement de forme, auquel ils donnoient le nom de résurrection. Quelquefois, en leur voyant baiser affectueusement les Images dont leurs maisons étoient remplies, je leur demandois quelle idée ils attachoient à ce culte. Ils me répondoient que ces petites Statues étoient autant de Saints qui avoient mérité autant de récompenses, & dont le bonheur consistoit à être baisés & caressés continuellement.

De quantité d'autres opinions que le temps ou l'ignorance avoient altérées parmi les Nopandes, j'admirai quelle force ils attribuoient encore à celle de la Justice Divine, même en la défigurant. Si l'on aimoit mieux l'attribuer à la politique de leur Fondateur, qui n'avoit peut-être rien imaginé de plus propre à soutenir l'ordre qu'il avoit établi parmi eux, il faudroit prendre une assez haute idée de sa prudence. Je vous ai fait remarquer que le terrein qu'ils habitoient étoit défendu dans quelques endroits par des murs, & dans d'autres par des montagnes & par des lacs, sans que j'aie pu m'assurer exactement de l'étendue qui étoit renfermée dans cette enceinte. Mais

il s'y trouvoit un rocher fort élevé, au pied duquel étoit une vallée profonde, ou plutôt un affreux précipice, dans lequel on ne pouvoit descendre que par une voie étroite & escarpée. L'avenue en étoit bouchée par un mur fort épais, & la porte gardée continuellement. Ceux qui étoient chargés de cette garde, passoient dans la Nation pour des Saints Ministres de la vengeance Divine, & se consacroient à cette fonction dès leur jeunesse. Mais ce n'étoit que le premier degré de leur Sainteté, car la perfection consistoit à se dévouer au ministere intérieur de ce terrible lieu. On n'y étoit reçu qu'après de longues épreuves, & ceux qui avoient le courage ou la folie de s'y engager une fois, n'en sortoient jamais. A quelque distance de la premiere porte, & dans l'endroit où le chemin commençoit à se resserrer, on en trouvoit un autre qui étoit encore plus impénétrable. C'étoit l'entrée des Ministres intérieurs. Ils habitoient le fond du précipice. Leur emploi étoit d'y entretenir perpétuellement un grand feu, dont les flammes s'élevoient assez pour être apperçues au-dehors. Ce feu se nommoit l'enfer, & les Ministres portoient le nom de diables.

Vous concevez que cet appareil redoutable étoit destiné à la punition des crimes. Mais il y en avoit peu qui fussent jugés dignes d'un châtiment si terrible. C'étoient seulement ceux qui blessoient la Majesté Divine, l'autorité du Prince, & la sûreté publique. Ainsi la profanation, le parjure & le blasphême, la révolte & la trahison, le meurtre, le vol & la calomnie, passoient pour les seuls attentats qui méritassent l'enfer. Il n'y avoit point de grace à espérer. La conviction du fait portoit avec soi la Sentence. On conduisoit le criminel à la premiere porte, où il

étoit livré aux Gardes qui l'occupoient. Elle étoit ouverte pour le recevoir, & le peuple avoit la liberté de le suivre jusqu'à la porte intérieure. L'espace qui étoit entre les deux portes avoit assez d'étendue pour contenir un grand nombre de spectateurs, & la disposition du terrein, qui alloit en descendant, laissoit voir par-dessus le second mur jusqu'au fond du gouffre. Le feu qu'on ne manquoit pas de redoubler dans ces occasions funestes, rendoit le spectacle d'autant plus affreux, que c'étoit toujours la nuit qu'on choisissoit pour l'exécution. En livrant le criminel aux Ministres intérieurs, on l'accabloit d'imprécations, comme une victime dévouée à la colere Divine; & la porte se fermant aussi-tôt, on redoubloit l'horreur des cris, jusqu'au moment où l'on ne pouvoit douter qu'il ne fût consumé par les flammes.

Je n'ai jamais pu démêler, dans les explications des Nopandes, s'ils regardoient ce supplice comme une simple image du châtiment qui attend le crime après la vie, ou s'ils croyoient effectivement que c'étoit l'enfer même qui se trouvoit placé dans l'enceinte de leurs murs. Leurs idées avoient les mêmes bornes que leurs sens. Et ce n'étoit pas dans leur seule Nation que ces flammes dévorantes étoient redoutées: tous les Sauvages voisins trembloient au seul nom de l'enfer. J'ai vu plusieurs fois ces Barbares amener leurs criminels au Prince des Nopandes, lui exposer leurs crimes, & les abandonner à sa justice. Il consentoit à se charger de leur punition, autant pour l'exemple de son propre peuple, que pour la terreur de ses voisins. Si quelque chose a pu me persuader qu'il étoit entré plus de politique que de superstition dans la plupart de ces établissements, c'est le soin avec lequel on s'étoit efforcé de soutenir tous ceux qui pouvoient contribuer particuliérement

au bon ordre de la société, & au maintien de l'autorité souveraine.

Avec quelle joie n'aurois-je point entrepris d'inspirer des idées plus justes à ce bon peuple, si je n'eusse été retenue par des craintes que l'expérience grossissoit à tous moments? Je voyois leur affection & leur zele augmenter pour moi de jour en jour, par l'utilité qu'ils tiroient quelquefois de mes conseils. Leur tendresse croissoit encore plus pour Cecile, & l'assiduité du jeune Prince ne diminuant point auprès d'elle, on ne dissimuloit plus l'espérance commune à toute la nation de la voir, dans quelques années, la Princesse des Nopandes. Ils croyoient mon ambition flattée par cette attente, & j'en recevois continuellement des félicitations. En vain, dans les visites familieres que je rendois au Prince, avois-je tenté mille fois de faire tourner nos entretiens sur la nécessité où j'étois de partir, & sur les secours que j'attendois de lui pour mon voyage. Il avoit détourné ce discours avec si peu de ménagement, qu'il avoit quelquefois paru offensé de me les entendre renouveller. La compassion qu'il m'avoit marquée pour le sort de votre pere, & que je m'efforçois souvent de faire renaître, ne me paroissoit plus capable de le toucher. S'il écoutoit une partie de mes plaintes, il se hâtoit bientôt de les interrompre, pour exagérer les raisons qui devoient me faire renoncer à l'espérance de trouver une route certaine dans des déserts dont il ignoroit lui-même l'étendue, & qui n'avoient peut-être jamais été pénétrés. Sans m'avoir déclaré nettement qu'il fût résolu de m'arrêter malgré moi, il m'avoit accoutumée à lui voir rejetter si brusquement tout ce qui pouvoit l'engager là-dessus dans quelque explication, qu'il m'avoit ôté la hardiesse de lui en parler ouvertement.

Enfin, le temps qui s'écouloit sans m'amener rien de plus favorable, l'ennui de mon esclavage, & l'impatience de mes desirs, me firent rappeller toute ma fermeté pour lui ouvrir naturellement mon cœur. Je lui parlai du dessein qu'il avoit de nous arrêter, comme d'une faveur qui méritoit ma reconnoissance; mais insistant avec force sur mes inclinations autant que sur mon devoir, je lui protestai que, s'il s'obstinoit à me refuser le moyen de les suivre, le parti auquel j'étois fixée inviolablement, étoit de partir avec ma fille dans le même état où j'étois venue; c'est-à-dire, sans guide, sans secours, seule, nue, s'il m'y forçoit, plutôt que de manquer à tout ce qui m'étoit cher & sacré dans la vie. La fatigue, la misere, rien ne m'étonne, lui dis-je, & les épreuves par où j'ai passé m'ont appris à ne rien redouter. Il parut surpris de cette chaleur; mais, comptant sans doute sur les moyens qu'il avoit de s'opposer à mon départ, il sourit ensuite de mon emportement.

Ce fut alors que n'espérant plus rien de ses dispositions, & me sentant plus pressée que jamais de vous chercher, je méditai sur toutes les voies qui pouvoient faciliter mon évasion. Entre une infinité de moyens extrêmes, qui se présenterent à mon esprit, la vue du jeune Prince qui continuoit toujours de nous rendre des soins, me fit naître l'envie de le faire servir à mes desseins. Je l'avois entretenu cent fois de ma patrie, & je m'étois apperçu que la description de nos richesses & de nos usages avoient fait une vive impression sur lui. Je ne désespérai pas de l'engager à nous suivre; &, chéri comme il étoit dans toute la Nation, je me figurai qu'il se feroit accompagner aisément d'un certain nombre de gens d'élite, qu'il pouvoit prendre pour les compagnons

de sa fortune. Je regardois déjà ce projet comme infaillible, lorsqu'un nouvel accident, auquel je ne m'attendois pas, vint le rendre encore plus facile.

En sortant de la Barbarie, les Nopandes avoient conservé un usage si cher à leur Nation, & pratiqué si constamment, qu'il n'avoit jamais été interrompu depuis l'origine de leur Monarchie. Tous les ans, au milieu de l'automne, il se faisoit un détachement considérable de leurs plus habiles chasseurs, pour se répandre dans les forêts voisines, où ils passoient environ trois semaines à faire la guerre aux bêtes sauvages. Outre le fruit de leur chasse, qui étoit toujours assez abondant pour leur servir de principale nourriture pendant l'hiver, ils avoient pour but de se soutenir dans une certaine réputation de force & d'adresse parmi les Sauvages voisins. Ils ne manquoient point d'ailleurs d'animaux domestiques, qu'ils élevoient avec beaucoup de soin; mais ce mélange d'aliments rendoit leur table plus abondante; &, sans savoir d'où ils tiroient leur venaison, j'avois été surprise d'en voir servir une prodigieuse quantité, qu'ils avoient l'art de conserver pour toutes les saisons.

Le temps de cette expédition approchoit, & j'entendis le jeune Prince qui avoit obtenu, pour la premiere fois, de son pere la permission de se mettre à la tête des chasseurs, parler beaucoup de l'agrément qu'il s'y promettoit. Hélas! lui dis-je sans affectation, vous ne nous reverrez plus; car le parti que j'ai pris de m'éloigner est invariable, & je l'exécuterai avant votre retour. Vous nous aimez, ajoutai-je en remarquant son étonnement, & vous êtes capable d'un secret. Recevez nos adieux. J'emporterois trop de regret, s'il falloit partir sans vous donner cette

marque de reconnoiſſance & d'eſtime. Mais gardez-vous de trahir ma confiance en révélant mon deſſein. Il parut mortellement affligé de cette déclaration ; &, n'oſant me menacer d'en avertir ſon pere, il me proteſta que, pour s'oppoſer à mon départ, il alloit renoncer à la chaſſe. Je ſavois combien il avoit d'ardeur pour cette partie : s'il eſt vrai, repris-je, que notre départ vous chagrine, qui vous empêche de lever vous-même les raiſons qui m'y forcent ? Je n'ai point d'autre vue que de chercher des perſonnes dont je ne puis ſupporter l'abſence ; le pere, la mere de Cecile qui vous eſt ſi chere. Je vous ai raconté vingt fois leur funeſte aventure. N'en avez-vous pas été touché ? Le Ciel réſerve peut-être leur ſalut à votre ſecours. Votre chaſſe n'eſt-elle pas le plus heureux moyen que je puiſſe deſirer pour découvrir leurs traces ? Il reçut cette ouverture avec un tranſport de joie, &, me promettant d'employer toutes ſes forces à vous chercher, il oſoit déjà m'en garantir le ſuccès. Mais je l'arrêtai encore : non, non, lui dis-je, je ne me fie à perſonne d'une ſi importante entrepriſe. Vous pourriez les rencontrer ſans les connoître, ſans vous faire entendre d'eux, ſans leur perſuader de vous ſuivre. Je veux être avec vous pour ne rien laiſſer au hazard.

Quoique ma propoſition ne fût pas ſans difficultés, & que le jeune Prince les ſentît preſqu'auſſi vivement que moi, il les crut beaucoup moins terribles que le danger de perdre Cecile. Cette aimable enfant, qui commençoit à peine à faire uſage de ſes forces pour marcher, ſembloit l'inviter par ſes tendres ſouris à négliger les craintes communes pour la ſervir. Il me promit de tout oſer. Je lui traçai le plan qu'il devoit ſuivre : c'étoit de s'aſſurer de vingt de ſes chaſ-

seurs, qu'il laisseroit derriere lui, à quelque distance de l'enceinte. Ayant la liberté de me promener avec peu de suite, je comptois de me rendre, deux jours après son départ, au lieu où ses gens seroient à m'attendre, & de le rejoindre aussi-tôt avec eux. Ces deux jours d'intervalle me parurent nécessaires pour détourner les soupçons du Prince son pere, & pour lui faire prendre d'autres idées de ma fuite.

Projet téméraire, mais le seul qui s'offrît à mon choix. Et trop heureuse de trouver tant de facilité à l'exécuter. Les vingt chasseurs du jeune Prince étoient autant d'amis fideles, qui lui étoient attachés jusqu'à tout entreprendre pour lui. Je reconnus cette disposition au premier compliment qu'ils me firent de sa part. Ils m'apprirent qu'ayant fait avancer le gros de sa troupe, il étoit demeuré lui-même à nous attendre, & que nous le rejoindrions avant la fin du jour. Une voiture commode, qui me fut présentée aussi-tôt, acheva de m'apprendre qu'il n'avoit rien négligé.

Nous ne fûmes pas long-temps à l'appercevoir. Son impatience ne lui avoit pas permis de s'éloigner beaucoup. Il m'aborda avec des témoignages de satisfaction, qui me répondirent des sentiments de son cœur, & je fus surprise de lui entendre tenir un langage auquel je n'avois jamais osé m'attendre. Il m'a semblé, me dit-il, qu'il serviroit peu pour notre dessein de nous unir au gros des chasseurs, d'autant plus que c'est leur usage de se séparer ensuite, lorsqu'ils arrivent dans l'épaisseur de la forêt. Nous n'en serons pas moins exacts, ni moins ardents dans nos recherches, & nous aurons la liberté de conserver entre nous notre secret. Mais j'ai porté mes vues plus loin, ajouta-t-il; &, s'il est vrai qu'en

marchant vers le midi, suivant les lumieres que vous avez tirées de l'écrit de Milord, nous puissions espérer de nous rendre au lieu où il peut être déjà parvenu, pourquoi ne prendrions-nous pas directement cette route? Si nous sommes assez heureux pour y arriver après lui, nous nous serons épargné les peines d'une longue incertitude, & nous nous applaudirons d'avoir choisi la voie la plus courte; ou, si d'autres obstacles le retiennent encore en chemin, nous serons les maîtres de revenir sur nos pas, avec l'espérance de le rencontrer, telle que nous l'avons aujourd'hui.

Je trouvai ce raisonnement si sage, qu'après avoir fait réflexion que vous n'auriez pas manqué vous-même de prendre le chemin de la Havana, j'ajoutai aux motifs du Prince tous ceux qui pouvoient redoubler son ardeur. Oui; lui dis-je, c'est le Ciel qui vous inspire ce dessein, autant pour votre satisfaction que pour la mienne. Vous aurez celle de voir ces Nations policées, dont je vous ai tant de fois fait l'éloge. Vous donnerez au pere de Cecile un témoignage de zele & d'amour, qui le rendra peut-être favorable à tous vos desirs, & ne doutez pas que de façon & d'autre, il ne vous donne des marques de reconnoissance qui surpasseront votre attente. Votre pere même, qui fait tant de cas de mes foibles conseils, sera charmé de vous voir revenir avec les lumieres qu'il cherche en moi, & que vous aurez puisées dans leur source.

Il ne fut question, après cette courte délibération, que de chercher les moyens de suivre constamment la route du Midi. Le Prince dépêcha un de nos compagnons vers la troupe des Chasseurs, pour les avertir du dessein qu'il avoit de s'écarter avec ceux qui étoient à sa suite. Cette

précaution m'avoit paru néceſſaire. Nous attendîmes le retour de ce Courier, trop intéreſſé à ne pas diminuer le nombre de nos Défenſeurs; &, n'ayant pu nous former d'autre guide que le Soleil, nous nous mîmes en marche ſur les ſeules lumieres que nous tirâmes de ſon cours.

Je ne vous dirai point par quels détours nous marchâmes l'eſpace de trois ſemaines, au travers d'un pays couvert de forêts, & ſouvent coupé par des marais, ou par des montagnes qui allongeoient ſenſiblement notre route. La fatigue n'étoit que pour nos Chaſſeurs, qui étoient à pied, & qui s'efforçoient ſans ceſſe d'écarter tout ce qui pouvoit nous être incommode. Dans une voiture aſſez légere, nous n'avions point d'autre peine que celle de régler notre voyage par des comparaiſons & des calculs continuels. Le Prince entroit dans mes réflexions avec une prudence & des vues qui me cauſoient de l'admiration à ſon âge. Il entroit encore plus dans les ſoins que je prenois de Cecile. Une mere tendre n'auroit pas été capable de tant d'attention. Il partageoit avec moi, pendant le jour, la peine de la porter; une contrainte à laquelle il s'offroit avec tant de plaiſir, méritoit même un autre nom. J'admirois cette ardeur de ſentiments, qui ne lui permettoit pas d'être un moment tranquille, s'il n'étoit ſûr que Cecile n'étoit gênée de rien; &, quelques charmes que je découvriſſe déjà dans ma fille, ne pouvant expliquer naturellement une paſſion ſi vive pour un enfant de cet âge, je l'attribuois à la Providence qui nous l'avoit ménagée comme une derniere reſſource. Les nuits nous cauſoient encore moins d'embarras. Le zele du Prince redoubloit pour les faire paſſer tranquillement à Cecile. Ses gens ne manquoient point de commodités qui convenoient à nos beſoins; &, prenant ſoin cha-

que jour de tuer une certaine quantité de gibier, nous nous trouvions le soir dans le repos & dans l'abondance.

Une partie de temps se passoit à nous entretenir de nos espérances. Je prévenois le Prince sur toutes les douceurs auxquelles il devoit s'attendre, si nous étions assez heureux pour arriver au terme de tant de fatigues & de desirs. Mes discours l'enflammoient jusqu'à lui faire oublier sa patrie. Il protestoit qu'il n'y en auroit jamais d'autre pour lui que celle de Cecile. Sa crainte étoit que votre famille, dont je lui avois peint la grandeur & l'opulence, n'approuvât point ses sentiments. Il me conjuroit de prendre ses intérêts auprès de vous, & de faire valoir le zele qui l'avoit porté à me suivre. Je lui répondois que vous seriez sensible à la reconnoissance, & qu'il ne devoit pas douter que vous ne prissiez pour lui toute la tendresse qu'on a pour un bienfaiteur & pour un fils.

Le vingt-troisieme jour de notre marche, lorsqu'impatiente d'une si longue course, je commençois à sentir que mon cœur se serroit d'inquiétude & d'ennui, j'apperçus du sommet d'une colline, une vaste plaine que je reconnus aussitôt pour la mer. Mes compagnons, qui n'avoient jamais vu d'eau plus étendue que les petits lacs, dont leur habitation étoit bordée, parurent saisis d'admiration. Je leur expliquai ce qu'ils devoient penser de ce spectacle, &, m'étant prosternée pour remercier le Ciel, je ne balançai point à les assurer que nous touchions à la fin de nos peines.

Il ne m'en restoit pas en effet le moindre doute, &, persuadée que nous avions suivi la direction de Milord, comme je l'étois qu'elle n'avoit pu me tromper, je me croyois du moins sur

quelque côte méridionale, d'où il ne pouvoit rester jusqu'à l'Isle de Cuba qu'un trajet assez court. Suivant les idées mêmes que j'avois conservées de nos anciens voyages, je me figurai que je n'avois rien à risquer en côtoyant le rivage à ma gauche, & qu'ayant pour bornes la pointe de Tégeste, dont j'avois entendu le nom tant de fois, je ne pouvois manquer de tomber en chemin dans quelque port Espagnol, où je trouverois des facilités pour le passage. Mes espérances redoublerent, & je ne pensai qu'à les communiquer à mes compagnons. Nous prîmes au long du rivage, avec moins de commodité que nous n'en avions eu dans la plaine, mais soutenus par la joie que j'inspirois à toute ma troupe. Le jeune Prince ne pouvoit contenir ses transports. Il m'embrassoit comme s'il eût déjà commencé à vous appercevoir, &, que dans la défiance de l'accueil auquel il devoit s'attendre, il eût imploré timidement mon secours pour obtenir votre amitié.

Nous continuâmes de marcher pendant trois jours, sans appercevoir aucune trace d'habitation; mais, en jettant les yeux vers la mer, je crus découvrir un vaisseau qui cingloit à pleines voiles, en côtoyant le rivage à la même distance; &, si j'eus d'abord quelque peine à me persuader que je ne m'abusois point, il me devint clair peu-à-peu que je ne pouvois plus me tromper. Je priai mes compagnons de s'arrêter, &, leur ayant fait appercevoir ce spectacle, qui leur causa d'abord moins de satisfaction que d'effroi, je les pressai d'allumer aussi-tôt un grand feu. Mon dessein étoit de nous faire remarquer par l'équipage; & je ne pouvois trop me hâter, dans la crainte qu'étant favorisé par le vent, il n'échappât avant le soir à ma vue. Le Ciel permit que

les premieres flammes frappassent les yeux du Capitaine, & je ne fus pas long-temps sans m'appercevoir qu'il avoit tourné les voiles vers le rivage.

Le saisissement de ma joie fut si vif à cette heureuse vue, qu'ayant à peine la force de me soutenir, je m'étendis à terre, en considérant d'un œil passionné le vaisseau que je regardois déja comme l'instrument de ma délivrance. Il s'approchoit avec vîtesse. Je ne distinguai point le pavillon, mais, ne pouvant méconnoitre l'habillement de l'Europe, je vis toutes mes espérances agréablement confirmées. Je me levai pour descendre au rivage, & j'invitai le Prince à me suivre avec autant de confiance que si j'eusse déja reçu la parole du Capitaine.

La côte, quoique douce & unie, ne permettant point au vaisseau de s'avancer jusqu'à nous, & la prudence même demandant toujours des précautions avec les peuples de l'Amérique, je ne fus point surprise de voir jetter l'ancre à la portée du canon. Le Capitaine se mit dans sa chaloupe avec quelques gens armés. Il fut à nous dans peu de moments. Je l'excitois par mes signes, & je le saluois à la maniere de l'Europe, pour lui inspirer un peu d'empressement à me joindre. Enfin, le Ciel m'accorda tout ce que j'avois souhaité. C'étoit un Anglois; je n'en pus douter aux premiers mots que j'entendis. Je serois morte de joie, si la cause même de mes transports n'eût été le plaisir que je trouvois en quelque sorte à revivre.

J'appris en peu de mots au Capitaine le besoin que j'avois de son secours. Il me le promit généreusement. Mais, en répondant à mes questions, il ajouta deux choses qui changerent toute ma satisfaction en tristesse. Cette mer que

je prenois encore pour le Golfe du Mexique, étoit la grande mer d'Occident, & le pays désert que j'avois traversé étoit la Floride. Ainsi, loin de me trouver dans le voisinage de l'Isle de Cube, j'en étois séparée par des espaces immenses, & ce que j'avois de plus proche de moi sur la gauche, étoit la Virginie. Le Capitaine avoit fait voile de Resvey, Port Anglois, où je me souvenois d'avoir relâché avec vous. Sa route étoit bien au Midi, mais elle devoit se terminer à *** petite colonie des François Protestants, avec laquelle la sienne étoit en commerce. Il m'assûra que sans un de ces hazards extraordinaires, sur lesquels il faut peu compter dans ces mers, je ne pouvois espérer d'occasion pour gagner les colonies Espagnoles.

Avec cette triste nouvelle, il me déclara que son vaisseau étoit chargé de marchandises, & trop foible pour soutenir un poids plus considérable, il ne pouvoit se rendre à la proposition que je lui faisois de me recevoir avec mes compagnons. Toute la faveur qui dépendoit de lui de m'accorder, étoit d'en prendre deux avec ma fille & moi; son inclination à m'obliger, que je crus sincere, le porta d'ailleurs à m'offrir toutes sortes de services.

Je sentis tout-d'un-coup entre quelles difficultés j'allois être partagée. Il falloit me résoudre à laisser mes compagnons derriere moi, ou renoncer aux offres du Capitaine pour demeurer avec eux. Mon penchant n'étoit point incertain. L'estime, la reconnoissance, tout me faisoit souhaiter de ne pas abandonner le Prince, & j'avois trouvé cent fois de la douceur à penser que vous vous feriez vous-même une joie sensible de recevoir notre libérateur & notre ami. Mais, pouvois-je rejetter aussi la seule oc-

casion qui se fût offerte depuis si long-temps de me délivrer de mes peines ? Qui me promettoit d'en trouver une autre ? Et, quelque lumiere que je pusse me procurer sur la situation des lieux, que voyois-je devant moi ? que de l'incertitude & de l'obscurité. Il se présentoit à la vérité un autre parti ; c'étoit de prendre avec nous le Prince, & de renvoyer ses gens dans leur patrie. Mais je ne pouvois me flatter qu'ils consentissent à quitter leur maître ; & combien y auroit-il eu de cruauté d'ailleurs à le dérober à son pere, au peuple qu'il devoit gouverner, à des amis fideles qui n'avoient consulté que leur affection pour le suivre, & qui méritoient eux-mêmes une juste part à ma reconnoissance ? Ces idées n'avoient pas fait d'impression sur moi, lorsqu'étant accompagnée de ses gens, je ne doutois pas que, dans quelque endroit de l'Univers qu'il plût au Ciel de nous jetter, il ne pût regagner son pays avec une si bonne escorte : mais l'emmener seul, ou si mal accompagné, c'étoit le ravir pour toujours à sa famille & à sa Nation.

Cependant un regret encore plus tendre me faisoit considérer quel alloit être son désespoir en voyant disparoître ma fille. Le Capitaine à qui j'avois communiqué toutes mes réflexions, me conseilloit, sans balancer, de prendre le temps de la nuit pour gagner le vaisseau. J'évitois par là toutes sortes d'obstacles, & je prévoyois déja que ce seroit le seul parti auquel je serois obligée de m'arrêter. Mais, aimant tendrement le jeune Prince, & connoissant quelle étoit la force de sa tendresse pour Cecile, mon cœur saignoit de la tromperie cruelle que je lui préparois ; & quand je me rappelle ces circonstances si douloureuses, je doute que ses tourments aient surpassé les miens. Il fallut se rendre néanmoins

à des motifs plus pluissants qu'une vaine compassion. Je convins avec le Capitaine qu'il retourneroit au vaisseau jusqu'à la nuit, & qu'après avoir soupé sans affectation avec le Prince & ses gens, je m'appprocherois du rivage, où il viendroit me prendre dans l'obscurité. Que d'artifices il me fallut employer pour déguiser mon dessein, & combien de fois le Prince auroit-il dû s'en appercevoir à ma rougeur, si la simplicité & la candeur de son naturel ne l'eussent rendu incapable de défiance ! Notre entretien n'eut point d'autre sujet que l'espérance qu'il avoit de nous voir. Il comptoit de s'embarquer le lendemain. Je fis violence à ma sincérité, jusqu'à lui répondre continuellement dans cette supposition ; & le soir avant que de s'éloigner de moi pour se livrer au sommeil, il m'embrassa tendrement, dans la satisfaction qu'il avoit d'emporter une pensée si douce. Je lui rendis ses caresses, mais les larmes aux yeux, & le cœur pénétré d'amertume. Embrassez ma fille, lui disje, & puisse le Ciel vous accorder tout le bonheur que vous méritez. Il l'embrassa avec un transport de joie. Ce furent les derniers mots qu'il entendit de ma bouche. Je saisis le moment où je le crus enseveli dans le sommeil, & gagnant le rivage, j'y trouvai le Capitaine, qui me reçut dans sa barque.

De tous les malheurs de ma vie, je vous confesse que c'est le seul qui m'ait laissé quelques remords. Mon trouble fut si grand pendant tout le reste de la nuit, qu'il ne me permit point de fermer l'œil ; & le jour suivant, quoique le vent nous eût été si favorable que nous étions deja fort éloignés de la côte, je demeurai tristement enfermée dans un coin du vaisseau, comme si j'eusse appréhendé, en tournant les yeux vers la terre, d'entendre les cris, ou de rencontrer les

regards de l'aimable Prince des Nopandes. Dans quelque lieu du monde que le sort l'ait conduit, qu'il y vive heureux, & que le Ciel lui rende le bien qu'il nous a fait!

Il ne me reste rien de plus touchant à vous raconter que mes incertitudes. Le Capitaine Anglois, à qui je m'ouvris d'une partie de mes vues, me repéta qu'à moins de gagner par terre la pointe de Tégeste, voyage aussi pénible, & aussi incertain que celui que je venois d'achever, je ne devois attendre que du hazard l'occasion de passer dans l'Isle de Cube. Nous arrivâmes à *** où l'on me tint le même langage, & le Capitaine d'un vaisseau François que nous trouvâmes dans ce port, ajouta que, pour le dessein même que je marquois, la voie qu'il croyoit la plus courte & la plus sûre, étoit de retourner en Europe avec lui. Quel changement dans mes espérances! Je balançai mille fois si je ne reprendrois pas le chemin de terre, avec tous les risques; &, dans les tendres mouvements qui me portoient sans cesse vers vous, je n'aurois pas suspendu un moment cette dangereuse entreprise, si ma santé ou ma vie eussent été les seuls biens que j'avois à ménager. Mais la conservation de Cecile, & votre intérêt même que je considérois dans tous les soins que je rendois à cette chere éleve, me firent prendre le seul parti dont la prudence m'ordonnoit le choix. J'acceptai les offres du Capitaine François, &, sans autre secours qu'une somme fort médiocre, que la nécessité me força d'emprunter, avec l'espoir de la restituer quelque jour en Angleterre, je pris la route du Havre-de-Grace, où le vent nous conduisit heureusement.

Les principales circonstances de cette narration regardant Cecile, nous avions eu les yeux pres-

qu'aussi souvent attachés sur elle que sur Madame Riding, pendant un si long récit de leurs peines. Il n'y eut personne qui ne fût agité d'une vive inquiétude, en se la représentant au milieu de ces vastes solitudes, qui avoient été si long-temps son séjour, ou dans cette extrémité de misere, dont la peinture étoit si touchante, & nous donnâmes tous des larmes de tendresse au jeune Prince des Nopandes, qui méritoit si bien, par la bonté de son naturel, d'être né dans un climat moins barbare. Cecile même n'avoit point entendu cette partie de ses aventures, sans ressentir quelque émotion. Elle ne put le désavouer, lorsque nous la pressâmes de confesser ce qui s'étoit passé dans son cœur. Dom Thadeo fut le seul qui garda le silence, & qui se retira sans l'avoir rompu.

Il étoit si tard, que chacun ne pensa qu'à se livrer au sommeil : mais ce sombre Espagnol attendoit Madame Riding hors de l'appartement de Fanny, & , la prenant à l'écart, il lui demanda quelques moments d'entretien. Après un discours vague, sur différentes circonstances de son récit il la supplia de lui dire naturellement, si c'étoit la premiere fois qu'elle eût parlé du Prince des Nopandes à Cecile, & depuis quand elle l'avoit informée de cette étrange aventure. Madame Riding, sans chercher à pénétrer le motif de cette question, lui répondit que jusqu'à l'éclaircissement de la naissance de sa fille, c'est-à-dire, jusqu'à l'heureuse rencontre de ma femme à Quevilly, elle n'avoit donné à personne des lumieres qui auroient pu nuire à ses desseins ; mais que depuis ce temps-là, s'il ne lui étoit point encore arrivé de s'expliquer avec l'étendue qu'elle venoit de donner à son récit, elle n'avoit pas laissé de nous raconter diverses parties de son histoire, parmi lesquelles il étoit impossible qu'elle n'eût

parlé quelquefois du Prince des Nopandes. Cet aveu fit une impression étonnante sur Dom Thadeo. Il n'ajouta rien aux questions, &, s'étant retiré d'un air affligé, il poussa une infinité de soupirs, que Madame Riding entendit dans l'éloignement.

Elle se hâta le lendemain de m'informer de cette bizarre conversation. J'en compris le sens au premier mot. Il n'étoit pas douteux pour moi que Dom Thadeo ne brûlât d'une vive tendresse pour Cecile, & j'étois rassuré là-dessus par mes réflexions. Cependant, comme je ne souhaitois pas seulement de donner un mari tendre à ma fille, & que je ne lui desirois pas moins un homme sensé, je résolus d'approfondir tout-à-la-fois, avec plus de soin, & le caractere de son amant, & le mystere d'une passion dont j'ignorois encore le succès. Premiérement, je voulus savoir de Madame Riding même ce qu'elle pensoit des inclinations de Cecile. Vous êtes-vous apperçue, lui dis-je, qu'elle soit sensible aux empressements de Dom Thadeo, & voyez-vous entr'eux quelque marque d'intelligence ? La réponse de Madame Riding fut tout-à-fait surprenante pour moi. J'ai eu dessein plus d'une fois, me dit-elle, de vous consulter sur mes propres doutes. Mes yeux sont frappés depuis long-temps de la passion de notre Espagnol, & je pensois à croire comme vous qu'elle ne seroit pas si tranquille, ni peut-être si constante, s'il ne trouvoit quelque apparence de retour dans le cœur de Cecile. Cette pensée m'a fait observer curieusement toutes les démarches de ma fille. Je lui voyois quelquefois un air de mélancolie, qui me paroissoit appartenir de bien près à l'amour, s'il n'en étoit pas déja l'effet ; & cela étoit porté jusqu'à lui faire chercher la solitude. Un jour, vers le soir, je la vis descendre seule

au Jardin. Peut-être aurois-je étouffé mes ſoupçons, ſi je n'avois vu Dom Thadeo prendre enſuite le même chemin. L'obſcurité devenoit épaiſſe. Je me déterminai à les ſuivre. Comme le cabinet de verdure eſt le ſeul endroit où l'on puiſſe ſe tenir à couvert, je craignois déjà de les y trouver enſemble. Mais, dès le premier pas que je fis au Jardin, j'apperçus Dom Thadeo aſſis ſur un banc, & ſe baiſſant à mon paſſage pour ſe dérober dans les ténebres. Je feignis de ne l'avoir point remarqué ; ſon deſſein, ſans doute, étoit d'échapper à ma vue, puiſqu'il prenoit ſes précautions ; cependant, par l'inconſtance des deſirs ordinaires aux amants, il vint auſſi-tôt après moi, & m'arrêtant par le bras : vous allez cauſer, me dit-il d'une voix baſſe, un chagrin mortel à Cecile. Elle eſt dans le cabinet avec une de ſes femmes, & un homme qu'elle entretient depuis un quart-d'heure. J'en ſuis ſûr, ajouta-t-il ; j'ai vu l'homme arriver, & s'introduire ici ſecrétement.

Je reconnus dans le ton de Dom Thadeo un violent dépit qui ſe cachoit ſous une modération forcée. Cependant une juſte précaution pour l'honneur de Cecile, me fit prendre le parti de lui répondre que je ſavois de quoi il étoit queſtion, & que je le trouvois indiſcret d'être venu ſe mêler dans une affaire d'importance où il n'étoit point appellé. Comme il eſt reſpectueux, il ſe retira ſans repliquer. Ma défiance & ma curioſité n'ayant fait qu'augmenter, je m'approchai ſi doucement du cabinet, que je ne fus point entendue. Les premiers mots qui frapperent mes oreilles furent une peinture touchante de la miſere de quelques perſonnes que je n'entendis point nommer. Voici tout ce qui me reſte, interrompit Cecile ; mais j'eſpere que, ſous divers prétextes, j'obtiendrai de mon pere la ſomme dont vous avez beſoin. Elle

lui marqua un autre jour pour se rendre dans le même lieu, &, paroissant craindre qu'on ne s'apperçût de son absence, elle reprit seule le chemin de la maison.

Ce ne fut pas sans peine que j'évitai sa rencontre; mais, concevant que l'inconnu qu'elle venoit d'entretenir demeuroit entre les mains de sa femme-de-chambre, qui devoit apparemment le conduire à la porte, je ne pus résister à l'envie d'en apprendre davantage de la bouche de ces deux personnes. Je continuai de les écouter. Leur discours fut un éloge admirable du caractere de Cecile. Quoiqu'en retraçant des faits qui leur étoient familiers, ils n'en répétassent point toutes les circonstances, il leur en échappa assez pour me faire comprendre que toute son occupation étoit d'exercer la tendresse & la générosité de son cœur. L'inconnu étoit un honnête Ministre qui s'étoit ouvert depuis quelque-temps cet accès auprès d'elle. Le sujet particulier pour lequel ils étoient convenus d'un autre rendez-vous, regardoit une malheureuse Dame, dont la fortune avoit été si dérangée par la perte de son mari, que, se trouvant mere de deux jeunes filles qui demeuroient sans espérance d'éducation, elle avoit recours aux libéralités secretes des gens de bien, pour leur procurer une retraite convenable à leur âge; & Cecile, après les avoir secourues jusqu'alors de sa bourse & de ses propres habits, vouloit leur faire une somme qui les mît pour toujours à couvert des dangers dont leur innocence étoit menacée.

Mais, continua Madame Riding, je prêtai mon attention avec bien plus d'ardeur à l'éclaircissement qui suivit ce discours. Le Ministre, qui n'ignoroit pas que votre épouse est Catholique, & qui craignoit apparemment que son exemple n'inf-

pirât du goût à Cecile pour la Religion Romaine, ayant demandé s'il s'étoit fait quelque changement dans ses dispositions, la femme-de-chambre lui répondit qu'elle lui conseilloit peu de la chagriner sur cet article ; que votre dessein étant de la marier à un Espagnol, elle seroit forcée sans doute d'embrasser la Religion de son mari. Mais à quoi pense M. Cléveland, lui dit le Ministre, de vouloir donner sa fille à un étranger, qui ne sera que trop capable de lui faire cette violence ? C'est un mystere, reprit-elle, que le hazard m'a fait pénétrer. J'ai trouvé une lettre du Gouverneur de la Corogne à Dom Thadeo, qui est son fils, par lequel il lui accorde son consentement pour ce mariage. Elle ajouta que l'ayant fait voir à Cecile, elle n'avoit remarqué sur son visage aucune marque d'étonnement, d'où elle avoit conclu qu'elle n'ignoroit pas mon dessein, & que, si elle ne le goûtoit pas, elle avoit assez de complaisance pour s'y soumettre.

Voilà, reprit Madame Riding, la seule réponse que je puisse faire à vos questions. C'est de vous-même que j'aurois attendu plus de lumieres, & je vous avoue qu'en faisant quelquefois réflexion sur ce que je vous ai raconté, j'étois surprise de vous voir pour moi si peu d'ouverture & de confiance.

Je la priai de me pardonner une réserve qui venoit moins de ma défiance que de mon indétermination ; &, lui communiquant les vues que j'avois formées pour l'établissement de Cecile, je l'assurai que ne m'y étant jamais arrêté comme à des résolutions qui ne pussent changer, j'avois toujours attendu du temps des motifs plus forts que ceux qui me les avoient d'abord inspirés. Telle seroit, lui dis-je, l'inclination de ma fille, s'il étoit vrai qu'elle en eût conçu pour Dom Thadeo.

Je ne vois pas même qu'elle eût à craindre la violence dont on la croit menacée pour sa Religion, parce que la premiere loi que j'imposerois à son mari, seroit de fixer sa demeure à Londres avec moi. Mais, ce que je veux pénétrer d'abord, ajoutai-je, c'est le penchant de Cecile, & le caractere de son amant. Je vais sur le champ m'expliquer avec ma fille.

Le ton ferme & décisif dont je parlai à Madame Riding, & la priere que je lui fis de m'amener aussi-tôt Cecile, l'empêcherent de s'ouvrir davantage. Elle me quitta pour m'aller chercher son éleve. Je dois avouer qu'avec les raisons qui m'avoient fait pencher jusqu'alors pour Dom Thadeo, j'en avois une plus forte, qui étoit l'inclination de Fanny. Souvent, en me racontant de quoi l'amour l'avoit rendu capable pour elle-même, autant dans les excès où il s'étoit emporté à la Corogne, que dans la force d'honneur & de vertu avec laquelle il avoit surmonté ses sentiments, lorsqu'il avoit appris de Monsieur des Ogeres qu'il ne pouvoit les conserver sans crime, elle m'avoit marqué de l'admiration pour un cœur si noble, & elle m'avoit répété plusieurs fois qu'elle souhaitoit un mari de ce caractere à sa fille. Cependant je n'étois pas disposé à me livrer sans précautions, & je voulois des preuves de son mérite dont je pusse me faire Juge.

Cecile parut avec Madame Riding. Je la caressai beaucoup, & pour préparer son cœur à des ouvertures qui ne sont jamais plus naturelles que dans la joie, je pris prétexte de quelques ajustements qui lui manquoient pour lui faire présent de cinq cents louis d'or. En les recevant, elle me dit sans affectation, qu'elle tâcheroit d'en faire un bon usage. Ils sont à vous, lui répondis-je, pour lui donner la liberté de suivre ses

vues, & vous n'en rendrez compte qu'à vous-même.

Vous m'êtes si chere, repris-je, &, sans parler de la force du sang, je me suis fait une si douce habitude de vous aimer, que je n'aurai jamais de soin plus pressant que celui de votre bonheur. Il m'occupe uniquement. Mais que puis-je entreprendre pour le hâter, lorsque j'ignore de quoi vous le faites dépendre? Et, si vous ne me faites pas connoître vos goûts, la crainte même de les blesser ne sera-t-elle pas toujours capable de me tenir suspendu? Je m'étois imaginé, par exemple, que vous pouviez être sensible à l'inclination de Dom Thadeo, & j'avois pensé que vous n'auriez point de répugnance à recevoir sa main. L'accord en seroit déjà fait, si j'avois osé m'en rapporter à mes conjectures. Mais je ne sais ce qui me rend aujourd'hui plus incertain. Comme je n'ai en vue que la satisfaction de votre cœur, je veux qu'il s'explique par votre bouche, & j'ai souhaité de vous voir ici pour connoître vos sentiments.

Elle tenoit la vue baissée pendant mon discours, & je ne pouvois découvrir sur son visage si elle trouvoit de la douceur à m'écouter. Elle demeura même quelques moments en silence, après m'avoir entendu, & levant les yeux sur les miens, elle parut y chercher timidement quelle confiance elle devoit prendre à mes instances. Enfin, revenant de cette incertitude qui pesoit sans doute à la tendresse de son cœur, elle se leva pour m'embrasser. Vous êtes trop sûr de mon respect & de ma soumission, me dit-elle d'un air fort sérieux, pour avoir besoin de les mettre à l'épreuve; &, quand vous en exigerez quelque témoignage, la peine du sacrifice n'égalera jamais la douceur que je trouverai à vous obéir. Souf-

frez, ajouta-t-elle, que je vous en donne tout-d'un-coup pour exemple la patience même avec laquelle j'ai souffert les soins, ou plutôt les persécutions de Dom Thadeo ; je n'ai respecté en lui que vos volontés, & je reçois comme le plus grand bonheur de ma vie la liberté que vous m'accordez de lui refuser mon cœur. Cette réponse, dont le ton sérieux ne venoit que de l'importance du sujet, & qui me parut même accompagnée d'une espece de tremblement, tel qu'une joie inespérée le produit à la fin d'un grand danger, me fit naître une extrême curiosité d'apprendre ce que c'étoient que les persécutions de Dom Thadeo, & que mes volontés. Je pressai ma chere Fille de s'expliquer.

Elle me dit que l'ignorance où elle me voyoit là-dessus, lui donnant plus de hardiesse, elle ne pouvoit me dissimuler que depuis notre séjour à Paris, elle avoit gémi sous une tyrannie insupportable ; que Dom Thadeo prenant droit de la déclaration qu'il lui avoit faite de son amour à Quevilly, & faisant passer le silence de mon épouse pour un consentement formel, auquel il ne se croyoit pas moins sûr que j'avois joint le mien, n'avoit pas cessé d'exiger d'elle une complaisance & des assujettissements qui ressembloient au plus dur esclavage; qu'elle ne l'accusoit pas de manquer de vertu & d'honneur, mais qu'il étoit sujet à tant d'inégalités, dominé par tant d'humeurs & de caprices, si jaloux, si inquiet, si soupçonneux, qu'elle avoit eu besoin de toute la soumission qu'elle devoit à sa mere & à moi, pour conserver de la patience dans une si dure contrainte : plaintes, reproches, menaces, loix gênantes & bizarres, elle avoit tout souffert & tout dévoré par ce motif. Enfin depuis quelques jours il lui avoit amené cette même Dame, dont la vue

avoit causé tant d'émotion à sa mere ; & lui expliquant le dessein où elle étoit de passer en Angleterre, il lui avoit recommandé de se lier d'avance avec elle, comme une femme dont il se proposoit de lui faire quelque jour une compagne, & qu'il vouloit me présenter dans cette vue.

Il m'a fait promettre, continua Cecile, de ne jamais suivre les usages de Londres, où il prétend que la conduite des femmes est trop libre, & me présentant le Livre des Evangiles, il m'auroit forcée de m'y engager par un serment, si je n'eusse rappellé assez de courage pour lui répondre que cette cérémonie devoit être remise avec celle de l'Eglise.

Un détail si étrange m'ayant jetté dans un juste étonnement, je reprochai à l'innocente Cecile de s'être sacrifiée elle-même à de frivoles imaginations, & d'avoir mal jugé de la tendresse de sa mere & de la mienne, si elle nous avoit crus capables de faire la moindre violence à son cœur. Ensuite, malgré mille distractions que son discours m'avoit fait naître, je voulus profiter de ce moment d'ouverture pour tirer un aveu libre de ses inclinations, & savoir d'elle-même, si de tant de François aimables qui avoient marqué de l'attention pour ses charmes, il n'y en avoit pas un pour qui elle eût pris les sentiments qu'elle refusoit à Dom Thadeo. Je la pressai long-temps sans rien obtenir. Les instances de Madame Riding n'eurent pas plus de forces. Elle s'obstina à nous répondre que tous ses desirs se bornoient à mener une vie douce, sous l'empire d'un pere & d'une mere qu'elle aimoit uniquement. Nous jugerons de votre sincérité, lui dis-je, par le changement que vous nous ferez voir dans votre humeur. Si les importunités de Dom Thadeo étoient la seule cause de vo-

tre mélancolie, vous devez reprendre votre enjouement naturel lorſque je vous aurai délivrée de cette perſécution.

Mon deſſein étoit en effet de m'expliquer ſans détour avec cet étrange Amant, & de le diſpoſer du moins à prendre des voies toutes différentes pour s'inſinuer dans un cœur dont il s'étoit fermé ſi malheureuſement l'entrée. J'allois ſortir de ma chambre pour communiquer mes idées à Fanny, lorſque Dom Thadeo, ſe préſentant à ma porte, me demanda la liberté de m'entretenir un moment. Il paroiſſoit agité. Son compliment fut court. Il me dit qu'il ſe regardoit comme le plus malheureux de tous les hommes, & que, ſi j'avois jamais connu le pouvoir de l'amour, je lui devois autant d'indulgence que de pitié. Un diſcours ſi triſte me fit deviner une partie de la vérité. Il avoit obſervé Cecile, & s'étant approché d'elle au moment qu'elle ſortoit de chez moi, il n'avoit point été écouté avec la complaiſance qu'elle avoit cru lui devoir juſqu'alors. Elle l'avoit prié de la délivrer pour jamais de ſes importunités, & de finir un langage qu'elle étoit réſolue de ne plus ſouffrir.

Mais comme il ne s'étoit point encore ouvert à moi, & que j'étois bien aiſe de prendre cette occaſion pour m'expliquer, je l'engageai dans un détail qui me procura d'autres lumieres. Après m'avoir confeſſé qu'il brûloit d'une paſſion immortelle pour ma fille, & qu'il s'étoit flatté que n'ayant pu l'ignorer non plus que mon épouſe, nous ne lui faiſions pas un crime de ſes ſentiments, puiſque nous avions paru les autoriſer par notre ſilence, il ſe plaignit amérement de l'opinion que j'avois marquée de lui à la Dame Eſpagnole. Elle me l'a déclaré elle-même, ajouta-t-il, en me voyant donner quelques marques de

surprise; &, quoiqu'elle se promette de vous faire prendre de moi des idées plus favorables, je n'espere pas de ses soins ce que je n'ai pu obtenir par la droiture de mon cœur, & par l'honnêteté de mes intentions. D'ailleurs, reprit-il, avec un profond soupir, je ne vois que trop de liaison entre ce que j'ai appris d'elle, & ce que je viens d'entendre de la bouche même de Cecile.

La vivacité de sa douleur, l'obscurité de son discours, & peut-être encore plus, le jugement que je portois de son esprit, auquel je n'avois jamais attribué qu'une étendue médiocre, me firent soupçonner quelque chose d'extraordinaire dans le sujet de ses plaintes, & former tout-d'un-coup une conjecture assez juste sur le caractere de Dona Cortona. Je ne doutai point qu'elle ne se fût jouée de sa crédulité pour la faire servir à ses vues. Sans répondre directement à ses plaintes, je le pressai instamment de m'apprendre ce qu'il avoit à démêler avec elle. Il me promit d'être sincere. En lui parlant, me dit-il, du séjour qu'il faisoit à Paris, il ne lui avoit pas caché qu'il y étoit retenu par l'amour. Elle lui avoit promis son assistance; &, quoiqu'il l'eût connue à Madrid pour une Femme galante, à laquelle il n'auroit point confié alors un secret d'importance, il s'étoit imaginé que liée comme elle étoit avec un homme dont le commerce l'avoit rendue plus sage, il pouvoit tirer du moins quelqu'avantage de son esprit. Il me l'avoit présentée dans cette espérance. Elle avoit été fort humiliée de l'accueil qu'elle avoit reçu de mon épouse; mais oubliant cette disgrace pour continuer de le servir, elle s'étoit flattée que, si elle pouvoit se ménager avec moi un moment d'entretien, elle me disposeroit à satisfaire prompte-

ment ses desirs en terminant son mariage. Elle avoit pris la résolution de m'écrire sous un autre nom, pour me demander une entrevue. J'avois eu la bonté de l'accorder. Elle s'étoit efforcée de me persuader qu'il y avoit quelqu'avantage pour moi à lui donner ma fille, & j'avois fait connoître, par ma réponse, que je n'avois point de lui l'opinion qu'elle avoit voulu m'inspirer. Il s'en étoit apperçu lui-même, continua-t-il, au silence que j'avois gardé dans mon carrosse en retournant chez moi avec lui, & la rigoureuse sentence qu'il venoit de recevoir par la bouche de Cecile, en étoit une confirmation trop claire. Cependant, loin de se rebuter, Dona Cortona venoit de l'assurer, par un billet, que, s'il pouvoit m'engager à la revoir chez elle, il lui étoit survenu d'autres moyens de me vaincre, dont elle croyoit l'effet infaillible. Mais lui, qui dédaignoit au fond toutes les voies qui pouvoient être différentes de celles de la sincérité & de l'honneur, & qui, en préférant le cœur de Cecile à sa vie, étoit disposé aussi à préférer la mort au désespoir de ne pas l'obtenir de son inclination & de mon consentement, il aimoit mieux me faire naturellement cet aveu, & remettre son sort entre mes mains, que de s'arrêter à de vaines promesses qui blessoient également son honneur & son amour.

C'en étoit assez pour me faire connoître qu'il n'y avoit point d'injustice dans mes soupçons. J'exhortai Don Thadeo à prendre moins de confiance aux offres de son amie; &, sans m'arrêter à lui en apprendre les raisons, je passai tout d'un coup à l'explication que je m'étois proposée. Si quelqu'un, lui dis-je, vous a parlé de l'estime que j'ai pour vous comme d'un sentiment douteux, il vous a trompé. La franchise

avec laquelle je veux vous ouvrir mon cœur me servira de garant. J'ai remarqué les soins que vous avez rendus à ma fille, & vous ne vous êtes point apperçu que je les aie condamnés. Sa mere est dans les mêmes dispositions. Nous consentirions tous deux à vous donner Cecile, si nous ne consultions que notre penchant pour vous, & l'opinion que nous avons de votre caractere, mais le bonheur de cette chere fille nous est précieux. Elle est à vous, si vous pouvez la rendre heureuse! à quoi tient-il, continuai-je, en le regardant avec affection, que vous ne trouviez le chemin de son cœur? Je la connois: elle est tendre, douce, complaisante. Tout ce qui lui sera présenté sous ces trois apparences, est sûr de lui plaire; &, comme c'est principalement par ces trois aimables qualités qu'elle est capable de faire la félicité d'un honnête-homme, il est naturel qu'elle souhaite de les trouver dans un mari, pour la sienne. Je ne vous reproche rien, ajoutai-je, c'est à vous-même à vous rendre justice, mais je suis persuadé qu'on ne gagnera jamais le cœur de ma fille que par cette voie.

Dom Thadeo ouvrit les yeux à ce discours; &, paroissant découvrir dans lui-même ce qu'il n'y avoit jamais apperçu, il confessa que sa conduite à l'égard de Cecile avoit été quelquefois dure & tyrannique. Mais, hélas! s'écria-t-il, n'a-t-elle pas dû comprendre que c'est à l'excès de ma passion qu'elle devoit imputer mes fautes; &, si son cœur est tendre, a-t-elle pu ne les pas pardonner à une si belle cause? Ravi néanmoins que je ne lui ôtasse point l'espérance de réussir mieux par d'autres voies, il me conjura, les larmes aux yeux, de rappeller toute ma bonté pour lui, & de seconder les efforts qu'il alloit faire pour rendre l'amour plus favorable à ses

foins. Je lui promis ce fervice, mais fans efpérer qu'il changeât fi facilement de caractere, & fans m'engager à faire la moindre violence aux inclinations de ma fille, s'il fe laiffoit prévenir par quelqu'amant plus habile ou plus heureux. Je le priai auffi de renoncer à l'amitié de Dona Cortona, qui me paroiffoit auffi peu convenable à fes vues qu'à fes principes, & je lui donnai, avec ce motif, celui de plaire à Fanny, qui ne lui pardonneroit jamais de fe lier trop étroitement avec une femme de ce caractere. En un mot, joignant ainfi les confeils de la prudence aux plus finceres témoignages d'eftime & d'amitié, j'en fis affez pour me mettre à couvert de toutes fortes de reproches, dans les fuites funeftes où l'amour entraîna ce tendre & malheureux Efpagnol.

Au milieu des fages réflexions qui me rendoient ainfi capable de régler la conduite d'autrui, il me revint quelques remords fur la foibleffe dont j'avois eu peine à me défendre avec Dona Cortona. J'admirai la trahifon de mes fens, car je n'avois rien à reprocher à mon cœur, & je n'eus pas befoin d'efforts pour m'exciter au mépris que je devois à une femme fans pudeur. Mais je n'ouvris pas fi aifément les yeux fur la vie voluptueufe que j'étois réfolu de continuer. En revoyant Fanny, que fon incommodité devoit retenir quelques jours dans fon appartement, je l'accufai agréablement d'ignorer le prix des plaifirs qu'elle nous faifoit interrompre; &, lui ayant fait approuver la conduite que j'avois tenue avec Cecile & Dom Thadeo, je revins à la preffer de fe guérir, pour reprendre le cours de nos amufements & de nos fêtes. Elle ne condamna point mon goût, mais, loin de répondre à mon empreffement, elle me fit entendre

qu'elle n'espéroit pas si-tôt de se trouver assez bien rétablie pour se livrer à la dissipation ; ce qui ne devoit pas m'empêcher, ajouta-t-elle, de revoir mes amis, & de me procurer avec eux tous les plaisirs que je paroissois desirer. Non, lui dis-je, ils seroient peu touchants pour moi, si vous ne les partagiez, & je ne donnerai jamais le nom de biens qu'à ceux que je goûterai avec vous.

Ce que je lui disois étoit certain, quoique l'expérience ne m'en eût point encore fait sentir toute la vérité. Cependant les visites continuelles de mes amis, & l'impatience qu'ils me témoignoient de recommencer nos assemblées & nos festins, me firent consentir à leur donner quelquefois cette satisfaction. Fanny m'en pressa elle-même, & je pris ses instances pour une marque qu'il lui tardoit aussi de reparoître avec nous. La joie reprit bientôt son regne avec la magnificence & la bonne chere. L'intervalle qui avoit paru la rallentir, n'ayant servi qu'à m'attirer de nouveaux amis, en donnant le temps à mes anciens Convives de répandre le bruit de ma générosité & de mes largesses, je vis ma table plus brillante & mieux remplie que jamais. C'étoient les personnes les plus célebres de toutes sortes de rangs. C'étoit la Cour & la Ville. Je ne saurois me plaindre que le goût de la bonne chere manque à Paris parmi les gens de mérite. L'esprit & la politesse répondoit dans mes Convives à la délicatesse & à l'abondance des services. J'étois comblé d'éloges, & comme adoré par cette foule de Courtisans. Je ne le désavouerai point ; mon cœur étoit sensible à leurs flatteries. Estimant peu les richesses en elles-mêmes, je croyois mes profusions trop bien payées par des caresses & des louanges qui me paroissoient d'un autre prix. Il

ne me manquoit que la présence de ma chere épouse. Je ne pouvois revenir un moment de l'espece d'ivresse où j'étois, sans m'appercevoir que Fanny étoit absente, par l'inquiétude & les desirs que je sentois naître aussi-tôt. Mais l'espérance de lui voir partager ma satisfaction, dans peu de jours, me soutenoit contre cette distraction. J'attribuois moins l'inégalité de mon esprit à la foiblesse des plaisirs que je goûtois, qu'à l'absence d'un bien qui n'étoit pas éloigné, & qui reparoîtroit bientôt pour mettre le comble à mon bonheur.

Dans une de ces délicieuses fêtes, la conversation tourna un jour sur le sujet qui semble le moins propre à la dissipation de la table, mais qui fut amené si naturellement par l'enchaînement de quantité d'autres discours, qu'il ne pouvoit être accusé d'indécence. Un homme célebre par son esprit se hazarda négligemment à décider que de tous les sentiments qui ont partagé jusqu'ici les Philosophes, celui de l'immortalité de l'ame est le moins philosophique, c'est-à-dire, le plus dépourvu de raison : car est-il sensé, ajouta-t-il, de s'attacher à une opinion qui manque par le fondement? On croit l'ame immortelle, & l'on attend encore une bonne preuve de son existence.

Il fut arrêté par celui auquel il avoit paru s'adresser. Vous êtes bien difficile en preuves, lui dit modestement celui-ci, si vous n'en trouvez pas une qui vous satisfasse en faveur de l'existence de l'ame. Je vois bien, ajouta-t-il, qu'il ne faut point vous alléguer la différence essentielle de la matiere, & que vous êtes persuadé, avec quelques Anglois, que la pensée peut convenir à toutes sortes de substances. Mais en passant même sur les preuves de cette nature, parce qu'on ne peut forcer personne de confesser ce qu'il voit

le plus clairement, a-t-on jamais fait une objection férieufe contre les preuves morales? Que penfez-vous de nos defirs & de nos craintes, de nos efpérances, de l'idée que nous avons de l'avenir, & de ce fentiment ineffaçable qui nous fait regarder l'anéantiffement comme le plus grand des malheurs? Ce que j'en penfe? repliqua l'autre : mais...... j'appelle nos defirs & nos craintes, des mouvements purement matériels, qui ont leur fource dans la chaleur du fang, ou dans une provifion d'efprits animaux un peu plus ou moins abondante. L'idée que nous avons de l'avenir, eft l'image du paffé, que nous prenons plaifir à éteindre devant nous; & cette horreur de notre deftruction, que vous nommez un fentiment ineffaçable, n'eft qu'une propriété commune aux êtres les plus vils qui fe retirent & fe refferrent à l'approche de ce qui eft capable de les bleffer & de les détruire. Et fi vous croyez, ajouta-t-il, qu'on n'a jamais pu faire d'objection férieufe contre l'exiftence de l'ame, je répete qu'il eft encore plus difficile de la prouver.

Sophifme! reprit l'autre, car il y a mille chofes dont l'exiftence eft fûre, fans qu'elle puiffe être démontrée. On ne doute point, par exemple, qu'il n'exifte des corps, & je foutiens qu'il eft impoffible de le prouver par une démonftration. Arrêtez, interrompit l'adverfaire de l'ame, de ce qu'on ne doute point d'une chofe, ne concluez point qu'on en foit fûr. Ce qu'il y a de fûr, & qui porte trop légérement à ne pas douter de l'exiftence des corps, c'eft une action fenfible, dont on ne peut nier effectivement la réalité : mais on en concluroit mal qu'elle fuppofe néceffairement des corps, puifqu'il eft certain qu'elle pourroit être produite autrement. De même on ne vous niera point tous les effets qui vous font

croire qu'il existe des ames : nous pensons, nous desirons, cela est clair ; mais il n'est pas besoin de supposer des ames pour des effets qui peuvent exister sans elles.

Je suis de bonne foi, répliqua l'autre, & voici ce que je veux bien vous accorder. Peut-être n'est-on pas encore parvenu à démontrer l'existence de l'ame, c'est-à-dire, à former une méthode de preuves qui puissent porter la lumiere & la conviction dans l'esprit de ceux qui les entendent. Mais c'est une vérité dont chacun trouve évidemment la preuve en soi-même ; & delà seulement, il s'ensuit que les Philosophes, qui ont cru l'immortalité de l'ame, ont pu supposer raisonnablement son existence bien établie, puisque tous les hommes se ressemblant par les principes de la raison comme par la figure du corps, chacun peut conclure avec sûreté que ce qui est prouvé pour lui, l'est aussi pour les autres. Mais, s'il reste quelqu'embarras là-dessus, ajouta le partisan de l'ame, il tourne à l'avantage de la Religion, en servant à nous faire connoître combien la révélation Divine étoit nécessaire pour jetter du jour sur nos ténebres. Et moi, interrompit l'adversaire, je crois, par la même raison, qu'elle étoit inutile. Cette dispute fut beaucoup plus longue ; l'un, s'efforçant, avec chaleur, de ramener tout à un matérialisme grossier, qui ne nous laisse rien à prétendre au-delà de la durée de nos corps ; & l'autre, traitant cette opinion de criminelle chimere, qui est démentie par les lumieres naturelles, autant que par celles de la Religion.

Je prêtai fort attentivement l'oreille à des discours, dont le sujet ne s'étoit jamais présenté à mon esprit. Mes principes étoient toujours ceux que j'ai exposés dans une autre Partie de cette Histoire. L'exemple & les leçons de ma mere

avoient servi plus que mes propres recherches à m'y attacher constamment; &, lorsque je les avois traitées d'inutiles dans un excès de douleurs auxquelles ils n'avoient pu servir de remede, je ne les avois pas moins regardées comme des vérités spéculatives, dont le seul foible étoit de ne pouvoir servir à régler les sentiments du cœur. Mais, commençant à former mille doutes sur ce qui m'avoit paru le plus certain, je trouvai, dans le ton décisif de celui qui avoit combattu l'existence de l'ame, & peut-être encore plus dans la nouveauté de cette opinion, des motifs de m'y arrêter, du moins pour l'approfondir. Je tins ma curiosité secrete; &, faisant avertir le Philosophe matérialiste, que je souhaitois de l'entretenir à l'écart, je lui marquai un rendez-vous, où je lui proposai mille questions.

Il y répondit aussi légérement que s'il se fût préparé à les entendre. Après m'avoir expliqué son systéme : vous êtes, me dit-il, un homme d'esprit, à qui je n'ai pas fait difficulté de m'ouvrir librement. Les sentiments que je vous propose sont aujourd'hui ceux de tous les honnêtes gens. On abandonne au peuple toutes les chimeres ! Ce frein est nécessaire pour le contenir. La convenance des choses, le goût de l'ordre, & les loix de la société, sont les seules regles de l'homme d'honneur & du Philosophe. Sa naissance l'attache à une condition. Son propre bien, qui est dépendant de celui du public, l'oblige d'en remplir les devoirs; &, s'il trouble l'ordre en s'en écartant, il sent lui-même qu'il est juste qu'on l'en punisse. C'est une branche qui blesse la symmétrie dans un quinconce ou dans une allée, & qui doit être retranchée sans pitié.

Je ne fais pas beaucoup d'honneur à ma raison, en confessant la facilité avec laquelle je me laissai entraîner par de si misérables principes. Mais, si l'on

l'on considere qu'après avoir comme renoncé à mon ancien goût pour l'étude, & m'être livré à celui du plaisir, je n'avois rien de plus fort que l'exemple pour me déterminer; on sera moins surpris que je n'aie point demandé d'autres preuves de sa doctrine à mon Précepteur, que le grand nombre d'honnêtes gens dont il m'avoit fait valoir l'autorité. Je sens, lui dis-je, la hardiesse de vos décisions, mais je ne trouve point sans force le raisonnement que votre Adversaire a fondé sur sa conviction personnelle. Pour me la faire regarder comme un vain préjugé, il faut me mettre dans quelque liaison avec cette multitude de gens d'esprit qui pensent comme vous, & je verrai ce que je dois recueillir de leur témoignage. Il me promit que cette satisfaction ne seroit pas longtemps différée.

Dès le jour suivant il me procura la visite de plusieurs Philosophes (c'est le nom qu'il affectoit de leur donner) à qui je trouvai effectivement tout l'esprit & toutes les lumieres qu'il m'avoit vantées. Il m'en nomma d'autres qui étoient d'un rang trop considérable pour être amenés si familiérement chez moi. Je ne fis pas difficulté de les prévenir, & de rechercher leur amitié. Je me liai ainsi, dans l'espace de peu de jours, avec quantité de personnes dont le mérite & le nom étoient également célebres, & ma curiosité n'excepta pas même l'Ordre ecclésiastique. J'observai dans la plupart les mêmes procédés; beaucoup de réserve, & peu d'ouverture dans nos premiers entretiens: mais, la confiance naissant bientôt avec un peu de familiarité, j'admirai effectivement avec quelle chaleur ils étoient livrés à leurs opinions, & avec quel zele ils s'efforçoient de me les inspirer. Je me serois figuré qu'ils avoient quelqu'intérêt pressant pour motif, si le soin qu'ils prenoient

de se déguiser au public, ne m'eût fait juger qu'ils ne se proposoient aucun avantage dans cette vie, & s'il n'eût été clair, par le fond même de leurs principes, qu'ils n'en espéroient point d'autre.

Malgré cette réflexion, qui me laissoit bien des doutes sur la vérité d'une doctrine si peu utile, le plaisir d'être associé à une secte distinguée par l'esprit, & d'y être considéré même avec cette flatteuse prévention qui est commune en France pour les Etrangers qui y apportent quelque réputation de mérite, me fit étouffer mes anciennes lumieres, pour embrasser une pernicieuse nouveauté. Je ne puis attribuer ces égarements qu'à la mollesse où je vivois. L'esprit perd sa force en s'assujettissant trop à l'empire des sens, & cet affoiblissement volontaire l'accoutume à ne juger de la vérité que par les impressions qu'il reçoit des organes du corps. A mesure même que je me confirmai dans cette disposition par l'habitude, je sentis croître mon goût pour des opinions que je n'avois pas embrassées d'abord sans quelques difficultés; & le peu de vigueur qui restoit à ma raison, je l'employois à justifier mon erreur. J'ai choqué la nature, disois-je, quand j'ai cherché à me rendre heureux par des routes vaines & stériles. Que pouvois-je attendre de mes idées, puisqu'elles ne sont rien sans mon corps qui les produit? J'étois bien insensé de mépriser la matiere, elle par qui j'existe, par qui je sens, & sans laquelle, en un mot, je ne serois rien; car n'est-ce point par elle que je suis capable de plaisirs & de peine? Et que reste-t-il dans moi à quoi je puisse donner le nom d'Etre, lorsque tous mes sens sont occupés par quelque chose qui les blesse ou qui les flatte? Le sentiment de mon existence dure-t-il plus long-temps que le composé auquel je donne le nom de mon corps? Ne vois-je point qu'il croît par la force & l'em-

bonpoint de mes membres, tandis qu'il s'altere & qu'il diminue par leur dépérissement & par leurs maladies.

Les assemblées qui continuoient de se faire chez moi devinrent plus sérieuses par le nouveau tour que cette manie fit prendre à nos conversations. J'avois soin du moins de faire inviter souvent les plus célebres de nos Philosophes, en observant ces jours-là de n'admettre personne qui ne fût initié à nos mysteres; &, dans ces parties philosophiques, tous les secrets de notre secte étoient discutés & approfondis. On nous apprit un jour qu'un des plus zélés partisans de notre doctrine étoit mort d'une maladie de langueur. La curiosité devint extrême, parmi les associés, pour savoir de quelle maniere il s'étoit conduit dans ses derniers moments. On prit des mesures certaines pour s'en éclaircir, & le rapport fut tel qu'on se l'imaginoit. Le Philosophe avoit soutenu constamment son rôle. Quoiqu'il eût déféré à l'opinion vulgaire, en s'assujettissant aux cérémonies ordinaires de l'Eglise, il parut certain, par d'autres circonstances, qu'il étoit mort tranquille dans nos principes.

Après avoir donné des applaudissements à sa constance, quelqu'un proposa de tirer un fruit considérable de ces sortes d'accidents. Voici de quelle maniere il nous expliqua sa pensée : s'il y avoit, nous dit-il, la moindre vraisemblance dans les préventions populaires, il faudroit supposer que ce qu'on appelle l'ame, n'auroit jamais plus de force qu'au moment qu'elle se sépareroit du corps, par les liens duquel j'entends dire tous les jours qu'elle est appesantie. Je voudrois, continua-t-il, qu'il se trouvât parmi nous un caractere assez ferme pour entreprendre cette sorte d'expérience; c'est-à-dire, que le premier d'entre nous qui sera menacé de la mort, voulût faire avertir ses amis,

& leur confesser de bonne foi de quelle maniere il se trouvera disposé, lorsqu'il se croira prêt à rendre le dernier soupir.

Cette proposition charma ceux qui l'entendirent. Il n'y eut personne qui n'y consentît avec ardeur, & j'en vis plus d'un qui, dans l'impatience d'obtenir un éclaircissement dont on se promettoit des fruits merveilleux pour la propagation de notre doctrine, auroit souhaité d'être promptement le Héros d'une si belle aventure. Le Ciel permit que tous ces souhaits ne fussent point inutiles. Avant la fin de la même semaine, un de nos associés, qui se nommoit M. de Treville, homme riche & connu par son goût pour le plaisir, fut atteint d'une pleurésie violente qui le réduisit en peu de jours à l'extrémité. Par le penchant qu'on a toujours à se flatter d'une longue vie, il ne se figuroit pas que le danger fût aussi grand qu'il l'étoit pour la sienne ; mais les Médecins en expliquerent autrement leur opinion. L'un de nos Philosophes, attentif au progrès du mal, ne fit pas difficulté de l'avertir qu'il avoit peu de jours à vivre. Il lui rappella sa promesse, en lui demandant s'il pensoit à l'exécuter; &, soit que la pensée de la mort n'eût point encore agi sur lui dans toute sa force, soit que l'idée d'un frivole honneur continuât de l'emporter sur d'autres craintes, il le fit consentir à recevoir chez lui une partie de ceux qui avoient été témoins de son engagement.

Je fus de ce nombre. L'appareil de la mort étoit déjà dressé dans l'appartement du malade. Un Confesseur, que la bienséance avoit fait appeller, venoit d'en sortir après avoir rempli les fonctions de son ministere. Nous nous approchâmes du lieu de la scene, où le Philosophe mourant paroissoit conserver encore toute la liberté de son

esprit. Sa voix étoit éteinte, mais il entendit nos questions. Nous en fîmes un grand nombre auxquelles il répondit par divers signes de tête, & quelquefois par une ou deux paroles qui sortoient difficilement de sa poitrine. C'étoit l'explication de ce qu'il sentoit. Nous en recueillîmes que sa foiblesse étoit extrême, & que, ne s'appercevant d'aucune autre altération que celle de ses organes, la mort alloit être pour lui, suivant notre opinion, une simple dissolution des parties de la matiere.

Cependant, comme la force de notre expérience dépendoit des dernieres circonstances de sa vie, & de l'instant même où nous le verrions expirer, il étoit à craindre que son extinction de voix ne nous privât de la plus importante partie de notre attente. Nous lui proposâmes, dans cette crainte, d'abandonner sa main à l'un de nous qui la tiendroit dans la sienne, & de nous faire connoître, en la serrant, s'il s'appercevoit de quelqu'autre symptôme que des mouvements de la matiere. Il laissa prendre sa main sans résistance; mais, soit excès de foiblesse, ou refus de se prêter à nos vues, il ne la serra point. Ses yeux qui rouloient au hazard, & sa respiration qui commençoit à s'embarrasser, nous parurent une marque plus certaine qu'il touchoit à sa fin. Aussi effrayés peut-être que las de ce spectacle, nous prîmes le parti de nous retirer.

Les réflexions que nous fîmes sur notre aventure étant peu capables de nous apporter plus d'éclaircissements, il ne se fit aucun changement dans nos idées. Mais, lorsque nous nous attendions à recevoir la nouvelle de sa mort, nous apprîmes, avec surprise, qu'il étoit beaucoup mieux, & qu'on ne doutoit point de son rétablissement. Il n'y eut pas un seul de nous qui ne souhaitât de le re-

voir promptement ; &, dans l'impatience d'entendre ses propres observations, nous n'attendîmes point sa guérison pour retourner chez lui. On nous reçut civilement à la porte, mais ce fut pour nous déclarer qu'il ne pouvoit recevoir notre visite.

Ce compliment nous auroit peu surpris, & nous l'aurions attribué au besoin que le malade avoit de repos, si, quinze jours après, lorsqu'on parloit de sa santé comme d'une chose certaine, & que nous nous préparions à le faire inviter à une de nos assemblées, le bruit s'étoit répandu qu'il avoit quitté le monde pour se retirer à l'Oratoire. Nous apprîmes cette étrange nouvelle dans un dîner que je donnois chez moi à un nombre considérable de Philosophes. Les plus déterminés en firent un sujet de raillerie, & plaignirent le bon sens du pauvre Treville, qui ne s'étoit pas sauvé heureusement de sa maladie. D'autres, frappés d'un événement si singulier, marquerent de l'embarras par leur silence.

Mais, comme si le Ciel eût pris soin lui-même de ménager les circonstances, on m'avertit presqu'au même instant qu'un Ecclésiastique demandoit à me voir de la part de M. de Tréville. Cet accident ayant réveillé la curiosité de mes convives, on me pria, si je n'entendois rien de secret dans cette visite, de faire introduire l'inconnu au milieu de l'assemblée. Il n'y eut personne qui ne s'attendît à quelqu'ouverture extraordinaire, & l'attente de personne ne fut trompée. Il l'étoit déjà beaucoup que M. de Treville eût choisi exprès le temps d'une de nos assemblées pour cette députation. C'est ce que son messager ne fit pas difficulté de nous confesser d'abord. Il s'étoit informé du nom de mes convives, &, sur les lumieres qu'il avoit reçues de

celui qui l'envoyoit, il avoit cru les circonstances favorables à sa commission.

Son discours fut simple. Il étoit chargé de nous faire le récit des motifs qui avoient porté monsieur de Treville à la retraite, & nous ne pouvions, nous dit-il, en espérer de personne un plus fidele, puisqu'étant son Confesseur, il connoissoit ses plus intimes sentiments. Le caractere de M. de Treville étoit connu du Public. Homme d'esprit & d'honneur, suivant les idées du monde, il avoit vécu sans reproches. Madame l'avoit honoré d'une estime particuliere, & l'éclat de sa douleur, à la mort de cette grande Princesse, avoit fait beaucoup d'honneur à la bonté de son caractere. Son seul défaut avoit été toute sa vie de vouloir se distinguer par des opinions supérieures à celle du vulgaire, & de traiter de foiblesse ou de superstition tout ce qui étoit reçu du commun des hommes. Il étoit capable de découvrir la vérité, s'il s'étoit attaché simplement à la chercher; mais, toujours ardent à se prévenir contre les opinions de la multitude, la singularité étoit un attrait auquel il ne résistoit point, & qui suppléoit dans son esprit à la force des preuves. Avec cette disposition, il étoit toujours prêt à recevoir une doctrine nouvelle, si elle lui étoit proposée avec quelqu'air de mystere, & le seul plaisir de penser comme le petit nombre, lui tenoit lieu de conviction.

Il n'avoit pas manqué de prêter avidement l'oreille à la nouvelle doctrine qui étoit passée de Londres en France. Hobbes en avoit jetté les semences à Paris, pendant le séjour qu'il y avoit fait avec le Roi Charles. On a vu avec quel succès elle s'y étoit répandue, & j'avois toujours remarqué que M. de Treville en étoit un des plus zélés défenseurs.

Cependant, comme la soumission extérieure aux usages établis étoit un autre point de cette créance, il ne refusa point d'écouter les Ministres de l'Eglise, lorsqu'on lui proposa de les recevoir dans sa maladie. Son bonheur voulut que le Confesseur qui fut appellé, connût déjà son caractere par le rapport d'un de ses amis. Il ne fut point surpris de la douceur & de la tranquillité avec laquelle il lui vit accepter les secours ordinaires de la religion ; mais ce qui auroit satisfait un Directeur moins éclairé, n'ayant servi qu'à redoubler ses alarmes, il lui tint ce discours : Je ne suis point la dupe, Monsieur, de cette fausse résignation avec laquelle vous paroissez vous soumettre aux fonctions de mon ministere ; je vous apprends, au contraire, que, n'ayant que peu d'heures à vivre, c'est vous-même qui êtes malheureusement trompé par une erreur, dont il vous reste à peine le temps de revenir. Il est question, si vos opinions sont fausses, de passer, à ce moment, dans les mains d'un vengeur terrible, qui ne peut réserver que d'affreuses punitions au mépris que vous avez fait de son culte. Comparez le malheur dont je vous menace, aux raisons que vous avez de ne le pas craindre, & voyez s'il est sage d'en courir les risques.

Dans quelqu'épuisement que la maladie eût déjà réduit M. de Treville, la justesse naturelle de son esprit n'étant plus combattue par la chaleur du sang, ni par le goût d'une fausse gloire, il lui prit un tremblement qui se communiqua tout-d'un-coup à tous ses membres. Son visage se couvrit d'une sueur froide. Le voile qui cache les objets de terreur, étant comme levé à ses yeux, il ne vit pendant quelques moments que le redoutable appareil du sort dont il étoit menacé. Sa frayeur lui auroit fait pousser des cris, si l'habile Con-

feſſeur ne ſe fût hâté de le raſſurer, en faiſant changer de face à la ſcene. Il lui découvrit les reſſources d'un cœur ſincere qui revient aux devoirs qu'il a négligés, c'eſt-à-dire, la bonté d'un Juge qui aime à ſe laiſſer fléchir, & qui ne punit jamais qu'à regret.

Entre les témoignages de repentir qu'un trouble ſi preſſant lui arracha, il fit à ſon Directeur l'aveu des engagements qu'il avoit avec nous. Le conſeil qu'il reçut de lui, fut de nous admettre auprès de ſon lit, & de prendre cette occaſion pour réparer le ſcandale de ſes erreurs, en nous confeſſant le changement qu'il venoit d'éprouver : il y conſentit ; mais, la force du mal s'oppoſant à ſes réſolutions, il tomba preſqu'auſſi-tôt dans l'état que j'ai repréſenté, & qui lui ôta l'uſage de la langue en notre préſence. Ce déſordre de ſes ſens fut une heureuſe criſe qui lui rendit bientôt toute ſa vigueur. S'il avoit refuſé notre ſeconde viſite, c'étoit pour prendre le temps de ſe fortifier dans ſes nouvelles idées ; &, les ayant portées juſqu'à former la réſolution de renoncer au monde, il n'avoit rien eu de plus à cœur que de nous faire expliquer un miracle dont il ſouhaitoit que l'effet pût s'étendre juſqu'à nous.

Il parut, au compliment dont l'Eccléſiaſtique accompagna ce diſcours, que Monſieur de Treville avoit gardé les meſures d'un galant homme, en lui cachant du moins ce qui pouvoit nous commettre & nous expoſer peut-être aux perſécutions d'un zele indiſcret. Cependant, ſoit que cette crainte eût d'abord ſaiſi mes aſſociés, ſoit qu'une converſion ſi étonnante, dans un Courtiſan, dont le mérite étoit auſſi diſtingué que la naiſſance & la fortune, les frappât d'une véritable admiration, ils garderent un ſilence qui les

auroit fait prendre pour une troupe de coupables. J'adressai quelques civilités à l'Interprete de Monsieur de Treville, pour empêcher qu'il ne s'apperçût de leur trouble, l'ayant chargé d'en faire beaucoup de ma part à celui qui l'avoit envoyé ; je le conduisis jusqu'à son carrosse. Cet excès de politesse étoit dans moi-même une marque d'embarras. Je voulois renvoyer l'Ecclésiastique satisfait, comme on tâche de se délivrer honnêtement d'un homme qu'on redoute. Ayant rejoint mes Convives, j'en trouvai plusieurs qui se disposoient à partir, & je ne les arrêtai point. Ceux qui demeurerent quelques moments de plus avec moi, soutinrent mieux un personnage qui n'étoit pas sans difficulté. La conversation étant retombée, comme nécessairement, sur Monsieur de Treville, on mit en doute si une démarche aussi singuliere que la sienne ne se démentiroit pas tôt ou tard ; &, sans toucher aux raisons qui l'avoient engagé, on conclut de l'inconstance ordinaire des hommes, sur-tout à l'âge où il étoit, & avec les liens qui le rappelloient au monde, qu'il ne se sauveroit pas du ridicule d'y reparoître, après l'avoir quitté avec tant d'éclat. Les engagements néanmoins qu'il prit bientôt à l'Oratoire justifierent parfaitement sa constance.

Je ne m'étois point attaché assez ardemment au systême qu'il abandonnoit, pour en regretter un des plus ingénieux défenseurs ; & je compris même fort bien que, si l'on pouvoit juger de la certitude d'une vérité par l'impression qu'elle fait sur ses Sectateurs, il y avoit des inductions plus favorables à tirer de la conduite de Monsieur de Treville pour le sentiment qu'il venoit d'embrasser, que des raisonnements vagues & du zele apparent de quelques particuliers en faveur de l'opinion qu'il avoit abandonnée. En recevant cel-

le-ci, comme une idée philosophique qui pouvoit être soutenue avec quelqu'apparence de force, j'avois toujours été arrêté par l'étrange supposition qu'il m'avoit fallu dévorer. Il ne me paroissoit point aussi clair qu'à mes Associés que la pensée pût convenir à la matiere; &, si j'étois forcé de confesser que je ne voyois pas plus clairement qu'elle ne pût pas lui convenir, il me sembloit que, dans une incertitude dont les lumieres naturelles ne pouvoient me faire sortir, le seul parti raisonnable étoit de reconnoître les bornes de mon esprit, & d'en demeurer au doute. Cependant j'avois jugé aussi que les lumieres réunies de plusieurs personnes, dont la probité & le bon sens m'étoient connus, devoient être de quelque poids pour un homme qui balance; & l'exemple, comme j'en ai déjà fait l'aveu, avoit eu plus de force que mes propres vues, pour m'engager dans un principe où je trouvois toujours de l'obscurité. Il s'y étoit joint sans doute un peu de cette vanité badine qui fait trouver du plaisir à penser autrement que le vulgaire, & même un peu de cette fausse gloire qui porte à s'élever au-dessus des terreurs communes; comme si notre maniere de penser sur les choses étoit capable d'en changer la nature, & de les rendre telles qu'on le desire ou qu'on se l'imagine. Mais, à quelqu'autre source qu'on aime mieux attribuer mon erreur, il est certain qu'elle n'avoit jamais été jusqu'à s'assujettir entiérement à mon esprit.

Cette réflexion, à laquelle je m'arrête avec plaisir pour m'en faire une excuse, auroit bien plus de force s'il me prenoit envie de l'appliquer à mes Associés, c'est-à-dire, de mettre en doute si c'étoit sincérement qu'ils s'étoient attachés à la Doctrine impie dont ils faisoient profession. J'a-

rois du moins de plus qu'eux, le droit de faire valoir l'ignorance où j'avois vécu jusqu'alors sur tout ce qui s'appelle lumieres de Religion. Mais, élevés dans d'autres principes, par quels degrés avoient-ils pu parvenir à les effacer dans leur cœur & dans leur esprit? Il m'arriva même, pendant que j'avois le plus de penchant pour leurs opinions, de me sentir quelquefois rappellé à des idées plus justes, par des réflexions qui sembloient se présenter d'elles-mêmes. Quoique j'évitasse avec soin de mettre Fanny sur ces matieres, & que mon dessein fût toujours de la laisser libre dans ses principes de Religion, je ne pouvois me défendre d'ouvrir souvent les yeux sur l'exactitude avec laquelle je lui voyois remplir les devoirs du Christianisme, & j'admirois la satisfaction qu'elle paroissoit tirer de ses propres sentiments. Il ne faut pas douter que son caractere naturel, qui étoit la douceur & la tendresse, ne contribuât beaucoup à la mettre dans cette disposition. La vertu même prend toujours la teinture du tempérament. Mais ce qu'il y a aussi de plus aimable & de plus parfait dans la nature se trouve donc malheureusement inutile, si le motif qui le produit n'est qu'une chimere, & ses effets les plus charmants, tels que la régularité des mœurs, la sagesse & la tranquillité, portent sur des fondements trompeurs, dont il n'y a rien de solide à recueillir. Cette idée me choquoit quelquefois jusqu'à me dégoûter, & de ma nouvelle philosophie, & de ceux qui me l'avoient inspirée. Il faut porter l'incrédulité bien loin, ajoutois-je; &, si le premier Etre a été capable de nous engager dans une erreur si cruelle, il faut s'en faire une image si odieuse qu'elle nous dispense du culte, ou le regarder lui-même comme une autre chimere, dont l'existence renferme

bien plus de contradictions que celle de notre ame.

Cependant, quoique ce fût effectivement la crainte qui eût causé l'embarras de mes Associés, ou que la seule confusion qu'ils ressentoient de la foiblesse de leur systême leur fît éviter ma présence comme un reproche, je fus surpris les jours suivants de n'en pas voir un seul à ma table. Le goût que j'avois pris pour leur entretien, joint à l'absence de Fanny qui se prétendoit encore assez mal de son incommodité pour garder son appartement, m'avoit extrêmement refroidi pour les excès de bonne chere & de dissipation. Je ne cherchois pas encore plus loin la cause de mon changement; mais, lorsque la compagnie de mes Philosophes vint à me manquer, & que ne croyant point devoir m'abaisser jusqu'à les faire presser de revenir, je me trouvai livré à une Société badine & voluptueuse qui ne m'entretint que de chansons & de contes à rire; je me sentis disposé fort différemment pour des plaisirs où j'avois trouvé quelque douceur, lorsque je les partageois du moins avec mon épouse & ma fille. Cependant cet ordre de vie se trouvoit trop bien établi dans ma maison pour être interrompu légérement. Je pressai Fanny de prendre quelque chose sur elle-même; &, lui confessant que la table me devenoit fort ennuyeuse sans elle, je lui demandai en grace de ne pas faire durer éternellement une incommodité qui étoit en effet fort légere. Elle sourit de mes instances; n'en marquant pas plus de disposition à me satisfaire, elle se retrancha sur un nouveau prétexte, auquel je ne pus rien opposer. Ses deux fils étoient malades au Collége, & l'inquiétude qu'elle en avoit ne lui permettoit point de se montrer au public.

La vie qu'elle menoit avec sa fille avoit d'ailleurs bien plus d'agrément que la mienne. Elle avoit su choisir parmi les Dames, dont je lui avois procuré la connoissance, deux amies dont elle avoit goûté le caractere, qui étoient pour elle avec Madame Riding, Madame des Ogeres & ma Sœur, une compagnie fidelle dont elle faisoit ses délices dans toutes les heures qu'elle ne passoit pas avec moi. Ainsi, pendant que les engagements que j'avois pris en quelque sorte avec le Public me tenoient occupé une partie du jour & de la nuit, elle se livroit à des plaisirs plus simples dans une société conforme à ses inclinations. Mais elle ne se bornoit point là; & ce que la suite du temps me fit découvrir, malgré elle, donnera sans doute une nouvelle admiration pour son caractere. Les amies dont elle avoit fait choix étoient non-seulement tendres & généreuses comme elle, mais, se faisant un devoir de joindre l'exercice de ces deux qualités au sentiment du cœur, elles employoient continuellement leurs soins & leurs richesses à l'exercice de toutes sortes de vertus. Si elles n'avoient pas eu besoin d'exhortation pour inspirer le même goût à Fanny, leurs secours lui avoient été inutiles dans un pays qu'elle ne connoissoit point, pour seconder ses intentions, & pour diriger ses bienfaits. Il n'y avoit plus de misérables aux environs de sa demeure. Depuis que Fanny avoit trouvé le moyen de répandre secrétement ses largesses, l'infortune & la tristesse étoit un titre pour obtenir de l'accès auprès d'elle, & pour tirer de sa bouche & de sa main du soulagement & des consolations. Je lui avois donné un empire absolu sur mes richesses, en lui faisant promettre qu'elle n'épargneroit jamais rien pour satisfaire ses moindres goûts. Quel char-

me pour mon cœur, si, lorsque je lui reprochois de faire trop peu de dépense pour sa parure & pour ses commodités, elle m'eût fait du moins connoître à quels plaisirs elle sacrifioit des goûts si ordinaires à son sexe ; & que je lui portai d'envie dans la suite, en apprenant qu'elle avoit senti plutôt que moi la douceur qu'on peut trouver à faire le bonheur d'autrui ! Le mérite qui languissoit sans secours, les talents qui demeuroient inutiles par l'indigence, la beauté qui manquoit d'appui & qui étoit exposée à devenir la proie du riche voluptueux ; l'orphelin, la veuve, enfin tout pauvre & tout misérable, qui n'étoit pas digne de l'être, eut part à l'attention & aux libéralités de Fanny. Ma fille qui trouvoit dans son cœur le même penchant à faire du bien, ne se contenta point d'entrer par ses desirs dans les entreprises de sa mere. Elle s'ouvrit à part différentes voies pour imiter son exemple ; & , dans le temps qu'elle la félicitoit d'être si bonne, en lui marquant une espece de jalousie de ne pouvoir donner le même effort à ses sentiments, elle trouvoit le moyen d'en faire presqu'autant qu'elle, avec ce qu'elle déroboit secrétement à sa parure & à ses plaisirs.

C'étoit donc pur dégoût pour la compagnie tumultueuse, & pour le genre de vie dont je m'étois flatté de leur faire un bonheur, qui leur faisoit craindre de se rengager dans les repas & dans les fêtes où je les pressois continuellement de reparoître. L'ardeur avec laquelle je m'étois porté à ces frivoles occupations, leur avoit fait croire que j'y avois un penchant particulier ; n'osant condamner ouvertement mon goût, elles en parloient quelquefois avec une complaisance qui entretenoit mon erreur. Le dernier prétexte que Fanny m'avoit apporté, devint encore plus

vraiſemblable par l'augmentation réelle de la maladie de mes enfants. Il furent ſaiſis tous deux d'une fievre maligne, qui ſe termina par un mal encore plus dangereux. La petite vérole ſe déchaîna ſur eux avec toute ſa fureur ; &, ſuivant l'ordre du Collége, ils furent transportés dans un autre lieu, pour ſauver de la contagion une multitude de Penſionnaires. Les alarmes de Fanny ne peuvent être repréſentées. Elle auroit voulu voir ſes deux fils, leur donner tous ſes ſoins, & ne les pas quitter un moment. Mais le Recteur nous raſſura, par l'éloge qu'il nous fit du Gouverneur qu'il avoit mis auprès d'eux. C'étoit un homme dont l'attachement & le zele ſurpaſſoit toutes nos idées. Il s'étoit renfermé avec eux dès le commencement de leur maladie ; &, lorſque la crainte éloignoit les plus téméraires, il avoit déclaré que la préſence même de la mort n'étoit point capable de le refroidir. Je ne connoiſſois point encore ce Gardien fidele. Sa modeſtie, ſon déſintéreſſement, & cent vertus dont le Recteur me parloit avec admiration, lui avoient toujours fait éviter de paroître devant moi. Il s'étoit borné lui-même à des appointements médiocres; &, lorſque je l'avois fait preſſer de venir quelquefois à ma maiſon, il s'en étoit défendu, par la crainte, diſoit-il au Recteur, que je ne le forçaſſe d'accepter des préſents, ou d'autres libéralités qu'il étoit réſolu de refuſer. Un mérite ſi rare dans un homme à qui je ne ſuppoſois point d'autres motifs que les obligations de ſon emploi, m'inſpiroit autant d'eſtime & d'affection pour lui, que de reconnoiſſance pour le Recteur, de la main de qui je le tenois. Ma réſolution étoit de lui faire quelque jour un ſort digne de lui, en lui aſſurant des récompenſes proportionnées à ſes ſervices, & ce deſir s'accrut encore

par l'heureux succès des soins qu'il rendit à mes enfants. Ils réussirent avec tant de bonheur, qu'il ne leur resta pas la moindre trace d'une maladie, dont l'effet le moins terrible devoit être de les défigurer entiérement. Le Recteur, en m'apportant cette heureuse nouvelle, se chargea de me les amener avec leur Gouverneur, aussi-tôt qu'ils auroient repris leurs forces; mais il ne put le faire consentir à cette visite. La crainte de mes bienfaits devint un prétexte encore plus naturel, après le service signalé qu'il m'avoit rendu. En vain le fis-je solliciter en effet de recevoir un présent convenable à ma reconnoissance, il le refusa avec la même noblesse, & mes instances furent une autre raison de laquelle il prit comme droit de nous fuir, lorsque je paroissois au Collége avec mon épouse.

Quoique ce désintéressement fût poussé jusqu'à l'affectation, il ne me vint aucun soupçon de la vérité, & je remerciois le Ciel qui prenoit soin de favoriser ainsi tous mes desirs. D'un autre côté, les Lettres que je recevois de M. & Madame de L*** m'apprenoient qu'ils étoient tranquilles à Londres, & que les affaires de Milord Clarendon y prenoient une face plus heureuse. Il m'avoit écrit lui-même que sa fille étoit revenue de ses alarmes, & qu'après une longue explication qu'elle s'étoit ménagée avec le Roi, ce Prince l'avoit traitée avec des marques de bonté & de confiance, qui la faisoient mieux espérer de l'avenir. Charles étoit peu dissimulé, & le Comte de Clarendon connoissoit assez son caractere pour se reposer sur sa parole; ce qui lui restoit de défiance ne venoit que de la malignité d'un certain nombre d'ennemis qu'il s'étoit faits dans son ministere, & dont il croyoit la haine incapable de se ralentir. La réconcilia-

tion de la Duchesse d'Yorck avec le Roi, avoit été suivie d'une faveur si éclatante, qu'elle auroit dû calmer entiérement les inquiétudes du Comte, s'il ne l'avoit regardé comme un nouveau motif de jalousie pour ceux qui le haïssoient. Milord Cornburi, son fils aîné, avoit obtenu la Charge de Grand Ecuyer, & le Roi avoit témoigné, en le revêtant de cette dignité, qu'il prétendoit récompenser les services du pere. Mais aussi foible que sincere, il étoit toujours à craindre qu'il ne se laisât surprendre aux inspirations de ceux qui l'approchoient, & que ses apparences de bonté ne cédassent encore à ses anciens ressentiments.

Cependant le présent étant capable de nous rassurer, je fis part de ces agréables événements à Fanny; &, me croyant mieux que jamais avec la fortune, je lui renouvellai mes instances pour la tirer de cette vie simple & retirée dans laquelle elle paroissoit s'oublier. Tous les prétextes étoient levés. Je lui proposai une fête délicieuse, où je l'invitois à reparoître aux yeux d'une infinité d'honnêtes gens qui continuoient de se trouver à ma table, & qui se plaignoient de ne l'y pas voir depuis si long-temps. J'avois formé avec eux le projet d'un divertissement magnifique dans mes jardins de Saint-Cloud, & rien n'y devoit être épargné pour le plaisir & pour l'éclat. J'en fis la description à Fanny. Elle l'écouta attentivement, & je me figurai que l'embarras dont je lui voyois donner quelques marques, étoit une maniere d'applaudir à mon dessein, en portant l'admiration jusqu'à l'étonnement. Mais la réponse qu'elle me fit me força de changer d'idée.

Vous ne me reprocherez jamais, me dit-elle, de condamner vos plaisirs, & c'est une satis-

faction continuelle pour mon cœur de vous voir goûter quelque chose avec cette ardeur & cette joie. Mais, si vous permettez que je vous parle avec la confiance que je dois à votre affection, je m'afflige pour moi-même de ne me pas trouver les mêmes goûts. Je cherche quelquefois comment il s'est pu faire que la conformité qui est dans nos caracteres ne s'étende point jusqu'à nos plaisirs, & cette différence m'humilie. Je vous avoue, continua-t-elle, que ne pensant qu'à vous plaire, je me suis efforcée long-temps de porter un visage tranquille à vos fêtes, & de vaincre l'ennui qui m'y a toujours affiégé le cœur. Je vous promets encore la même complaisance, si vous m'en faites une loi. Mais, lorsque je vous vois attentif à prévenir tous mes desirs, & que je ne puis douter du sentiment qui vous fait souhaiter de me rendre heureuse, je ne dois pas vous déguiser comment je puis l'être. Ce ne sera jamais par la dissipation & le tumulte. J'aime la paix de l'imagination, sans laquelle je ne me figure ni liberté d'esprit, ni tranquillité du cœur. Mes malheurs & mes fautes ne sont venues que de mon trouble. Je veux que l'amour ou la vertu n'aient rien qui les contraignent, ou qui les suspendent un moment dans mon ame. Ils suffisent pour l'occuper seuls. Je n'ai pas besoin d'autres sources de joie. Jouissez de vos plaisirs, & donnez-moi les restes de votre temps dans ma solitude, où je serai trop contente lorsque vous viendrez passer avec moi quelques moments.

Je l'écoutois avec une attention qui me faisoit remarquer jusqu'à ses moindres mouvements. Comme elle s'étoit fait quelqu'effort pour m'expliquer ses sentiments avec cette liberté, son visage s'étoit couvert d'une aimable rougeur, & je lisois dans ses yeux qu'elle n'étoit pas sans quelque crainte de me trouver opposé à ses vues. J'é-

tois sûr de lui plaire par ma réponse. Eh ! quelle autre vue étois-je capable de me proposer que celle de lui plaire ? Je me hâtai de lui dire : vous m'assurez donc que vous êtes sans goût pour les plaisirs que j'ai voulu vous procurer ? Jugez si j'en conserverai beaucoup moi-même après cette déclaration, lorsque le Ciel m'est témoin que dans tout ce que vous m'avez vu rechercher le plus ardemment, je n'ai pensai qu'à sarisfaire le vôtre. Quelle idée avez-vous de mon amour, si vous me croyez sensible à queque plaisir qui ne puisse pas vous toucher ? L'ardeur de vous rendre heureuse m'a fait illusion. Mais, puisque je me suis trompé si malheureusement dans le choix de ce qui pouvoit vous plaire, c'est à vous-même que je l'abandonne désormais, & je commence, non-seulement par rompre la partie de Saint-Cloud, mais encore par réformer absolument ma table.

Elle s'opposa à cette résolution. La bienséance, me dit-elle avec beaucoup de douceur, ne vous permet pas de faire ce changement tout-d'un-coup. Votre table est établie ; le projet de votre fête est répandu, & vous en avez ordonné les préparatifs. Il n'y a point de prétexte qui puisse vous tenir lieu d'excuse. D'ailleurs, il est difficile, ajouta-t-elle en souriant, que vous renonciez sans quelque regret à des amusements, dont votre imagination s'est entretenue avec plaisir ; &, lorsque vous avez tant d'indulgence pour mes goûts, je n'en suis que plus obligée de souhaiter la satisfaction des vôtres. Je vous accompagnerai à Saint-Cloud : vous continuerez de recevoir ici vos amis, & vous m'accorderez à l'avenir la liberté de suivre mes inclinations.

Je l'assurai qu'elles décideroient des miennes. J'ignorois, en effet, jusqu'où la forme de vie que

j'avois embrassée convenoit à mes propres penchants. Les raisonnements vagues qui m'y avoient déterminé, n'étoient point encore éclaircis par l'expérience. J'avois conclu de ce qui s'étoit passé dans mon cœur, que le bonheur ne pouvoit consister que dans le plaisir ; mais le soin du bonheur d'autrui, auquel j'attachois la meilleure partie du mien, m'avoit toujours ôté la pensée d'examiner si c'étoit de l'espece de plaisirs dont j'avois fait choix, que je devois attendre pour moi-même une véritable satisfaction ; & celle que j'y avois trouvée jusqu'alors, étoit moins venue de mon propre goût, que de l'espérance où j'avois été de satisfaire effectivement celui de mon épouse & de ma fille ; sans jetter encore les yeux plus loin, je demandai à Fanny si elle croyoit Cecile aussi mal disposée qu'elle, pour les amusements que je leur avois procurés ? Sa réponse me causa une autre surprise.

Vous me parlez de Cecile, me dit-elle, & j'étois étonné que depuis l'entretien que vous avez eu avec elle, vous n'ayez fait attention au changement qui se fait tous les jours dans son humeur. Je ne m'en suis pas trop alarmée, lorsque j'ai cru que l'amour y pouvoit contribuer ; & le consentement que vous accordiez à son mariage avec Dom Thadeo, me faisoit penser avec plaisir qu'elle étoit assez touchée de son mérite pour se croire heureuse de recevoir sa main. Mais elle vous a découvert le fond de son cœur, & j'ai tiré d'elle plusieurs fois les mêmes aveux. Si elle est possédée de quelque passion, ce n'est pas pour cet amant. Je lui trouve néanmoins plus de langueur & de mélancolie que jamais. En vain je la presse de s'ouvrir, elle me prie d'être tranquille sur son compte ; &, dans le temps qu'elle s'efforce de me déguiser ce qui l'a-

gite, elle se trahit quelquefois par des larmes. Il me naît un soupçon, continua Fanny, & je n'ai différé à vous le communiquer que pour me donner le temps de l'éclaircir. Ne seroit-ce pas le Duc de Montmouth qui lui auroit gagné le cœur par l'éclat de sa figure ? Elle s'est informée cent fois si nous n'avions pas eu de ses nouvelles ; &, quand je lui demande quel intérêt elle y prend, sa seule réponse est qu'il lui semble étrange qu'après avoir marqué tant d'ardeur pour moi, il garde un silence qui ne s'accorde point avec une passion si vive. Cette inquiétude, ajouta Fanny, n'est pas une marque d'indifférence, & je suis trompée, si Cecile n'aime le Duc. Quelle apparence, lui répondis-je sans balancer, qu'une fille si sage & si retenue se fût livrée à des sentiments dont elle n'a pas le moindre fruit à prétendre ? Le Duc est libre à la vérité, & je me figure bien qu'après avoir marqué si peu de fierté dans son premier mariage, il pourroit penser à ma fille sans s'avilir. Mais elle, qui nous a tant de fois entendu blâmer son caractere, & qui n'ignore pas la seule ardeur qu'il a conçue pour vous, comment pourroit-elle espérer quelque fruit raisonnable de ses sentiments ? Vous n'avez pas su, interrompit Fanny, que le penchant du Duc a balancé d'abord entre ma fille & moi ; &, me racontant tout ce qu'elle s'étoit imaginée chez Milord Clarendon, elle me parut persuadée que les soins extérieurs du Duc & tous les empressements qu'il avoit marqués pour elle-même, n'avoient été qu'une feinte, qui lui avoient servi fort heureusement à déguiser sa véritable passion.

Lair de vraisemblance qu'elle donna par d'autres réflexions à cette étrange conjecture, me la fit regarder à la fin d'un autre œil ; & quoique le

caractere de Cecile, que je connoissois par tant d'épreuves, me parût supérieur à tant de foiblesses, je n'eus pas de peine à me persuader qu'un cœur aussi plein de sentiments que le sien, échauffé encore par les exemples de tendresse qu'elle avoit continuellement devant les yeux, pouvoit s'être rendu aux séductions du Duc. Je raisonnois sur la foiblesse ordinaire de son sexe; car, en attribuant à ma fille cette espece de corruption, j'avois regret de changer quelque chose à l'opinion que j'avois toujours eue de sa délicatesse. Sans lui faire un crime de son inclination, j'aurois souhaité qu'elle ne se fût point aveuglée jusqu'à ne découvrir que des vertus, dans un homme que je ne l'aurois pas cru capable d'aimer, si elle avoit ouvert les yeux sur la plus légere partie de ses défauts. Un emporté, un imprudent, un présomptueux, ne me paroissoit pas digne du cœur de Cecile. Et puis je trouvois qu'après avoir eu de si justes raisons de se défier un peu de l'amour, c'étoit manquer de prudence que de s'être engagé légérement.

Une découverte de cette nature, que nous aurions eu raison de traiter d'importante, si elle avoit été fondée sur des preuves plus certaines que de simples soupçons, nous parut demander beaucoup de conduite & de ménagement. Je recommandai à Fanny la vigilance qui convient à une mere; & portant l'injustice jusqu'à chercher tous les moyens d'arracher son secret à ma chere fille, je renouvellai plusieurs fois les efforts que j'avois déjà faits pour les tirer de sa bouche. Elle crut que mes questions regardoient encore Dom Thadeo. En confessant qu'il avoit changé de méthode, elle ajouta qu'elle ne se sentoit pas plus de penchant pour lui, & que, si j'aimois son repos, elle me demandoit en grace de la délivrer de ses importu-

nités. Vous serez satisfaite, lui dis-je, si je l'estime assez pour avoir approuvé les soins qu'il vous a rendus, ma tendresse pour vous y mettra des bornes lorsqu'ils commencent à vous paroître si fatigants. Mais vous flattez-vous de me déguiser long-temps que vous avez une autre passion au fond du cœur ? Vous croyez-vous capable de me tromper, ajoutai-je en la regardant tendrement ; vous, Cecile, dont j'ai si bien connu l'ame, dans le temps d'une erreur innocente, & si chere encore, que je ne crains pas de la rappeller. Ah ! chere fille, repris-je avec la même ardeur, vous êtes faite pour l'amour. On n'est pas dure quand on est née d'un pere & d'une mere si sensibles. Puissiez-vous devoir toute la douceur de vos jours à une passion sage & heureuse ! Mais pourquoi faites-vous difficulté de vous ouvrir à moi ? Je n'attends que le nom de votre amant pour employer tous mes soins à vous unir avec lui.

Elle baisa affectueusement mes mains, & la maniere ardente dont elle les pressoit avec ses levres, me faisoit connoître qu'il y avoit plus d'agitation dans son cœur qu'elle n'en marquoit dans son discours, & que je ne pouvois en démêler sur son visage. Mais, s'obstinant à se taire, elle me laissa dans la même inquiétude où j'étois, c'est-à-dire, presque certaine qu'elle étoit pressée de quelque trouble extraordinaire, & sans aucune lumiere pour en pénétrer la cause. Elle tient de vous, dis-je à sa mere, qui attendoit impatiemment le succès de cet entretien. Souvenez-vous combien de temps vous avez porté un fatal secret qui vous a brûlé le sein sans pouvoir vous arracher un seul cri, & dont vous n'avez pas même conçu que la flamme se communiqueroit tôt ou tard jusqu'à moi. Fanny, alarmée effectivement de ce souvenir, résolut plus fortement que jamais de se faire jour dans

dans le cœur de sa fille. J'ajoutai que, perdant toute espérance pour Dom Thadeo, je ne croyois pas que la bienséance nous permît de le retenir plus long-temps avec nous. Elle fut du même avis, & je me chargeai de lui expliquer là-dessus nos sentiments.

Ce n'étoit pas une entreprise où je pusse me dispenser de quelques ménagements. Je priai Dom Thadeo de passer avec moi dans mon appartement; &, redoublant les civilités avec lesquelles j'étois accoutumé de le traiter, je lui demandai, d'un ton fort ouvert, s'il commençoit à se louer un peu de la complaisance de Cecile. Je voulois connoître par son propre aveu le degré de ses espérances. Il me confessa que l'amour ne lui avoit jamais été moins favorable, & que, loin d'avoir gagné quelque chose à suivre mes conseils, son silence & ses soins respectueux n'avoient servi qu'à reculer ses progrès. Il étoit au point d'expliquer ses sentiments, &, s'ils n'étoient pas écoutés avec bonté, on se faisoit violence du moins pour les entendre; au lieu que le parti qu'il avoit pris de ne faire parler que ses yeux & ses soins, le réduisoit à douter si l'on y faisoit la moindre attention, & lui ôtoit en même-temps la hardiesse de renouveller un langage dont il craignoit qu'on ne pût s'offenser. Il ajouta mille réflexions chagrines, qui marquoient le désespoir de son cœur, & parmi lesquelles je crus entrevoir les mouvements d'une violente jalousie.

J'attendois quelque éclaircissement, & je l'excitai par mes discours à s'ouvrir davantage; mais, s'étant réduit à me demander par de nouvelles instances ma compassion & mon secours, je pris ce moment pour lui témoigner le regret que j'avois de ses peines, en lui déclarant que je n'espérois plus moi-même de le voir réussir dans

une entreprise dont j'avois souhaité le succès autant que lui. Ma fille étoit à vous, lui dis-je, si vous aviez pu lui inspirer le moindre sentiment de tendresse. Mais son repos m'est cher ; &, lorsqu'elle desire absolument de ne plus entendre parler d'amour, je ne puis me refuser à ses instances. L'absence, ajoutai-je, aura bientôt son effet ordinaire pour la guérison de votre cœur.

Il comprit trop aisément ma pensée pour me demander d'autres explications. Je fus touché de la douleur qu'il me laissa voir dans ses yeux. Les circonstances de son départ ne me furent pas moins sensibles. Il n'ajouta pas un seul mot qui regardât Cecile. Le cœur serré, & la voix presqu'éteinte, il me remercia en peu de mots des témoignages d'amitié qu'il avoit reçus dans ma maison. Etant allé du même pas dans l'appartement de Fanny & dans celui des autres dames, il leur fit ses remerciements & ses adieux, avec le même air de tristesse. Je ne m'informai point s'il avoit vu Cecile; mais, ne doutant point que sa résolution ne fût de se retirer dès le même jour, je lui envoyai quelques présents qu'il accepta avec beaucoup de politesse & de reconnoissance.

Loin de me défier du noir orage qui étoit prêt à se former sur ma tête, je me crus heureux d'avoir pu me dégager si honnêtement d'une espece de lien, que je craignois de ne pas trouver si facile à rompre. J'en parlai dans ce sens à mon épouse, & je félicitai Cecile de sa liberté. C'étoit une nouvelle satisfaction pour moi, de les croire toutes deux contentes de la complaisance que j'avois eue pour leurs desirs. L'une obtenoit ce qui étoit, disoit-elle, le plus conforme à ses inclinations. L'autre étoit délivrée de l'uni-

que sujet de peine dont j'avois pu lui arracher l'aveu. Je regrettai si peu ces deux changements, que je crus au contraire mon repos mieux établi que jamais, par la tranquillité des deux chers objets dont je le faisois dépendre. Il ne me restoit qu'à prendre un nouvel arrangement pour moi-même. Devant quelque chose au Public, depuis que je me trouvois lié avec tant d'honnêtes gens, je ne pouvois penser à réformer si brusquement ma table. Quoique je ne me fusse jamais senti une inclination bien ardente pour ce genre de plaisir, j'y avois pris assez de goût pour m'imaginer du moins, qu'en prenant tôt ou tard le parti d'y renoncer, ce seroit un sacrifice que l'amour me feroit faire à Fanny : mais elle reconnoissoit elle-même que la bienséance m'obligeoit à quelques égards pour mes amis. Ainsi, m'attachant à-peu-près au plan qu'elle m'avoit tracé, je me flattai que mon temps seroit fort heureusement employé, lorsque je le partagerois entre elle & les plaisirs dont je commençois à me faire une habitude.

Je n'ai jamais si bien reconnu que dans cette occasion, combien nous devenons obscurs & impénétrables à nous-mêmes, aussi-tôt que l'imagination se livre à de frivoles amusements, qui ôtent à l'esprit le pouvoir de s'exercer par ses réflexions. Je m'étois abandonné jusqu'alors aux plaisirs, dans la seule vue que j'ai rapporté ; &, n'ayant rien de certain que mes motifs, j'avois peu examiné la nature d'une multitude d'occupations légeres, dont l'exemple d'autrui & ma propre expérience me faisoient juger tous les jours que j'avois en effet de la douceur à recueillir. Le goût de Fanny ne décidoit point absolument de leur force. J'ai fait remarquer mille fois que son caractere la portoit à la mé-

lancolie, & le penchant qu'elle pouvoit avoir pour une autre sorte d'amusement, n'empêchoit pas que ceux dont je lui avois fait faire l'essai, ne fussent capables de satisfaire un caractere plus vif. Il est vrai que pour moi, qui ne me proposois point d'autre bonheur que le sien, tout ce qui n'étoit pas propre à lui plaire ne pouvoit jamais faire une forte impression sur mon cœur. Mais aussi long-temps néanmoins que je pouvois trouver quelque agrément dans ce qui n'étoit point contraire à cette vue dominante, pourquoi me serois-je refusé un plaisir qui pouvoit se concilier avec tous les devoirs de ma tendresse?

C'est ainsi que, faute de réflexion sur les véritables mouvements de mon cœur, j'avois pris la satisfaction que j'avois quelquefois trouvée à table, & dans la dissipation de mes autres amusements, pour un goût que j'attribuois à mon caractere, & que je les croyois capables de satisfaire par leur nature. La nouvelle expérience que j'en fis, ne tarda guere à me détromper. Je ne fus pas plutôt à table, avec la pensée que je ne devois plus y avoir Fanny & Cecile, que la langueur & l'ennui prirent la place de l'enjouement que j'y avois toujours porté. Leur absence n'étoit auparavant qu'un mal passager, que je supportois par la certitude de le voir finir. Mais la conversation la plus vive, & tous les rafinements de la bonne chere, me devinrent un supplice lorsque je fus assuré que je ne les partageois plus avec elle. Ce ne fut pas néanmoins tout-d'un-coup que je reconnus ce changement. Je m'efforçai même assez long-temps de surmonter une pesanteur qui ne m'étoit pas ordinaire, & que je crus pouvoir attribuer d'abord à quelque altération de santé. Elle n'étoit que dans le fond de mon cœur, dont le trouble se communiquoit à mon esprit. Enfin, continuant

de reconnoître qu'elle me poursuivoit de même dans toutes les parties de dissipation où je me laissois encore entraîner par mes amis, j'ouvris les yeux sur la cause de cette incommode agitation. Plaisirs frivoles! amusements sans force, m'écriai-je un jour, en portant de plus près mes réflexions sur moi-même! vous n'êtes pas faits pour remplir mon cœur. Je sens quel est le seul bien qui puisse m'attacher sans dégoût, & je me fais un tort cruel d'en troubler la jouissance par de si misérables diversions.

En m'arrêtant encore à cette seule idée, j'aurois abandonné, sans balancer, toutes les sociétés où le seul goût de l'amusement m'avoit engagé, si la crainte de m'exposer à quelque raillerie, par un changement trop brusque, n'eût toujours été assez forte pour me retenir. J'étois d'ailleurs à la veille du divertissement que j'avois fait préparer à Saint-Cloud ; le sentiment de Fanny même étoit que je ne pouvois rompre une partie annoncée depuis si long-temps. Mais je lui fis l'aveu de mes nouvelles dispositions, ou plutôt, en examinant avec elle ce qui s'étoit toujours passé dans mon cœur, je lui confessai que j'avois été trompé par de fausses espérances; je lui confessai que tous les plaisirs dont je m'étois fait une si douce idée, ne me paroissoient plus qu'une honteuse illusion. Elle reçut ce discours avec une joie modeste, qui n'exprimoit pas toute la satisfaction qu'elle en ressentoit. Mais, après m'avoir regardé un moment, comme pour attendre si je n'avois rien à lui dire de plus : j'ai prévu, reprit-elle, que vous porteriez tôt ou tard ce jugement de vos projets de vie heureuse. On n'entendroit pas tant de plaintes sur la misere de notre condition, si des biens qui dépendent de la fortune, & que tout le monde peut se procurer avec un peu de bonheur & d'industrie, étoient capables de faire régner dans

le cœur une véritable paix. Ils méritent pourtant le nom qu'on leur donne, puisque leur privation est accompagnée de mille autres sortes de peines. Mais savez-vous, ajouta-t-elle, en quoi je m'imagine que l'erreur consiste ? C'est précisément dans les deux excès dont il semble que vous ne reconnoissez l'un que pour vouloir déja vous précipiter dans l'autre. Se faire un objet unique des biens sensibles, ou les croire si méprisables qu'il n'y ait rien à se promettre d'eux pour la douceur de la vie, je crois que c'est ignorer également leur nature & le nôtre.

Cette réflexion fut interrompue par une visite importante, qui ne nous permit point de continuer notre entretien ; mais elle demeura gravée dans ma mémoire. Je connoissois le caractere judicieux de Fanny, & j'avois trouvé dans son discours une vraisemblance dont j'étois frappé. Les aveux que j'ai faits dans vingt endroits de cette histoire, doivent avoir accoutumé mes lecteurs à l'humble opinion que j'avois de moi-même. Un dégoût insurmontable pour mes anciens principes m'ôtoit jusqu'à la pensée de les rappeller pour en faire usage ; &, me défiant de tout ce qui m'étoit suggéré par ma raison, il ne me restoit guere d'autres regles de conduite que le sentiment. Je n'exagere point, si j'ajoute que, dans la facilité avec laquelle j'avois prêté l'oreille au matérialisme, il étoit entré moins de lumiere & de conviction, que d'envie d'humilier mon ame en la rabaissant au plus vil état dont j'eusse idée, & de tirer une sorte de vengeance des mauvais offices qu'elle m'avoit rendus. Mon cœur étoit heureux par l'amour, j'avois comme renoncé à l'être par la sagesse, & je commençois à la redouter au contraire comme l'ennemie de mon bonheur. Cependant la malheureuse expérience que je venois

de faire des plaisirs, le souvenir même de ma foiblesse, dans une occasion que je ne me rappellois pas sans honte, & qui me faisoit éviter jusqu'au nom de la Comédienne Espagnole ; enfin, des semences d'inquiétudes, qui me laissoient dans l'esprit un vuide déja commencé par la résolution où j'étois d'abandonner mes frivoles occupations, me firent recevoir avidement de la bouche de Fanny le nouveau plan de conduite qu'elle sembloit me tracer.

Mais en concevant que ce qui ne me paroissoit peut-être ennuyeux que par sa continuité, pouvoit devenir plus agréable lorsqu'il seroit pris avec quelque mélange, il me restoit à chercher un fond d'occupations moins badines pour remplir les intervalles. Ce soin, dont je m'occupai quelque-temps, m'entraîna malgré moi dans une réflexion fort amere sur le malheur de la condition humaine, qui n'offre presque rien dont on puisse se faire une ressource assurée contre l'ennui. L'amour même, dont je faisois mon suprême bonheur, me laissoit cent moments qui demandoient d'être autrement remplis. Je ne pouvois être sans cesse avec mon épouse, sans m'exposer peut-être au danger de la fatiguer par mes caresses mêmes, ou du moins sans me couvrir du ridicule que le monde attache aux empressements excessifs d'un mari. Ce ne fut qu'après une longue méditation, que je me déterminai enfin pour un parti qui ne paroissoit pas demander tant de recherches, mais que je donne néanmoins, après mon expérience, pour le seul dont il y ait quelque satisfaction solide à espérer dans l'ordre naturel, pour un homme capable de réflexion & de sentiment.

Après m'être convaincu plus fortement que jamais, par une courte revue du passé, que la vérité

& la sagesse philosophique sont des chimeres de l'imagination, je me figurai que l'étude de la nature ayant du moins un objet réel & sensible, elle pouvoit attacher l'esprit avec d'autant plus de satisfaction, qu'elle roule sur les objets qui nous environnent; sans compter que les erreurs où elle peut conduire ne sont jamais assez importantes pour altérer notre tranquillité ni celle d'autrui. Dans cette idée, je pensai à recueillir tout ce qui avoit été composé de plus estimable sur cette matiere, & j'y compris avec ce qui porte le nom de Physique, cette multitude de sciences qui sont renfermées sous celui des Mathématiques. Loin de m'effrayer à l'entrée d'une carriere si vaste, son étendue même fut une autre raison de m'y engager, parce qu'elle me découvroit une espace où je ne devois pas craindre de rencontrer trop tôt des bornes. Je ne me proposai point d'autre objet pour l'esprit; &, si je ne donnai point d'exclusion absolue au reste des sciences & des arts, ma résolution fut de ne les admettre qu'à la même condition que les plaisirs, c'est-à-dire, par intervalles, & comme de simples délassements.

Je n'avois rien à desirer pour le cœur, aussi long-temps que l'amour y régneroit avec le même empire. Cependant, je conçus, par la satisfaction que Fanny & Cecile prenoient à faire du bien, que c'étoit une douceur innocente à laquelle je pouvois encore prétendre. Mon propre penchant m'en faisoit déja former cette idée, & je n'eus d'embarras qu'à chercher par quelles lumieres je devois régler mes bienfaits. Mes premiers mouvements me firent penser au mérite négligé, & à la vertu maltraitée par la fortune. J'avois observé toute ma vie, avec quel étrange caprice la nature distribue ses faveurs. Il semble qu'elle

affecte de les répandre parmi les indigents, comme si, ne songeant qu'à sa propre gloire, elle affectoit de montrer que son pouvoir est indépendant des richesses; & la fortune qui en a mérité le titre d'aveugle, ne s'empresse guere de réparer les injustices de la nature. Il me parut beau de donner quelques exemples d'un meilleur ordre, en choisissant à Paris ou à Londres quelques infortunés d'un mérite éclatant, pour les mettre dans l'abondance. Je n'excluois pas néanmoins de mes libéralités les malheureux sans mérite, parce que leur misere est d'autant plus à plaindre, qu'ils n'ont que les motifs de l'humanité qui plaident en leur faveur. Les offices de la civilité & de l'amitié devoient appartenir aussi à ce projet, comme dépendants des mêmes principes. Enfin, c'est sur ces fondements que mon nouveau systême fut établi, & je me persuadai, en l'approfondissant d'avance, que c'étoit le seul qui convînt à mes inclinations. Il me parut vraisemblable que les spectacles, les assemblées & les plaisirs même de la table, cesseroient de me paroître ennuyeux, lorsque je les ferois servir quelquefois d'intermedes à des occupations si sérieuses. Fanny, qui n'avoit d'éloignement que pour les excès, fut la premiere à souhaiter que les spectacles fussent exceptés de cette réformation. Elle me promit de m'y accompagner souvent; &, quand je me retranchois d'ailleurs les festins prolongés, & les assemblées tumultueuses, je ne renonçois ni au commerce d'un certain nombre d'amis d'élite, ni aux agréments d'une table bien servie, où je voulois toujours être en état de recevoir quelques honnêtes gens avec ma famille.

La fête que j'avois préparée fut un prétexte si naturel pour commencer ce nouvel ordre de vie, que mon changement ne fut point remarqué du

public : une interruption de quelques jours dans l'usage où j'étois de recevoir toutes les personnes de quelque nom qui se présentoient à ma table, me rendoient la liberté de les finir sans éclat. Et la seule magnificence avec laquelle je traitai mes amis à Saint-Cloud suffisoit pour arrêter les bruits fâcheux qui naissent toujours à l'occasion d'un changement tel que je le méditois. Le bon goût relevoit la richesse & la profusion dans toutes les circonstances de ma Fête. On me dispensera d'une description qui ne feroit honneur qu'à deux François à qui j'en avois abandonné la conduite. Les événements qui prirent naissance dans ce grand jour, se saisissent déja de mon imagination, & m'obligent à des éclaircissements qui demandent toutes les forces de mon esprit & de ma plume.

J'avois négligé de suivre les aventures de Dona Cortona ; &, ne rappellant son idée qu'avec confusion, j'aurois prié ceux qui m'eussent parlé d'elle, de choisir une autre matiere d'entretien. Dom Thadeo, sans avoir pénétré les raisons qui m'avoient conduit chez elle, & qui m'en avoient fait sortir avec les distractions dont il s'étoit apperçu, n'avoit pas moins jugé que j'avois eu quelque vue extraordinaire dans ma visite, & la réponse que j'avois faite à ses plaintes, ne lui avoit pas ôté cette pensée. Il s'étoit efforcé d'obtenir d'autres lumieres de l'Espagnole ; mais, plus artificieuse que lui, elle avoit tiré avantage de sa curiosité pour le faire expliquer lui-même sur l'intérieur de ma famille, & par degrés elle l'avoit engagé dans un détail qui ne lui avoit laissé rien ignorer. Peut-être remit-elle là-dessus à prendre ses résolutions en Angleterre. Il lui suffisoit d'avoir appris que j'y avois des biens considérables, dont j'abandonnois le soin & l'usage à M. de L***, & qu'on étoit persuadé dans ma famille que le Duc

de Montmouth étoit passionné pour Fanny. Dans la passion où elle étoit de se venger, non-seulement de mon épouse, mais de moi-même, dont elle n'avoit pu prendre le silence & la froideur après les avances qu'elle m'avoit faites, que pour un mépris plus piquant encore que celui de Fanny, elle crut que ces connoissances seroient plus utiles à son ressentiment que tous les avantages qu'elle pouvoit tirer à Paris de l'ingénuité de Dom Thadeo.

En quittant la France, sous le prétexte qu'elle avoit d'abord apporté, elle avoit eu soin de lui faire demander par son Amant une Lettre de recommandation pour M. de L***. Dom Thadeo n'avoit pu refuser ce service à son ancien ami, &, n'ayant plus la hardiesse de m'en parler, il s'étoit flatté d'être assez connu de M. de L*** pour en obtenir quelque chose sur ses seules instances. En effet, M. & Madame de L***, qui savoient avec quelle considération je l'avois reçu chez moi, & qui n'ignoroient pas que je l'y retenois encore, eurent pour sa priere autant d'égard qu'ils en auroient eu pour la mienne; Dona Cortona se fit un nouveau mérite auprès d'eux du dessein où elle étoit de vivre en Angleterre, & d'y embrasser peut-être la Religion protestante. Elle s'insinua dans leur confiance jusqu'à se rendre nécessaire à Madame de L***, qui fut charmée de s'être fait une amie si agréable dans un pays où elle étoit encore sans habitude.

Il n'en coûta pas davantage à cette adroite créature, pour se ménager la faveur du Duc de Montmouth, & celle même de la Duchesse d'Yorck. Avec les lumieres qu'elle avoit reçues de Dom Thadeo, il lui fut aisé de feindre des liaisons & des correspondances qui la firent passer pour

une des meilleures amies de Milord Clarendon & des miennes. J'ignore quelles avoient été ses premieres vues; mais tant de circonstances favorables la mettant en état d'en former à son gré, elle commença par le Duc de Montmouth, dont elle empoisonnoit l'esprit de mille chimeres. Sans affecter pour moi d'autres sentiments que ceux de l'amitié, elle trouva le moyen, par des ménagements qui ne paroissoient pas les blesser, de faire connoître au Duc que je l'estimois peu; &, mettant dans ma bouche ce qu'elle avoit entendu dire à Dom Thadeo de son caractere, elle irrita jusqu'à l'excès l'ancienne prévention où j'ai fait remarquer qu'il étoit déja contre moi.

Aussi n'étoit-ce pas la qualité de mon amie qui avoit ouvert à Dona Cortona un accès si libre auprès de lui, mais une passion qui étoit plus vive que jamais dans son cœur, lui fit saisir avidement l'occasion d'apprendre quelques nouvelles de ce qu'il aimoit. S'il ne fit pas d'abord l'ouverture de ses sentiments, il s'informa de tout ce qui regardoit ma famille, avec une ardeur que l'indifférence n'inspire point à une personne de son rang, & qui ne pouvoit être un langage obscur pour l'habile Espagnole. Elle se crut si certaine de ce qu'elle avoit appris de son amour, que, dans l'espérance d'en tirer un nouveau degré de considération, elle se hazarda d'avance à prendre le ton d'intime amie de mon épouse, & s'expliquant de l'air d'une confidente, qui dissimule une partie de ses lumieres pour cacher des choses trop flatteuses à un amant, elle s'efforça de faire entendre au Duc qu'il avoit autant de raisons d'aimer Fanny, qu'il en avoit de me haïr. Cette affectation de confidence produisit même un embarras dont elle auroit eu peine à se retirer avec un homme moins rempli

de ce qui l'occupoit. Quoi ! lui dit-il, Madame Cléveland est donc persuadée que je l'aime ? Hélas ! elle mériteroit bien mon cœur, s'il n'étoit à sa fille. Soit indiscrétion dans le Duc, soit dessein volontaire de sortir d'une contrainte qui commençoit à lui peser, il fit ainsi l'aveu de ses véritables sentiments ; & la Cortona qui comprit par ces deux mots le fond du mystere, se remit assez habilement pour en tirer le même parti que de ses premieres suppositions. Loin de se rétracter sur les sentiments qu'elle avoit eu l'audace d'attribuer à Fanny, elle continua de les représenter comme une passion formée, dont elle avoit connu tous les progrès par les confidences de mon épouse ; & les réponses du Duc ayant facilité l'éclaircissement qu'elle vouloit se procurer par cette ruse, elle changea de projet tout-d'un-coup. Si les chagrins qu'elle s'étoit proposé de me causer, en contribuant à la séduction de mon épouse, eussent été plus flatteurs pour sa haine, parce qu'elle me les auroit crus plus sensibles, elle espéra que le malheur de ma fille ne me coûteroit guere moins de larmes, & sa cruauté ne la fit plus penser qu'à réussir de ce côté-là. Elle flatta la passion du Duc, applaudissant à son choix ; &, lui parlant du succès de ses desirs comme d'une chose qui souffroit peu d'obstacles, elle l'engagea à s'expliquer plus ouvertement sur ses desseins. Il lui confessa qu'il adoroit Cecile, & que cette passion troubloit son repos. Mais il étoit partagé entre ce qu'il devoit à son rang, & le respect dont il ne pouvoit se défendre pour une fille qui possédoit autant de vertus que de charmes. L'un ne lui permettoit pas de penser à faire son épouse de la fille d'un proscrit, qui n'étoit d'ailleurs que le fils naturel de l'Usurpateur ; l'autre souf-

froit encore moins qu'il entreprît de fuborner par des voies baffes la plus parfaite & la plus aimable fille qu'il eût connue dans tout le cours de fa vie. C'étoit cette incertitude, autant que la difficulté de faire connoître fes fentiments à Cecile, qui lui avoit fait prendre le parti de feindre de l'amour pour fa mere. Il avoit efpéré qu'en fe procurant le plaifir de la voir librement fous ce voile, il trouveroit le moyen de s'ouvrir à elle, & peut-être tôt ou tard celui de concilier fon honneur avec fes defirs. Mais les précautions qu'on avoit prifes pour la dérober à fes yeux, & l'ordre qu'il avoit eu de retourner en Angleterre, l'avoient tellement éloigné de fes efpérances, qu'il avoit vécu malheureux depuis fon départ de Paris, fans favoir quelle feroit la fin de tant de tourments. Il fe propofoit néanmoins de repaffer inceffamment en France avec le deffein d'abandonner fon entreprife au fort & de prendre les réfolutions fuivant les événements.

Il en falloit bien moins à une femme telle que la Cortona pour former un plan qui répondît à toutes fes vues; ce mélange incertain de vertu & de foibleffe, qui paroiffoit à découvert dans le difcours du Duc, ne la menaçoit pas d'une forte réfiftance à fes confeils. Auffi furent-ils peu déguifés. Elle s'efforça d'augmenter, par diverfes raifons, la délicateffe qu'il marquoit fur une alliance difproportionnée à fon rang, &, levant au contraire tous les fcrupules qui l'arrêtoient de l'autre côté, elle lui repréfenta que l'honneur d'être aimée d'un homme de fa forte, joint à tous les bienfaits qu'il pouvoit répandre fur une fille dont il feroit fa maîtreffe, étoit une compenfation fuffifante pour les charmes de Cecile & même pour fa vertu; que le meilleur fruit d'ailleurs que fon fexe eût à tirer de toutes fes perfections, étoit de s'en

tire autant de moyens pour parvenir à une vie heureuse, & qu'ayant le pouvoir de faire le bonheur de Cecile en mille manieres, il ne lui devroit rien lorsqu'il auroit payé d'un tel prix le don de son cœur & de sa personne.

Ces horribles inspirations ne furent reçues que trop avidement. Le seul embarras qui parût rester au Duc, regardoit les difficultés d'une entreprise éloignée, & pour laquelle il ne voyoit encore nulle ouverture. Mais c'étoit le triomphe de sa nouvelle confidente, qui ne tarda point à lui proposer les moyens, après lui avoir fait goûter si heureusement la fin. Et, pour donner à ses motifs un air d'intérêt, sans lequel il lui auroit été difficile de les déguiser, elle mit le succès de son intrigue à prix, en exigeant pour récompense de son zele, quelqu'emploi qui pût la faire vivre à Londres avec son amant, qu'elle faisoit passer pour son mari. Le marché ayant été scellé de la parole du Duc, elle se chargea elle-même de rendre, dans l'espace de trois mois, ma fille en Angleterre, & elle prit sur elle tous les risques de l'évenement. Cette téméraire confiance ne le rassura pas néanmoins jusqu'à lui faire perdre si long-temps de vue une expédition qui lui paroissoit dangereuse. Il résolut de la suivre en France, soit pour se rendre témoin seulement de ses démarches, soit pour les seconder. Avant que de repasser la mer, l'esprit artificieux de cette misérable Espagnole lui fit imaginer deux autres moyens de faciliter ses desseins. S'étant ouvert avec le même succès une entrée fort libre chez la Duchesse d'Yorck, elle eut l'adresse de tirer d'elle une Lettre pour Milord Clarendon, où cette fille si précieuse à son pere, & si sûre d'en obtenir tout ce qu'elle pouvoit lui demander, le prioit d'accorder son amitié & sa protection à celle

qui s'étoit chargée de la lui remettre. D'un autre côté, abusant des droits les plus saints de la familiarité & de la confiance, Dona Cortona découvrit le lieu où M. & madame de L*** tenoient renfermé l'acte important par lequel Milord Terwill avoit reconnu, entre les mains de feu Madame, qu'il n'avoit été que le dépositaire de la succession de Milord Axminster, & qu'il en étoit comptable à mes enfants. Cet ami fidele étoit mort depuis quelques mois. J'avois confié son écrit à Monsieur de *** comme une piece nécessaire pour entrer en possession de nos biens. L'infâme Courtisane s'imagina que le moindre fruit qu'elle devoit se promettre de ce vol, étoit de me tenir dans sa dépendance, par les ménagements auxquels je serois forcé pour tirer de ses mains une piece si essentielle à ma famille; &, munie de tant d'armes pour entreprendre l'ouvrage de ma ruine, elle monta sur un vaisseau que le Ciel devoit abymer en sortant du Port.

Elle savoit peu la Langue Françoise, & c'est une autre de ses perfidies d'avoir su pousser sa malignité si loin dans un Royaume étranger, où elle étoit sans habitude & sans protection. Mais de quoi la vengeance n'est-elle pas capable dans le cœur d'une Espagnole sans vertu? Elle étoit soutenue sans doute par les richesses du Duc de Montmouth, qui la mirent en état de payer libéralement les Ministres de ses desseins. Le premier qu'elle s'associa, fut un Domestique qui m'avoit servi, & dont j'avois soupçonné la fidélité dans plus d'une épreuve. Ce malheureux, peut-être le seul homme du monde qui fût capable avec elle de nuire volontairement à Cecile, lui promit toutes sortes de services, & les fit bien acheter. Il avoit conservé quelques liaisons avec mes autres Domestiques, & l'on n'étoit pas sur-

pris de le voir quelquefois à ma porte. Personne ne pouvoit mieux informer Dona Cortona de ce qui se passoit dans ma maison. Elle apprit de lui que je faisois les préparatifs d'une fête qui devoit être célébrée à S. Cloud. Les circonstances, telles qu'on les annonçoit déjà, lui parurent propres à l'exécution de quelque partie de son dessein. Mais, n'ayant point négligé dans l'intervalle, d'assurer ses démarches par d'autres informations, elle sut encore que l'inclination bienfaisante de ma fille la portoit souvent à secourir les misérables, & qu'elle prenoit plaisir à les recevoir & à les entendre, pour juger elle-même de la grandeur de leurs besoins, & de la nature de leurs peines : quels projets ne forma-t-elle pas sur ces deux fondements? Elle écrivit d'abord au Duc de Montmouth, que, dans le dessein où il étoit de faire le voyage de Paris, il devoit s'y rendre avant la célébration de ma fête. Les espérances qu'elle lui faisoit concevoir de cet incident, le déterminerent aussi-tôt à partir. Il se mit en chemin avec si peu de suite & tant de secret, qu'il lui fut aisé de faire passer son absence pour une partie de promenade dans ses terres. Mais, en attendant son arrivée, Dona Cortona eut la hardiesse de faire le voyage de Rouen, & de se présenter au Comte de Clarendon, avec la recommandation de la Duchesse d'Yorck. Elle en fut reçue si humainement, que, prenant occasion de sa bonté, pour lui faire cent fausses confidences, elle obtint de lui, sous prétexte de quelques affaires qui l'appelloient à Paris, deux Lettres, l'une pour Fanny, & l'autre pour Cecile, par lesquelles il leur recommandoit affectueusement cette infame, comme une personne de mérite, qui lui étoit adressée par sa fille.

Elle se hâta de revenir à Paris, avec ces deux

garants du favorable accueil qu'elle devoit attendre de Cecile; &, se faisant présenter à elle sous un déguisement qui ne m'auroit pas permis à moi-même de me remettre son visage, elle lui offrit la lettre du Comte, qu'elle la pria d'abord de lire pour lui inspirer de la confiance au discours qu'elle avoit médité. Lorsqu'elle la vit prête à l'écouter, elle ne lui cacha point qu'elle étoit chargée d'une seconde lettre pour Fanny; mais, quoique le devoir l'obligeât, continua-t-elle, avec quelques larmes affectées, de se présenter à la mere avant que de se procurer un entretien avec la fille, la confusion qui est inséparable de l'infortune, lui avoit fait prendre le parti qui coûtoit le moins à sa timidité. Elle avoit connu, par divers éloges, la douceur & la générosité de Cecile. Elle espéroit même, en lui ouvrant son cœur, que ces tristes aventures demeureroient enfermées dans son sein; &, n'attendant que d'elle le secours qu'elle avoit besoin pour paroître avec un air de bienséance aux yeux de mon épouse, elle se flattoit que la considération de la Duchesse d'York & du Comte de Clarendon, lui feroit obtenir ce qu'une malheureuse étrangere ne pouvoit mériter autrement.

Comme elle s'étoit couverte en effet d'un habit fort vil, & que la lettre du Comte, jointe à l'air composé dont elle savoit se parer aisément, ne laissoit aucun doute à Cecile de la sincérité de ses larmes, à peine eut-elle fini son discours, que cette tendre fille s'efforça de la consoler par ses caresses; &, ne ménageant rien dans une occasion où le seul nom du Comte étoit un motif de générosité, elle la pria de recevoir sa bourse, qui contenoit environ cent pistoles. Ce présent fut accepté avec des transports de reconnoissance. La perfide feignoit qu'il ne lui restoit

plus d'inquiétude que pour le secret ; &, la conjurant d'avoir cet égard pour sa confusion, elle lui promit de n'être pas deux jours sans paroître avec plus de décence aux yeux de mon épouse.

Il s'en passa plusieurs, pendant lesquels Cecile fut fort fidelle au secret qu'elle avoit promis. Il lui paroissoit étrange, néanmoins, que cette inconnue tardât si long-temps à présenter la lettre du Comte à la mere, lorsqu'elle reçut d'elle une lettre qui contenoit de nouvelles plaintes de la fortune, avec la relation d'une incommodité dangereuse qui lui étoit survenue le même jour qu'elle étoit venue à ma maison. Elle conjuroit Cecile, en finissant, de mettre le comble à ses bienfaits, par une visite d'un moment. Croyant toucher à sa derniere heure, elle avoit des secrets d'importance à laisser après elle, & c'étoit encore dans le sein de sa bienfaictrice qu'elle vouloit les déposer.

Cecile ne crut pas qu'une proposition de cette nature l'obligeât à la même discrétion, que tout ce qu'elle nous avoit caché avec tant de soin. Elle la communiqua à sa mere, en donnant à la premiere partie de cette aventure, un tour qui ne blessoit point l'engagement où elle s'étoit mise d'être secrete. Fanny ne lui permit point de s'exposer aux dangers d'une visite qui lui parut suspecte ; mais, craignant aussi d'avoir à se reprocher quelque dureté pour une femme malheureuse, elle prit le parti de dicter une réponse à sa fille, par laquelle elle lui faisoit marquer à son inconnue que, dans la dépendance où elle étoit d'un pere & d'une mere, elle ne pouvoit la voir chez elle, si elle ne lui permettoit d'y aller avec quelque suite. Cependant elle accompagna cette lettre de plusieurs présents auxquels Fanny joignit

les ſiens. Le Meſſager, qui étoit venu avec la lettre, & qui avoit été chargé de la réponſe, revint une heure après, avec un billet fort court, mais conçu dans les termes les plus naturels d'une vive reconnoiſſance, par lequel on remercioit Cecile de ſon exceſſive bonté, & l'on refuſoit ſa viſite aux conditions qu'elle propoſoit.

Le ſilence qu'elle continua de garder ſur les premieres circonſtances de cette aventure, nous empêcha de juger les autres aſſez importantes pour mériter d'être approfondies. Cependant il étoit déjà queſtion de ſon enlevement, qui n'auroit pu manquer d'être exécuté avec une facilité extrême, dans la viſite ſecrete à laquelle on avoit eſpéré de l'engager. Le Duc de Montmouth étoit arrivé à Paris. Dans l'impatience de ſatisfaire ſes deſirs, il avoit concerté cette noire trahiſon avec la Cortona. Le premier but de cette miſérable, en liant confiance avec ma fille, n'avoit été que de jetter les fondements d'une autre entrepriſe, qu'elle réſervoit pour la fête de Saint-Cloud. Comme le jour en approchoit, elle conſola le Duc par l'eſpérance de réuſſir mieux dans l'obſcurité d'une nuit tumultueuſe, qui lui laiſſeroit, avec la même certitude de ſuccès, le choix de l'adreſſe ou de la violence.

Quand je me rappelle les circonſtances de cette nuit, & l'étrange révolution qui ſe fit dès-lors dans mes idées & dans mes ſentiments, j'admire que ces événements imprévus, qui viennent troubler ſi ſouvent les proſpérités les mieux établies, & qui laiſſent néceſſairement tant d'inquiétude & d'amertume après eux, ne ſuffiſent pas pour ouvrir les yeux d'un homme ſenſé, ſur la vanité de tout ce qu'on honore du nom de repos & de bonheur. Quoi ! nous appellons tranquille & heureuſe une vie qui eſt dépendante à tous mo-

ts des passions déréglées d'autrui, & l'on
dra la moindre confiance dans un calme
ıpeur, où l'on ne feroit jamais sans crainte,
n en connoissoit tous les dangers? Quel mo-
t la fortune choisit-elle pour renouveller ses
idies? Nous étions dans le sein de la joie.
assemblée nombreuse, & composée de ce
l y avoit de plus aimable à Paris dans les deux
s, avoit fini un souper où toutes les délices
a table avoient été prodiguées. Le bal étoit
mencé, & l'usage des mascarades régnant en
nce, comme Milord Clarendon me l'avoit ra-
té de l'Angleterre, il m'étoit déjà venu de
is quantité de masques, qu'on n'avoit pas fait
culté de recevoir à ma porte, sur la déclara-
d'un seul nom connu, qui sembloit répondre
samment pour chaque bande. Mes apparte-
its en étoient remplis, & le jardin étant une
e scene de joie par la liberté qu'on avoit de s'y
mener à la faveur d'une infinité de flambeaux,
'y avoit point un seul endroit de ma maison
ne fût l'empire du plaisir. Mon épouse & ma
s'étoient efforcées elles-mêmes de contribuer
fête par l'enjouement de leur humeur, autant
par l'élégance de leur parure. Tout le monde
oit masqué après le repas, suivant l'usage du
ıps; &, quoique mes amis, sous le nom des-
ls je comprends toutes les personnes invitées,
sent le visage découvert, il n'y en avoit pas
qui ne fût muni d'un habit galant, pour pa-
tre au bal dans un autre ajustement que celui
souper.

De mon côté, je n'avois rien négligé pour me
e autant d'honneur de ma gaieté, que de ma
erté & de ma politesse. J'étois entré dans le
ail de tout ce qui étoit capable de plaire &
muser, & j'avois la satisfaction d'entendre de

tous côtés retentir mon éloge. Cet exercice m'ayant un peu fatigué, j'invitai Fanny à descendre un moment au jardin, pour y respirer l'air. Je la trouvai disposée à me suivre par un autre motif. Je ne regrette point, me dit-elle, lorsqu'elle se vit seule avec moi, les efforts que j'ai faits pour soutenir ici mon rôle, & je ne désavouerai pas même que je n'aie pris plaisir à quantité de circonstances de cette fête. Mais convenez aussi, reprit-elle, que cela est bien long & bien tumultueux. Le repos me conviendroit mieux à présent que la danse, & c'est l'inconvénient que je trouve à tous les amusements dont on n'est pas libre de régler la durée. Je lui répondis que je sentois ce désagrément comme elle. Les plaisirs, lui dis-je, dont la longueur fait perdre le goût, deviennent, sans doute, un ennuyeux fardeau. Je l'éprouve autant que vous. Mais, comme on ne peut les goûter seul, il faut nécessairement s'assujettir à l'inclination de ceux qui les partagent, & la regle doit être prise du plus grand nombre. Je suis ravi seulement, ajoutai-je, que tout ne vous ait pas déplu dans une fête où je n'ai pas eu d'autre objet que vous, & je conçois mieux que jamais comment il faut que les amusements soient ordonnés pour vous fatisfaire. Au lieu de me reposer sur le premier banc, comme je me l'étois proposé, ces idées nous conduisirent au bout de l'allée où nous nous étions engagés, & la fraîcheur d'un bosquet voisin nous y fit entrer, pour continuer pendant quelques moments notre entretien. Nous vîmes passer plusieurs masques, qui cherchoient, comme nous, à se délasser dans la solitude. Mais l'attention que je faisois aux réflexions de Fanny, jointe à la liberté que j'avois établie moi-même pour ceux qui pré-

[ti]roient la promenade à la danse, m'empêcha de [c]hercher à les reconnoître. Enfin, nous étant [a]ssis où le mur se baissoit assez pour nous laisser la vue & l'air de la campagne, nous tombâmes insensiblement dans des considérations si sérieuses, qu'elles acheverent de dissiper l'impression de joie que nous avions apportée de la table & de la danse.

Ce fut la seule obligation que j'eus à la fortune. En s'occupant de la trahison dont j'étois menacé, elle préparoit du moins mon cœur à recevoir ses coups, car il eût été beaucoup plus terrible encore qu'elle m'eût surpris dans quelqu'épanchement de tendresse & de joie. Au milieu d'une réponse que je faisois tranquillement à quelques réflexions de Fanny, j'entendis un cri perçant, qui frappa ses oreilles comme les miennes; &, quoiqu'il n'y eût point d'apparence que j'eusse pu rien distinguer dans un certain éloignement, ma tendresse pour Cecile, ou la force de la nature, si l'on aime mieux l'attribuer à cette cause, me fit croire que c'étoit la voix de ma fille que j'avois entendue. Heureusement qu'elle ne fit pas naître la même crainte à Fanny. Demeurez, lui dis-je, je vous l'ordonne absolument. Et, prenant ma route vers l'endroit d'où le cri m'avoit semblé partir, je n'eus pas fait vingt pas sans entendre le cliquetis de deux épées, qui n'étoit accompagné d'aucun autre bruit. Je quittai l'allée où j'étois pour traverser quelques feuillages qui la séparoient d'une autre, & je reconnus bientôt que je ne m'étois pas trompé, en croyant prendre le chemin le plus court. En sortant du feuillage, je vis un masque étendu vis-à-vis de moi, qui me reconnut tout-d'un-coup à la lumiere des flambeaux, parce que j'avois le visage découvert. Un autre masque

fuyoit l'épée à la main vers le mur qui étoit à l'extrémité de l'allée. Quoique sans armes, mon premier mouvement me portoit à le suivre; mais une voix languissante qui m'appelloit par mon nom, & que je distinguai tout-d'un-coup pour celle de Dom Thadeo, m'ôta l'envie d'aller plus loin. Je m'approchai de lui avec tout l'effroi qu'un si triste événement pouvoit m'inspirer. Prenez soin de Cecile, me dit-il; elle est sans connoissance dans une allée voisine.

Je donnerois une foible idée de mon transport, si je m'arrêtois à l'exprimer. L'épée de Dom Thadeo étoit à terre auprès de lui. Je m'en saisis, &, courant devant moi sans savoir quel chemin je devois choisir, un heureux instinct, plutôt qu'aucune lumiere, me fit entrer dans une route où j'apperçus ma fille. Le trouble de mes sens se calma un peu à cette vue. Je la voyois étendue contre une charmille, mais on ne m'avoit parlé que d'un évanouissement; &, n'appercevant personne autour d'elle, qui pût me faire redouter d'autres périls, je ne pensai qu'à détacher un flambeau qui étoit suspendu à peu de distance, pour m'assurer d'abord de l'état où elle étoit. Je l'avois crue immobile dans l'obscurité, mais la lumiere que je tirois du flambeau me fit voir un spectacle digne de pitié. Sans conserver la moindre connoissance, cette tendre fille étoit dans une agitation convulsive, qui ne laissoit en repos aucun de ses membres, & qui me l'auroit fait croire dans l'accès d'une de ces maladies terribles, qui inspirent autant de frayeur que de compassion, si je ne l'eusse vue un moment auparavant dans la plus parfaite santé, & si je n'eusse assez connu son tempérament pour ne rien craindre de si funeste. Toutes les parties de son corps étoient

tremblantes, & ses yeux ouverts ne laissoient appercevoir presqu'aucun reste de ses prunelles. O malheureuse Cecile, m'écriai-je, en tâchant de la soulever! Quel poison vous a fait oublier votre devoir, & jusqu'au soin de votre vie? J'étois injuste de l'accuser. Elle parut revenir un peu à elle-même, & chaque degré de mouvement paroissoit la soulager. J'avois sur moi quelques esprits de liqueurs qui acheverent de lui rendre ses forces. Elle se leva elle-même, en marquant une extrême surprise de m'appercevoir auprès d'elle.

Dans sa premiere consternation, elle paroissoit prête à se précipiter à mes pieds. Je l'arrêtai. O ma chere fille, lui dis-je! que dois-je penser de l'état où je vous trouve; &, si vous ne m'apprenez promptement le fond d'une si étrange avanture, quel rapport ai-je à faire à votre mere? Ne me déguisez rien, ajoutai-je en l'embrassant; songez à quel pere vous ouvrez votre cœur, & ne vous figurez rien qu'il ne puisse entendre. Il sortoit des larmes de mes yeux en lui faisant ces instances, & j'attendois sa réponse avec une frayeur mortelle. Sa langue étant encore embarrassée, elle me conduisit jusqu'au premier banc sans ouvrir la bouche; &, ne pouvant éviter mes regards qu'elle paroissoit supporter avec peine, elle me pria de l'écouter en jettant sur moi un œil troublé par la crainte.

Sa peine ne servant qu'à m'attendrir, je la pressai encore de s'expliquer, & je lui promis un inviolable secret pour la rendre sincere. Elle me dit enfin: Hélas! quelle idée vous formerez-vous de moi! Je me trouve seule au fond du jardin. J'y ai vu des horreurs que vous aurez peine à croire, & que je tremble encore à vous raconter. Cachez-les à ma mere; que mon seul récit

feroit mourir d'inquiétude. Et, me demandant si j'avois entendu parler d'une étrangere qui s'étoit adreſſée à elle trois ſemaines auparavant pour en tirer quelques ſecours avec la recommandation du Comte de Clarendon, elle m'apprit que cette même femme, dont elle n'avoit eu depuis aucune nouvelle, s'étoit préſentée à elle dans la ſalle du bal au même moment que j'en étois ſorti avec ſa mere. Le nouveau déguiſement où elle étoit l'avoit d'abord empêché de la reconnoître; mais, quelques mots d'explication ayant rappellé toutes ſes idées, elle avoit cru lui devoir les mêmes civilités qu'elle m'avoit vu faire à tous les Maſques de l'aſſemblée. Cette femme s'approchant de ſon oreille l'avoit remerciée tendrement de ſes bienfaits, & lui avoit marqué une envie preſſante d'être préſentée à mon épouſe; mais elle avoit ajouté qu'elle n'étoit pas ſeule, & qu'ayant amené ſa fille avec elle, ſa paſſion étoit de la lui faire voir, pour l'intéreſſer de plus en plus à ſa fortune, en lui montrant une jeune perſonne qui n'étoit pas ſans mérite. Elle eſt dans l'aſſemblée, lui avoit-elle dit; mais ayant ajouté que ce n'étoit pas un lieu propre à lier un moment d'entretien, elle l'avoit preſſée de deſcendre avec elle au jardin, ſans défiance, au milieu de ma maiſon; &, dans un temps où tout le monde ne penſoit qu'à la joie, la crédule Cecile avoit conſenti à ſe dérober un inſtant pour les ſuivre. Elles étoient deſcendues toutes trois au jardin. La fille avoit obſervé beaucoup de modeſtie & de ſilence juſqu'au bout d'une des allées qui conduiſoient au bois; &, laiſſant parler ſa mere, qui n'avoit pas manqué de matiere pour ſoutenir l'entretien, elle avoit affecté des airs d'embarras & de timidité capables d'en impoſer au plus habile. Mais, après avoir fait quel-

ques pas dans le bois, elle avoit ouvert la bouche sans rien changer à la douceur de ses manieres ; elle s'étoit fait connoître pour un amant passionné qui cherchoit depuis long-temps, avec une mortelle impatience, l'occasion de lui faire connoître ses sentiments ; enfin, ce Masque perfide se flattant peut-être que son silence, qui venoit de sa frayeur & de sa surprise, étoit une marque d'approbation, lui avoit confessé qu'il étoit le Duc de Montmouth, & qu'il venoit de recevoir d'elle l'arrêt de sa vie ou de sa mort. Cette déclaration avoit été soutenue de toutes les images de grandeur & de félicité qui peuvent faire impression sur l'esprit d'une fille de son âge. Elle devoit être la premiere dame d'Angleterre après la Reine & la Duchesse d'Yorck. Je serois charmé moi-même de lui faire un établissement si digne d'elle, & j'approuverois infailliblement des offres si honorables pour ma famille. Mais il ne vouloit être redevable qu'à elle de son estime & de son affection, & il la conjuroit au nom du Ciel d'approuver l'innocent artifice dont il s'étoit servi pour lui déclarer ses sentiments.

Cecile reprit haleine, après une surprise qui lui avoit ôté la respiration. Sa réponse fut telle qu'elle la devoit à l'honneur & à ses sentiments particuliers. Mais le Duc & sa confidente n'étoient pas venus sans la résolution de tirer un autre fruit de leur entreprise. J'ai toujours conçu que, s'ils eussent trouvé dans ma fille une certaine disposition à les écouter, l'espérance de la faire entrer volontairement dans leurs vues, les eût contenus peut-être dans les bornes de la flatterie & de la complaisance. Le Duc de Montmouth n'oublia point, après la déclaration, de se faire voir à visage découvert, dans la pensée sans

doute que la beauté naturelle de sa physionomie ajouteroit quelque chose à la force de ses persuasions. Mais la raison & la vertu de ma chere fille prenant enfin le dessus sur sa crainte, elle lui fit une réponse assez ferme pour le faire rougir de ses intentions. Ce qui le devoit couvrir de honte, ne servit qu'à irriter ses desirs. Il changea de ton pour lui déclarer que, l'aimant jusqu'à tout risquer pour elle, il étoit déterminé à se procurer, par la violence, ce qu'il auroit souhaité d'obtenir de son consentement; & lui prenant une main, tandis que l'infame Cortona saisissoit l'autre, il se disposoit à la traîner malgré elle jusqu'au mur, où ses gens l'attendoient avec sa chaise. Ainsi l'innocence alloit être la proie d'un téméraire, lorsqu'un Masque qui s'étoit tenu caché derriere la charmille, s'avança fiérement en levant la voix : c'étoit Dom Thadeo. A moi ! dit-il au Duc, & songe que je ne suis point du sexe que tu outrages. L'impétueux Montmouth s'arma aussi-tôt d'une épée qu'il portoit sous sa robe. Dom Thadeo, qui avoit aussi la sienne, fut respectueux jusques dans son transport. Quatre pas nous mettent à l'écart, ajouta-t-il, &, si tu n'es le plus brutal de tous les hommes, tu ménageras les yeux d'une femme. Il passa dans l'allée voisine, & le Duc ne balança point à le suivre. Dona Cortona prit le parti de la fuite; mais Cecile, qui étoit déjà pénétrée d'une mortelle frayeur, n'entendit point le bruit des épées sans tomber dans l'état où je l'avois trouvée.

Ce récit fut si court, que Fanny n'eut pas le temps de s'alarmer beaucoup de mon absence. Divisé comme j'étois entr'elle & ma fille, j'avoue que je perdis un moment le souvenir de Dom

Thadeo. Le Ciel a pris votre défense, dis-je à Cecile, & je crois votre ravisseur éloigné. Remettons l'éclaircissement de cette malheureuse aventure à des moments plus tranquilles. Votre Mere, ajoutai-je, est à m'attendre dans le bois. Notre soin doit être de lui cacher le péril dont vous sortez. Tâchez de gagner la maison sans qu'elle vous apperçoive, & ne tardez pas à vous faire donner tous les secours qui peuvent vous être encore nécessaires. Je vous suivrai des yeux, tandis que vous traverserez le jardin. Elle essaya ses forces, &, se trouvant en état de marcher, elle me quitta en jettant quelques soupirs.

Je rejoignis mon épouse, que je trouvai heureusement sans autre inquiétude que celle de mon retardement. Cependant l'épée que j'avois encore à la main lui faisoit juger qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire; je changeai le dessein où j'étois de la reconduire au logis avant que de porter quelque secours à Dom Thadeo. L'état où je l'avois laissé m'avoit paru dangereux, &, dans quelqu'intention qu'il fut venu au jardin, je lui devois trop de reconnoissance, après les services qu'il avoit rendus à ma fille, pour négliger le soin de sa vie. Je déclarai en deux mots à Fanny le malheur qui venoit d'arriver; &, sans nommer le Duc de Montmouth ni Cecile, je la pressai de retourner seule au logis, & de m'envoyer de quoi secourir un homme que je croyois mourant. Je ne pus l'engager à me laisser après elle. Il passa heureusement quelques masques que je chargeai d'avertir mes domestiques; &, forcé de recevoir avec moi Fanny, qui voulut absolument me suivre, je retournai au lieu où Dom Thadeo se défendoit encore contre la mort. Il nous reconnut tous deux. Mais la force lui manquoit pour par-

ler. Il prit ma main tandis que je m'occupois à chercher ses blessures, & la serra tendrement. Fanny s'agitant aussi pour arrêter son sang qui couloit en abondance, ce soin parut le ranimer. Je suis trop heureux, nous dit-il, que mon accident vous sauve un mortel chagrin, & peut-être l'honneur à Cecile. Je ne cherchois ici que le plaisir innocent de la voir, & je ne me croyois pas réservé au bonheur de mourir pour elle. C'est un sort si heureux, qu'il ne me laissera point de regret pour la vie. Il expira en finissant ces derniers mots.

Cette mort précipitée me causa moins d'effroi qu'à Fanny; mais le chagrin de voir périr si tristement un homme à qui je devois de l'estime & de l'amitié, me laissa un remords cuisant d'avoir tardé trop long-temps à le secourir. Il est vraisemblable qu'une assistance un peu plus prompte, qui l'eût empêché de perdre autant de sang qu'il eût le temps d'en répandre, auroit pu lui prolonger la vie, du moins de quelques moments; car de deux blessures qu'il avoit reçues, l'une étoit trop profonde pour faire espérer qu'aucun secours eût pu le sauver. Je demeurois encore avec le regret d'ignorer par quel hazard il s'étoit trouvé si proche du Duc de Montmouth; quoique je me sois toujours imaginé qu'étant entré dans le sallon du bal, à la suite de quelques masques connus, il suivit apparemment Cecile lorsqu'il la vit descendre au Jardin avec deux personnes qu'il ne connoissoit pas.

Il me fut difficile de répondre aux questions de Fanny, sans lui faire entrevoir quelques marques d'embarras qui exciterent ses soupçons. Elle me pressa de lui apprendre ce que j'avois pu découvrir d'une si tragique aventure, & j'eus besoin d'élu-

der la vérité par mille réponses équivoques, pour éloigner d'elle la pensée que sa fille eût été mêlée dans les circonstances que je suis forcé de lui raconter. Il ne me fut pas plus aisé d'étouffer cet accident entre les Domestiques que je chargeai de lever le corps de Dom Thadeo. Le bruit s'en répandit sourdement, & je m'en apperçus moi-même au murmure qui se fit dans l'assemblée quelques moments après mon retour. Mes principaux amis me conseillerent de prendre des mesures du côté de la Justice, & M. Briand partit sur le champ pour mettre le Bailli de S. Cloud dans mes intérêts. J'en fus quitte pour quelques libéralités, que j'accordai volontiers à la mémoire d'un homme que j'avois tant de raison d'estimer. Le Duc de Montmouth fut redevable à ma discrétion de la tranquillité dans la quelle il continua de vivre à Paris. Il se flatta sans doute que, dans le déguisement où il étoit, ni son adversaire, ni moi, qu'il avoit vu approcher sans me reconnoître, n'avions pu distinguer son visage, & qu'en supposant que Cecile découvrît sa témérité, on ajouteroit peu de foi à la déposition d'une personne de son âge. D'ailleurs étant arrivé secrétement à Paris, & s'y étant logé dans un hôtel où il n'étoit pas connu, il avoit effectivement peu de raisons de craindre que la Justice ne le poursuivît avec une certaine rigueur.

Une fête qui avoit commencé avec tant d'agrément, se termina ainsi par l'événement le plus fâcheux du monde, & par la tristesse dont il ne put manquer d'être suivi. L'impression m'en demeura au fond du cœur, quoique fort éloigné encore d'en redouter toutes les suites. Cecile, pour entrer dans mes vues, avoit feint d'ignorer ce qui s'étoit passé à ses yeux. Elle avoit

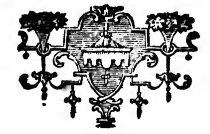
soutenu le reste de la fête avec un courage, qui avoit demandé tous ses efforts ; &, m'étant approché plusieurs fois d'elle, pour m'informer de sa santé, elle m'avoit répondu, d'un ton assez ferme, qu'elle me prioit d'être sans inquiétude: cependant, à peine fûmes-nous dégagés d'une partie de l'assemblée, qu'elle marqua de l'empressement pour se retirer. Le sommeil étoit un prétexte naturel, après les fatigues du plaisir. Cependant elle eut une foiblesse, en se faisant déshabiller, qui fut assez longue pour nous alarmer beaucoup. J'aurois souhaité de l'entretenir, dès le même soir, si je n'eusse suivi que mon ardeur; & d'un autre côté j'aurois prêté l'oreille, à de longs entretiens, si j'eusse écouté les instances de sa mere. Mais des raisons d'une force presqu'égale, me firent éviter avec le même soin ces deux sortes d'explications.

Je pensai moins à me ménager moi-même, &, si je feignis de m'endormir, ce fut pour me livrer plus librement à mes réflexions. De combien de craintes ne me trouvai-je pas le cœur assiégé ! Celles qui me restoient du sort funeste de Dom Thadeo, n'étoient pas les plus fortes, & j'étois bien plus sensible à la perte d'un si galant homme, qu'aux chagrins dont elle pouvoit devenir une nouvelle source pour moi, si la malignité de quelqu'ennemi eût empoisonné cette aventure. Il étoit mort à mes yeux. Quel malheureux prix de tant de services & d'amour ! Et comment justifier la Providence, qui sacrifioit ainsi la vertu pour assurer l'impunité au crime ? Mais que devois-je penser de l'entreprise de son meurtrier ? S'il aimoit Cecile, quelle voie prenoit-il pour gagner sa tendresse ? Ignorant les vues odieuses qu'il avoit formées sur elle, & n'en

jugeant encore que par les discours qu'elle m'avoit rapportés, pourquoi chercher à l'enlever, disois-je, lorsqu'il se propose de lui faire une condition si heureuse ? S'il l'aime assez pour élever sa fortune jusqu'à lui, peut-il douter que je ne souhaite le bonheur & la gloire de ma fille ? Cette pensée, qui se présentoit si naturellement, me conduisit à quelque défiance de la sincérité de Cecile. Le récit qu'elle m'avoit fait, n'étoit-il pas une fable de son invention, pour couvrir quelque rendez-vous accordé au Duc, & troublé peut-être par l'arrivée importune de Dom Thadeo ? Ou, s'il avoit été question d'enlevement, n'étoit-ce pas de concert avec elle que cette résolution s'étoit formée ? Et le tour qu'elle avoit donné à son discours, n'étoit-il pas un artifice par lequel elle avoit assuré sa justification contre le témoignage du malheureux Espagnol qui l'avoit surprise avec son amant ? Je me rappellois sa mélancolie, son goût pour la solitude, son insensibilité pour les soins de Dom Thadeo & de plusieurs jeunes François qui s'étoient efforcés de lui plaire. Cette conduite à son âge pouvoit-elle avoir une autre cause que l'amour ? Elle aimoit sans doute le Duc autant qu'elle en étoit aimée. C'étoit d'intelligence avec elle qu'il avoit feint d'aimer sa mere ; & nous voyant fort prévenus contre le caractere de cet amant, la crainte de nous trouver opposés à son inclination, lui avoit fait prendre le parti de quitter sa famille, pour se retirer en Angleterre avec lui. L'obstination qu'elle avoit eue à nous cacher le sujet de sa tristesse, & à refuser un mari de ma main, achevoit de donner tant de vraisemblance à toutes ces conjectures, que, passant bien loin au-delà du doute, je crus devoir

à ma pénétration des connoissances dont je ne devois pas tarder à faire usage ; & l'impatience bannissant de mes yeux toute disposition au sommeil, je me levai pour aller promener mes inquiétudes au jardin. Drinck, qui avoit son lit dans un cabinet voisin, & qui ne faisoit que s'y mettre, après avoir établi un peu d'ordre dans la maison, m'entendit sortir de ma chambre, & se sentit porté par son zele à me suivre. Il me demanda ce qui m'obligeoit de quitter si-tôt mon lit, &, lui ayant confessé que j'étois agité d'une insomnie cruelle, je le pressai en vain de me laisser sortir seul. Il prit aussi-tôt ses habits, pour marcher sur mes pas à quelque distance, & pour se trouver prêt à me répondre au moindre signe. Je m'enfonçai dans le bois. Mes réflexions devinrent encore plus ameres, à la vue du lieu où j'avois vu expirer l'infortuné Thadeo. Cependant en me représentant aussi le triste état où j'avois trouvé Cecile, & ces marques naturelles de consternation & de douleur que l'art a tant de peine à contrefaire, je revenois à douter de l'explication que j'avois donnée un moment auparavant à ses discours & à sa conduite. Combien d'artifice, disois-je, ne faut-il pas que je lui attribue, pour la croire capable de cet excès de dissimulation ? Est-ce là le caractere de cette fille tendre & aimable, à qui je n'ai jamais remarqué un desir ni un mouvement contraires à son devoir ? Elle a le cœur plus sensible qu'une autre : mais n'est-elle pas aussi plus douce, plus modeste, plus généreuse ? Et pourquoi lui supposerois-je des vices aussi grands que ses vertus ? Enfin, plus je revins à m'occuper d'elle & à réunir tout ce que je me souvenois d'avoir vu moi-même ou d'avoir appris de ses sentiments & de ses inclinations, plus je trouvai de

foiblesse & d'injustice dans les raisonnements qui m'avoient conduit à tant de noirs soupçons. Je m'excitai à demeurer ferme dans une prévention si favorable à ma chere fille ; &, n'attendant que son réveil pour m'expliquer avec elle , je brûlois déja de l'embrasser avec toute la tendresse de mon cœur.





HISTOIRE

DE

M. CLEVELAND.



LIVRE QUINZIEME.



E changement d'idée rendit un peu de tranquillité à mon esprit. Je pensois à regagner mon appartement, lorsque j'entendis la voie de Drinck, qui me prioit d'un ton fort empressé de venir à lui. Je fis quelques pas sans le découvrir ; mais, en tournant le coin d'une allée, d'où je jugeois que son exclamation étoit partie, je le vis aux prises avec un homme qui s'efforcoit de s'échapper de ses mains, & que je reconnus aussi-tôt pour un de mes anciens domestiques. C'étoit celui sur la trahison duquel j'ai déjà prévenu mes lecteurs, en racontant ses liaisons avec Dona Cortona. Il parut encore plus effrayé de ma présence, qu'il ne l'avoit été de se voir arrêté par Drinck. Celui-ci l'avoit vu monter sur le mur qui est à l'extrémité de l'allée, &

se glisser ensuite dans le bois avec des précautions qui lui avoient rendu ses desseins suspects ; il s'étoit rangé sous quelques feuillages, pour continuer de l'observer, &, se défiant de tout, après l'événement funeste qui étoit arrivé la même nuit, il s'étoit cru obligé, pour notre sûreté, de l'arrêter au passage.

Les circonstances que j'ai rapportées m'étoient encore inconnues; &, quoique j'eusse assez mauvaise opinion d'un homme dont je ne m'étois défait que sur des fautes bien éclaircies, il ne me seroit jamais venu à l'esprit qu'il fût mêlé dans notre aventure. Cependant Drinck, qui jugeoit aussi mal de son dessein par sa frayeur que par la voie qu'il avoit prise pour s'introduire chez moi, le pressoit sans ménagement de confesser ses intentions, & parloit de le mettre sur le champ entre les mains de la Justice. Je joignis mes instances à cette menace. Enfin, la parole que je lui donnai en même-temps de lui rendre la liberté, s'il vouloit être sincere, le détermina à me promettre une confession sans réserve. Il commença un récit dont chaque mot me frappa d'étonnement & d'horreur. Le seul nom de la Cortona auroit été capable de m'en inspirer ; que fût-ce d'apprendre qu'elle étoit à la tête de mes ennemis, & qu'elle avoit juré ma ruine ? Elle avoit eu tant de confiance pour ce malheureux, qu'il étoit instruit de son entreprise depuis l'origine. Il ne m'en déguisa aucune circonstance, & voici ce qu'il ajouta à celles que j'ai déja rapportées. Le projet du Duc de Montmouth étant de repasser aussi-tôt en Angleterre avec ma fille, la seule difficulté qui l'avoit effrayé, regardoit la route & l'embarquement, qu'il étoit presqu'impossible de faire réussir sans bruit, si ces deux partis auxquels ses espérances étoient bornées,

il étoit obligé de prendre celui de la violence. Dona Cortona l'avoit délivré de cette peine, en faisant servir le Comte de Clarendon au succès de son entreprise. Ce Seigneur étant assez consideré à Versailles, pour obtenir du Ministre certaines faveurs personnelles qui n'avoient point de rapport aux intérêts de l'Etat, il ne fit point difficulté de s'employer pour Dona Cortona, lorsque, sous prétexte d'avoir quelque chose à redouter en France de la part de l'Espagne, elle le pressa, au nom de la Duchesse sa fille, de faciliter promptement son retour à Londres. Elle le conjura de lui faire obtenir un passe-port de la Cour, sous le nom d'une dame étrangere, attachée à la Duchesse d'Yorck, avec un ordre au Commandant de Calais, de lui fournir, en arrivant dans cette ville, tout ce qui pouvoit précipiter son passage. Elle se flatta qu'avec ces deux secours, il lui seroit aisé de gagner le bord de la mer sans avoir de compte à rendre de son voyage, & sans être exposée même à rien craindre du ressentiment de Cecile. Ainsi la perfide employoit le meilleur de mes amis pour me percer le cœur. Elle obtint ce qu'elle s'étoit promis du crédit de Milord Clarendon ; &, toutes ses mesures étant prises pour partir avec ma fille au moment qu'elle l'auroit enlevée, elle étoit munie de deux pieces, qu'il lui avoit fait remettre avec autant de diligence & de soin, que s'il eût cru rendre service à sa fille ou à la mienne.

A l'égard du motif qui amenoit chez moi le traître, c'étoit seulement pour observer quel effet l'attentat du Duc y avoit produit, & si Dom Thadeo étoit mort de ses blessures. Surpris de lui entendre nommer Dom Thadeo, je lui demandai s'il étoit connu du Duc, & sa réponse dévoila un autre mystere, que j'appris avec d'au-

tant plus de chagrin, qu'il étoit propre à diminuer beaucoup la compassion que je croyois devoir à ce malheureux Espagnol. Mais il servit, d'un autre côté, à justifier à mes yeux la Providence, dont la rigueur m'avoit déjà porté indiscrétement à quelques murmures. Dona Cortona n'avoit pas été long-temps à Paris sans apprendre qu'il avoit quitté ma maison. La curiosité d'en savoir la cause, ou l'espérance de l'employer à ses desseins, lui avoient fait trouver le moyen de le rejoindre; &, dans les entretiens qu'elle avoit eus avec lui, elle n'avoit pas eu de peine à tirer d'un amant désespéré la confession de ses peines. Ces nouvelles lumieres lui firent naître d'autres idées. Elle conçut qu'en lui inspirant, comme au Duc de Montmouth, le desir d'enlever ma fille, elle auroit deux utilités à tirer de cette fourberie: l'une, de le faire servir aux intérêts du Duc, par les moyens mêmes qu'il employoit pour le sien, & d'assurer ainsi le succès d'une affaire où elle ne pouvoit se faire entrer autrement sans se trahir; l'autre, de tourner à son profit les dépenses dans lesquelles il lui seroit aisé de l'engager. Si elle trouva des obstacles dans la vertu de Dom Thadeo, qui se révolta contre ses premieres insinuations, elle sut lui représenter si adroitement que la premiere loi est de se satisfaire, & qu'il ne se proposoit d'ailleurs qu'un mariage honnête, pour lequel il avoit même obtenu mon consentement, que la délicatesse & le respect furent étouffés dans son cœur par de si flatteuses espérances. Après l'avoit séduit, elle n'eut pas de peine à lui faire suivre toutes ses impressions. Il devint sa dupe, avec les circonstances les plus humiliantes pour un homme à qui l'honneur avoit toujours été cher; & le jour même qui précéda sa mort, il avoit remis une somme considérable à cette in-

fame, pour acheter mille choses dont elle lui avoit persuadé que Cecile auroit besoin sur la route d'Espagne.

Drinck étoit d'avis de livrer son prisonnier à la Justice de Saint-Cloud. C'étoit le seul moyen, me disoit-il, d'inspirer assez d'effroi au Duc pour lui faire repasser promptement la mer avec sa compagne. Ce conseil étoit sage. Mais, outre que j'étois lié par ma promesse, je considérois qu'au milieu de mes justes ressentiments j'avois des mesures à garder avec un esprit capable des extrémités les plus violentes. L'intérêt de la Duchesse d'Yorck, à qui il avoit rendu effectivement des services essentiels, le mien même, & celui de ma famille, étoient de trop fortes raisons de le ménager. Je ne pouvois faire arrêter son émissaire, sans l'exposer lui-même aux poursuites de la Justice, qui se réveilloit malgré moi à la moindre déposition. Enfin, résolu d'accorder la liberté à ce misérable, je l'obligeai seulement de m'apprendre la demeure de ceux qu'il servoit avec tant de zele. J'affectai de prendre un crayon pour l'écrire en sa présence, dans la pensée que faisant ce rapport à ses maîtres, il leur causeroit assez d'inquiétude pour leur faire prendre le parti de se mettre à couvert par sa fuite. Eloignez ce monstre de mes yeux, dis-je à Drinck, qui n'avoit pas cessé de le tenir au collet. Qu'il aille raconter à ceux qui l'emploient, que leur nom m'est connu, & qu'après avoir trahi & massacré un honnête homme, on n'est pas tranquille, si l'on n'a quelque charme pour endormir la Justice.

Je donnai avis sur le champ à Milord Clarendon de l'indigne abus qu'on avoit fait de sa confiance ; &, ne m'en fiant point à la poste, je fis partir un de mes gens pour lui porter ma lettre. Dans la disposition où j'étois à m'affliger, je lui

reprochois tristement d'être si long-temps à revenir à Paris, après me l'avoir promis plusieurs fois par ses lettres, & dans un temps où ses lumieres & ses consolations m'étoient si nécessaires. Vous serez surpris, lui disois-je, de me voir prendre un ton si différent de celui que vous admiriez dans mes lettres ; mais sais-je à quoi le Ciel me destine ? Et lui exposant ma situation, je lui demandois ce que je devois penser des menaces du sort qui sembloit n'en vouloir rien moins qu'à ma fille, après l'avoir épargnée dans mes plus grandes disgraces, & qui m'affligeroit bien plus en me la ravissant, qu'il ne m'avoit consolé lorsqu'il me l'avoit rendue. Le Duc de Montmouth ayant continué depuis son départ de Rouen, d'entretenir un commerce de lettres avec lui, je le priois d'employer le pouvoir qu'il avoit conservé sur son esprit, pour lui inspirer des projets plus convenables à son honneur & à mon repos ; ou, s'il n'espéroit pas de faire ce miracle sur un caractere si difficile à gouverner, d'obtenir secrétement, par le crédit du Duc & de la Duchesse d'Yorck, qu'il fût rappellé à la Cour de Londres. Enfin, cherchant un titre qui répondît aux sentiments de mon cœur, je le nommois mon pere, & je l'avertissois que, si ses affaires continuoient de le retenir à Rouen, je pensois à l'aller surprendre avec toute ma famille. L'édifice de mon bonheur, ajoutois-je, menace ruine à Paris, & je veux essayer si le changement de lieu n'y apportera point quelque remede ; sûr du moins que votre présence & votre amitié en seront toujours un plus solide que tous ceux de la fortune.

La mélancolie qui m'inspiroit des expressions si tristes n'alloit pas encore jusqu'à me faire craindre les malheurs qu'elles sembloient annoncer. Je m'étois rassuré au contraire, par mes ré-

flexions, contre les événements qui paroiſſoient les plus capables de m'alarmer. Quand le Duc de Montmouth & ſa confidente auroient eu la témérité de ne pas s'éloigner, & celle de reprendre leurs deſſeins avec de nouvelles eſpérances, j'étois dans une ſituation qui ne me permettoit point de les redouter. Un péril de cette nature n'eſt grand que tandis qu'on l'ignore. J'avois plus de monde avec moi que le Duc n'en eût jamais oſé raſſembler dans le voiſinage de Paris & de la Cour ; &, ſi la confiance que j'avois dans mes gens me rendoit tranquille contre la violence, je me répondois bien qu'avec toutes les lumieres que je m'étois procurées, ma propre vigilance me mettroit à couvert de toutes ſortes de trahiſons. Il ne me reſtoit qu'un doute, que tant d'éclairciſſements n'avoient pas été capables de diſſiper, & que je ne pouvois entretenir ſans conſerver quelque défiance au milieu de toutes les raiſons qui ſervoient à me raſſurer. Dans les diſcours de Cecile, je n'avois pas bien démêlé ſi elle étoit ſans inclination pour le Duc, & par conſéquent ſi elle n'étoit pas juſqu'à un certain point dans ſes intérêts, du moins par les deſirs ſecrets de ſon cœur. Cette Comédie jouée avec tant d'art & long-temps ſoutenue par un eſprit auſſi bouillant que le Duc, me paroiſſoit un myſtere où j'appréhendois qu'elle n'eût trempé. Si ſon cœur étoit d'intelligence avec ſon amant, je ne prévoyois que trop l'inutilité de mes ſoins. Mais pourquoi me refuſer auſſi un aveu que je lui avois demandé avec tant d'inſtance, & par quel caprice ſe feroit-elle obſtinée à me cacher ſes ſentiments, lorſque je ne lui marquois d'ardeur que pour les ſatisfaire ? Le rang du Duc, & la connoiſſance de ſon caractere encore plus que ſon rang, ne m'auroient jamais permis à la vérité de

penser à lui pour ma fille ; mais, en supposant qu'il y pensât lui-même, & que, malgré tant de vices que j'aurois cru peu compatibles avec les inclinations de Cecile, il eût trouvé le moyen de lui plaire, il n'est pas moins certain que, passant sur mes répugnances, je me serois réduit à l'avertir que l'amour lui faisoit bien des illusions, & je n'en aurois pas été plus difficile à me rendre. Peut-être l'aurois-je soupçonnée d'accorder quelque chose de plus à l'ambition qu'à la tendresse, & j'aurois confessé que l'honneur de devenir la belle-fille d'un grand Roi, pouvoit être acheté par quelques sacrifices.

Toutes ces considérations supposoient l'ignorance où j'étois encore du plus odieux complot du Duc ; car le traître qui venoit de me faire sa confession, n'avoit pu m'apprendre là-dessus ce que je me figure qu'il ignoroit lui-même. Je pris, sur ces raisonnements, une résolution qui pourra sembler étrange, après ce qui s'étoit passé chez moi la même nuit, mais qui achevera de faire voir avec quelle passion je desirois le bonheur de ma fille. Ce fut de me procurer une entrevue avec le Duc de Montmouth, pour apprendre de lui-même le fond de ses sentiments, & ses progrès dans le cœur de Cecile. Cette explication étoit l'affaire d'un moment. S'il me faisoit la moindre ouverture qui pût me faire voir plus clair dans les inclinations de ma chere fille, j'étois déterminé à la lui offrir sur le champ, avec tous les avantages que ma fortune me mettoit en état de lui assurer ; &, sans rejetter bien loin ce qui pouvoit être exécuté dans l'espace de quelques jours, je ne l'aurois assujetti qu'à prendre le temps nécessaire pour obtenir le consentement du Roi son Pere. Quelque distance qu'il y eût entre

sa naissance & la mienne, le nom de Milord Axminster, & l'ancienne bonté du Roi pour mon grand-pere maternel & pour moi-même, me faisoient espérer qu'il passeroit sur un défaut qui se trouveroit encore réparé par mes richesses.

Je m'arrêtai avec tant de complaisance à toutes les parties de ce projet, que, sans attendre le réveil de Fanny, je fis partir Drinck pour aller proposer civilement au Duc de Montmouth de recevoir ma visite. Les nouvelles que j'appris de la santé de Cecile m'auroient causé quelque alarme, si je ne m'étois flatté d'avoir entre les mains un remede infaillible pour toutes ses peines. Les femmes qui étoient demeurées auprès d'elle, ne s'étoient point apperçues qu'elle eût goûté un moment de repos. Elle avoit paru continuellement agitée par de sombres méditations, qu'il avoit été impossible d'interrompre. Elles finiront, dis-je en moi-même; car, en rendant justice au caractere de ma fille, que je croyois effectivement supérieur à toutes sortes de soupçons, je commençois à ne plus douter que, soit ambition, soit amour, elle n'eût le cœur possédé d'une violente passion pour le Duc.

Sa mere, que l'inquiétude avoit déja réveillée, & qui attendoit de ses nouvelles au moment que j'entrois dans sa chambre, me conjura de lui donner quelques lumieres sur tout ce qui étoit arrivé la nuit dans le bois. Je l'avois forcée de se retirer avant que sa curiosité eût été satisfaite, & mes réponses avoient peut-être calmé une partie de ses alarmes; mais, les réflexions auxquelles elles s'étoit livrée en se mettant au lit, avoient troublé son sommeil. Je persistai à lui cacher le fond de l'aventure; &, ne pouvant éluder néanmoins la force des rai-

sonnements dont elle appuyoit ses conjectures, je lui confessai que c'étoit de la main du Duc de Montmouth que Dom Thadeo avoit reçu le coup mortel. En même-temps, pour arrêter les préventions que ce malheureux auroit pu lui inspirer contre le Duc, j'ajoutai qu'aimant tous deux Cecile, il n'étoit pas surprenant que la jalousie les eût armés l'un contre l'autre, & que, si le Ciel avoit résolu la mort de l'un, il étoit assez heureux pour ma fille que ce fût celui pour lequel nous lui avions reconnu le moins de penchant. Et, suivant cette idée, qui ne pouvoit lui paroître nouvelle, après les soupçons qu'elle avoit été la premiere à réformer, je lui appris sans affectation que je me croyois certain de l'amour du Duc pour Cecile, & que je doutois presque aussi peu du retour qu'elle avoit pour lui. Voilà le mystere éclairci, ajoutai-je, & je continuai de lui apprendre mes projets, assez sûr qu'elle ne balanceroit pas à les approuver.

Ses objections ne furent prises, en effet, que de l'obstacle qu'elle appréhendoit de la part du Roi d'Angleterre. Je la vis même flattée des sentiments que j'attribuois au Duc, & prête à faire l'éloge d'un homme de qui elle n'avoit redouté pour sa fille que la légéreté ordinaire à son âge & à son rang. L'ayant rassurée par les mêmes espérances dont ma propre imagination s'étoit remplie, je ne pensai plus qu'à prendre le chemin de Paris pour m'ouvrir au Duc; &, lorsque je revis Cecile, dont la santé me parut réellement altérée, je ne lui demandai point la cause d'un mal que je croyois pénétrer aussi bien qu'elle.

A peine Drinck fut-il de retour, que, sans m'arrêter à la description qu'il me fit de l'embarras du Duc, je ne pris de sa commission

que ce qui étoit favorable à mes vues. Il l'avoit trouvé seul dans son appartement, & le compliment qu'il lui avoit fait de ma part l'avoit troublé beaucoup; mais, après s'être un peu remis, il avoit répondu que je le trouverois toujours disposé à me servir, & qu'il recevroit ma visite avec plaisir. Drinck n'avoit pu distinguer, en l'observant, s'il étoit déjà informé du malheureux succès de ses derniers ordres; &, songeant à ma sûreté, il me conseilla de ne point entrer chez lui sans être bien accompagné ou bien armé.

Je rejettai ce conseil avec dédain. Ce n'étoit point des trahisons de cette nature que j'avois à redouter du Duc de Montmouth; &, si je lui ai donné quelquefois le nom de perfide, je n'ai pas confondu dans ce reproche ses sentiments d'honneur avec ses principes de galanterie. Je serois entré seul chez lui, sans crainte & sans défiance. D'ailleurs, les questions que j'avois à lui faire n'étoient pas propres à l'offenser. Cependant si je refusai de prendre d'autres armes que mon épée, mon train ordinaire étoit assez nombreux pour ne pas craindre le reproche de m'être exposé légérement. J'arrivai, sans doute, beaucoup plutôt qu'il ne s'y attendoit, car je le surpris avec le confident qu'il avoit envoyé le matin chez moi, ou du moins j'apperçus ce malheureux qui sortoit de sa chambre au moment que je m'y faisois annoncer, qui ne put se dérober assez habilement pour éviter ma vue. Je feignis de ne le pas remarquer. Il étoit allé, à son retour, chez Dona Cortona, qui ne l'avoit envoyé chez le Duc qu'après l'avoir entretenu long-temps sur les circonstances de son aventure. Il avoit été sincere dans ce récit. Le Duc l'avoit écouté; &, par un caprice difficile à expli-

quer pour ceux mêmes qui en seroient capables comme lui dans les mêmes circonstances, après avoir manqué de délicatesse jusqu'à tout entreprendre pour ravir & pour corrompre une fille aimable & vertueuse, il en eut assez pour être sensible au procédé généreux que j'avois gardé avec son Emissaire. Le refus que j'avois fait de le livrer à la Justice, & les termes que je l'avois chargé de répéter à ses Maitres, avoient fait impression sur ce naturel emporté, mais noble & généreux. Cet entretien l'avoit disposé à me recevoir avec d'autres sentiments que ceux qu'il est naturel de conserver pour un homme à qui l'on a voulu faire un outrage. S'il donna quelques marques de confusion, en me voyant paroître, elles furent effacées presqu'aussi-tôt par l'air de politesse qui leur succéda.

Ma résolution étoit d'éviter tout ce qui avoit quelque rapport au malheur de Dom Thadeo. Je pris mon exorde du sujet même de ma visite. L'amour, lui dis-je, exerce son pouvoir dans tous les rangs, & ma fille étant aimable, je ne serois point étonné qu'il vous eût inspiré quelque penchant pour elle, si je concevois comment une si belle passion peut s'accorder dans le cœur d'un galant homme, avec le dessein de faire insulte à ce qu'il juge digne d'être aimé. Mais je vous avoue que cette conciliation est impossible dans mes idées. Aimez-vous ma fille, ajoutai-je en le regardant d'un air ferme, mais honnête & serain ? Cette question parut l'embarrasser. Cependant, n'appercevant point de colere dans mes yeux, il prit ma main qu'il porta jusqu'à sa bouche, & son cœur vint, si j'ose parler ainsi, sur ses levres, pour me protester qu'il adoroit Cecile. Il reste à m'expliquer, repris-je, par quel oubli de vous-même vous avez pu former le des-

sein de l'enlever. Un cœur noble emploie-t-il la violence pour se rendre heureux ? Et, quand il auroit assez d'ascendant sur ce qu'il aime pour lui faire regarder un enlévement d'un autre œil, quel goût trouvera-t-il jamais dans un bonheur qu'il doit à des voies si basses ? J'aurois pu continuer long-temps sans appréhender d'être interrompu. Il tenoit la vue baissée, & sa hardiesse naturelle paroissoit l'avoir abandonné. Je repris encore; l'honneur même est-il bien à couvert dans une entreprise qui blesse tant de droits sacrés ? & s'il y a quelque différence entre le voleur & le ravisseur, n'est-elle pas à l'avantage de celui qui n'enleve qu'une somme d'argent, ou quelqu'autre partie méprisable du bien d'autrui ? Cette comparaison le piqua. J'avois eu dessein, en le voyant si consterné, d'éprouver en effet s'il étoit capable de reconnoître ses fautes. Ah ! s'écria-t-il en rougissant, vous n'êtes donc ici que pour m'insulter ? Non, repris-je aussi-tôt, j'ai assez bonne opinion de vous pour me figurer que la générosité, la justice & l'honneur, sont des qualités qui vous sont chères; mais je ne vous déguise point que la chaleur de votre passion vous les a fait oublier. Voyez, à votre tour, continuai-je, si vous les reconnoîtrez dans mon procédé. Ma fille vous aime; sans doute, car ce seroit vous insulter effectivement que de vous supposer d'autres idées. Si elle vous aime..... Il m'arrêta par la vivacité du mouvement avec lequel il quitta sa chaise. N'achevez pas, me dit-il, que vous ne m'ayiez entendu. On ne m'a pas trompé, je le vois bien, lorsqu'on m'a dépeint la noblesse de votre caractere, & l'honnêteté de vos sentiments. J'ouvre les yeux sur mon injustice, & je ne veux pas que vous m'expliquiez vos vues avant que de connoître les miennes.

J'aime

J'aime votre fille, reprit-il d'un air plus modéré, & je la crois digne du premier Roi du monde. Cependant des idées mal entendues de grandeur, soutenues par le pernicieux conseil d'une femme pour laquelle j'ai d'ailleurs peu d'estime, m'avoient fait craindre que mes sentiments ne fussent point approuvés du Roi mon Pere & du Public. Ne me demandez point à quel parti je m'étois arrêté. Je vous le confesserai quelque jour pour m'en punir. Mais vos procédés me persuadent à ce moment qu'il n'y a rien de supérieur à l'honneur & à la vertu. Je vous demande Cecile, comme je vous demanderois un riche trésor, & je ne prends que l'espace nécessaire pour faire le voyage de Londres, où je me flatte d'arracher au Roi son consentement par mes instances.

Je l'embrassai tendrement après ce discours, &, renonçant à porter mes questions plus loin, je me livrai à la joie de voir prendre un si heureux tour à la fortune de Cecile. Il ne me vint pas même à l'esprit qu'elle pût recevoir autrement qu'avec transport ce que je supposois qu'elle desiroit uniquement. Si j'évitai d'approfondir davantage les engagements qu'elle pouvoit avoir pris sans ma participation, ce fut pour ménager sa modestie. La satisfaction du Duc parut encore surpasser la mienne, lorsque je l'assurai que, dans le discours qu'il avoit interrompu, j'allois lui offrir ce qu'il m'avoit fait l'honneur de me demander. Comme son intérêt devenoit le mien & celui de ma fille, en lui confessant que je sentois tout le fruit de son alliance, je lui représentai ce qui pouvoit diminuer les obstacles qu'il craignoit de l'autorité du Roi & du jugement du public. Ma fille étoit l'unique reste du sang de Milord Axminster, & l'héritiere de tous ses

biens. La tache de ma propre naiſſance étoit réparée par l'honneur que le Roi Charles m'avoit fait de me créer Chevalier de la Grande-Bretagne à Bayonne ; &, quoique le fils naturel d'un ſimple Gentilhomme ne tire pas un grand luſtre de ſon origine, il y avoit peut-être quelque diſtinction à faire en ma faveur, lorſque je me trouvois le fils d'un homme qui avoit joui longtemps de l'autorité ſouveraine. J'ajoutai les raiſons que j'avois d'eſpérer de la bonté du Roi un peu de reconnoiſſance pour l'attachement de mon Grand-pere, & j'étois informé, depuis mon ſéjour en France, que ce bon homme, au lit de la mort, avoit demandé pour derniere faveur à ſon Maître, de prendre ſoin de ma fortune, ſi le Ciel me ramenoit en Angleterre.

Le Duc de Montmouth, me traitant déja de pere, auroit ſouhaité de ne pas quitter Paris ſans avoir fait éclater ſes tranſports aux pieds de Cecile ; mais, ſans condamner ce deſir que j'aurois trouvé de la douceur moi-même à ſatisfaire, je lui repréſentai qu'après le funeſte accident dont je ne voulois plus rappeller autrement le ſouvenir, la prudence ne lui permettoit pas de paroître à Saint-Cloud. Sa ſeule préſence y pouvoit faire naître des ſoupçons que j'avois heureuſement prévenus. Partez pour Londres, lui dis-je, & repoſez-vous ſur moi de tout ce qui dépendra de mes ſoins. Ainſi, preſqu'auſſi touché que lui de l'heureuſe concluſion d'une aventure ſi délicate, je me diſpoſois à porter promptement à Cecile des nouvelles que je croyois plus propres à rétablir ſa ſanté que tous les remedes, lorſqu'en me levant pour quitter le Duc, j'entendis un de ſes gens qui lui annonçoit la viſite de Dona Cortona.

Ce nom que j'avois tant de raiſons de dé-

tefter, m'auroit fait précipiter mon départ, fi le Duc n'eût fouhaité, pour me donner une nouvelle confirmation de fa droiture, que je fuffe témoin du remerciement qu'il deftinoit à cette infame Confidente. Il la fit introduire. Elle fut extrêmement alarmée de me voir, & toute fon effronterie ne la fervit point affez bien pour raffurer fa contenance. Cependant, ayant accepté un fauteuil que le Duc lui fit approcher, elle écouta avec beaucoup de modeftie les reproches qu'il lui fit de l'avoir engagé dans une entreprife dont il rougiffoit. Il lui confeilla, fi elle retournoit à Londres, de ne fe préfenter jamais devant fes yeux, & de craindre fur-tout d'exercer fes honteufes pratiques dans les lieux où il auroit quelque pouvoir. J'attendois curieufement quelle feroit fa réponfe ; mais rien ne put être égal à ma furprife, lorfque lui ayant vu verfer quelques larmes, & fe fervir de fon mouchoir pour les effuyer, je l'entendis fe plaindre amérement d'avoir cédé elle-même à des inftances auxquelles une foumiffion néceffaire l'avoit forcée de fe rendre. Elle dépendoit d'un homme qui n'avoit trouvé que cette voie pour fe procurer un établiffement à Londres, & qui s'étoit fervi des dernieres violences pour l'engager dans une entreprife dont elle avoit mille fois gémi. Elle étoit trop heureufe que je me trouvaffe préfent, moi qui pouvois rendre juftice à fa fincérité par mon témoignage ; car je ne favois quels étoient fes fentiments pour moi & pour tout ce qui m'étoit cher. Elle fe fouvenoit de me les avoir fait connoître avant que de paffer en Angleterre, & je ne me perfuaderois jamais, qu'avec cette difpofition à m'aimer, elle eût pu former le deffein de me caufer un chagrin mortel, fi elle n'y avoit été contrainte par la violence qu'on avoit

faire à ses inclinations. Enfin, le ton, les gestes dont elle accompagna ce discours, firent sur moi tant d'impression, que, me laissant entraîner par les apparences, j'aurois exhorté le Duc à la traiter avec moins de dureté, si ce qu'elle ajouta dans l'espérance d'augmenter la pitié dont elle me voyoit saisi, n'eût allumé au contraire mon indignation. Elle conjura le Duc de rendre témoignage à son tour, qu'elle l'avoit exhorté à faire des conditions avantageuses à Cecile, & à lui marquer des attentions qui ne fussent guere différentes de celles qu'on a pour une épouse. Ce que j'avois affecté de ne pas vouloir éclaircir, cessa ainsi d'être obscur par la hardiesse qu'elle eut de me l'expliquer ouvertement. J'en aurois fait des réproches amers à l'un & à l'autre, sans la considération de ma fille, que j'aurois cru blesser en renouvellant ces fâcheuses idées. Cependant le Duc attribuant mon trouble au chagrin que j'avois de voir un objet odieux, lui ordonna brusquement de se retirer. Je partis peu de moments après elle. Une témérité incroyable l'avoit fait demeurer au bas de l'escalier où j'essuyai encore une multitude d'impostures qu'elle avoit arrangées sur le champ avec de nouveaux artifices. Elle compta sur ma crédulité jusqu'à me proposer de la prendre dans mon carrosse, & de la remettre chez elle; mais, après l'avoir écoutée en silence, je lui tournai le dos tout-d'un-coup, après un remerciement ironique, qui acheva de lui mettre la rage & la confusion dans le cœur.

Au milieu de la joie que j'emportois à Saint-Cloud, il m'étoit difficile de ne pas sentir l'indécence des premieres vues du Duc, & de n'en être pas beaucoup plus offensé que d'un simple projet d'enlévement où j'avois pu soupçonner

ma fille d'avoir trempé, & fans lui fuppofer d'autre deffein qu'un engagement légitime. Mon foin fut d'écarter les conclufions chagrinantes qu'il auroit fallu tirer malgré moi de ces idées; &, trop fatisfait des arrangements que j'avois pris avec le Duc, j'arrivai chez moi avec beaucoup d'impatience de les communiquer à Fanny. Je la trouvai avec Cecile, qui s'étoit levée, quoique dans un état fort languiffant, mais qui accourut à moi les bras ouverts au premier pas qu'elle me vit faire dans la chambre de fa mere.

Elles avoient eu pendant mon abfcence des explications qui avoient éclairci bien des myfteres. Fanny mortellement affligée de la langueur où elle l'avoit trouvée à fon réveil, l'avoit excitée, par de nouvelles inftances, à lui ouvrir fon cœur. Elle n'avoit pas réuffi à tirer d'elle le fecret de fes peines; mais étant perfuadée comme moi que nous l'avions heureufement pénétré, elle lui avoit parlé du Duc de Montmouth & de la penfée où nous étions qu'elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée. C'étoit cette déclaration qui avoit échauffé Cecile jufqu'à lui faire quitter auffi-tôt fon lit, où elle étoit encore, & où fa fanté demandoit peut-être qu'elle demeurât. Elle s'étoit plainte, avec une abondance de larmes, de l'opinion que nous avions d'elle; &, lorfque fa mere, qui ne prenoit encore ce langage que pour une véritable diffimulation, eut ajouté que j'étois allé à Paris pour conclure peut-être fon mariage avec le Duc, elle étoit tombée dans des agitations qui s'étoient terminées par un profond évanouiffement. Enfin, elle n'en étoit revenue que pour protefter avec la même chaleur, qu'elle n'avoit jamais fenti le moindre penchant pour le Duc; qu'elle avoit eu la veille les premieres nouvelles du fien; & que, loin de mettre fon bon-

heur à l'épouser, il étoit, de tous les hommes du monde, celui pour lequel l'amour étoit le moins capable de le toucher. Dans l'inquiétude qu'elle avoit ressentie, & n'osant douter de notre tendresse pour elle, elle auroit souhaité de me dépêcher quelqu'un sur le champ pour me faire changer de dessein ; mais Drinck qui savoit seul la demeure du Duc, étant à ma suite, elle avoit attendu mon retour avec des craintes inexprimables, & elle se jettoit dans mes bras en me voyant paroître, pour me conjurer de ne pas faire servir les droits que j'avois sur elle à son malheur & à son désespoir. Fanny, persuadée par ses pleurs, joignit aussi-tôt la même priere à la sienne.

Je les regardai toutes deux avec étonnement, & mon embarras croissant par l'idée présente de la démarche que je venois de faire, je les priai de s'asseoir pour raisonner plus tranquillement. Il est certain, ma fille, dis-je à Cecile, que, si quelqu'un est coupable ici d'une imprudence, ce n'est pas votre mere ni moi, qui ne respirons que votre bonheur, & qui cherchons depuis longtemps à découvrir ce qui peut flatter vos desirs & vos goûts. Est-il besoin que je vous rappelle mes efforts ? Mais, tandis que vous nous voyez uniquement livrés à ce soin, vous vous obstinez à garder un silence qui nous afflige, & vous nous mettez dans la nécessité de deviner vos inclinations pour les satisfaire. Elle m'interrompit les larmes aux yeux. Hélas ! si vous permettez que je me justifie, ne vous ai-je pas juré mille fois, me dit-elle, que je n'aspirois point à d'autre bonheur qu'à vivre auprès de ma mere & de vous ? Vous me l'avez juré, repris-je. Mais d'où vient donc cette tristesse qui vous dévore ? Est-on plongée dans une profonde mélancolie quand

on jouit du bonheur où l'on aspire ? Vous nous trompez. Je vous ai vu l'humeur fort différente ; & vous ne me persuaderez jamais qu'un changement de cette nature puisse être l'effet du hazard à votre âge.

Ecoutez, repris-je, en affectant un air plus févere : voici ce qui me reste à faire pour vous. Comme il est temps que je pense à l'établissement de votre fortune, & que la bienséance même ne permet point à une fille de rejetter des propositions avantageuses sans donner quelques justes raisons de son refus, je fais dépendre votre mariage avec le Duc de Montmouth de l'ouverture que vous aurez pour moi. Tout autre goût sera une juste raison ; mais je demande à le connoître : sans quoi, ma fille, vous devez sentir que plus je vous aime, plus je dois insister sur une alliance qui vous rend la premiere Dame d'Angleterre, & qui ne peut manquer d'être aussi fort avantageuse à vos freres. Je vous laisse quelques jours, ajoutai-je, pour adoucir la loi que je vous impose. Songez d'où je la prends moi-même : c'est de ma tendresse autant que de la raison.

Il m'en avoit coûté beaucoup pour prendre un ton si ferme avec ma fille. J'étois accoutumé à la traiter avec la tendresse & la familiarité d'un frere. Aussi me retirai-je après ce discours, pour éviter des attendrissements qui m'auroient porté peut-être à me démentir. En me relâchant si-tôt des promesses que j'avois faites au Duc, je ne pensois pas à l'en avertir avant son départ. Outre le reproche de légéreté que je me serois attiré justement, j'aurois appréhendé quelque nouvelle entreprise de sa passion ; &, de quelque maniere que les inclinations de Cecile pussent tourner, j'étois bien aise qu'il eût le temps de s'éloigner, & sur-tout de perdre de vue sa Confidente. Mais, s'il

arrivoit que je fusse obligé de rompre avec lui, je me proposois de lui écrire à Londres. Une Lettre porte des explications & des ménagements que la chaleur d'un entretien rend quelquefois difficiles. J'avois compté sur le penchant de Cecile, & mes promesses ne rouloient que sur cette supposition : j'étois libre sans doute de les rétracter, lorsqu'elles manquoient d'une condition si nécessaire.

Avant la fin du jour il me vint deux Messagers, qui me causerent un embarras presque égal. L'un de la part du Duc, qui m'écrivoit dans les termes les plus tendres avant que de quitter Paris, & qui envoyoit des présents considérables à Cecile. Son Courier avoit ordre de les remettre à elle-même, avec un compliment tel que la politesse & l'amour peuvent le dicter. Dans les sentiments où j'avois laissé ma fille, je n'espérois pas qu'elle reçût cette galanterie avec beaucoup de complaisance. M'étant fait informer de ses indispositions, j'appris fort à propos qu'un reste d'abattement l'avoit forcée de se retirer dans sa chambre, où elle paroissoit dormir depuis quelques heures. Cette excuse satisfit le Courier, qui se reposa sur moi de sa commission. Mais à peine étoit-il éloigné de quelque pas, qu'un inconnu me remit une autre lettre sans pouvoir m'expliquer de qui il l'avoit reçue. Il avoit été libéralement payé, me dit-il, pour me l'apporter à Saint-Cloud ; mais, ignorant de qui elle étoit, il ne me demandoit aucune réponse. Je lui laissai la liberté de me quitter. Le caractere Espagnol & le nom de Cortona me firent juger aussi-tôt que c'étoit quelque nouvelle imposture de cette malheureuse femme, & je balançai si je ne la devois point jetter au feu sans la lire. Cependant un autre mouvement l'emporta. Je voulus voir à quel excès la malignité & la vengeance peuvent se porter.

Ce n'étoit plus contre moi qu'elles sembloient vouloir s'exercer. La haine de Dona Cortona paroissoit tournée contre le Duc de Montmouth, dont elle prétendoit me révéler les tromperies & les noirs desseins. C'étoit un perfide, si je voulois l'en croire, dont toutes les offres & les promesses avoient été autant d'artifices pour arriver à son premier but. Il en vouloit non-seulement à l'honneur de ma fille, mais à celui de ma femme, & sa passion étoit enflammée au même degré pour l'une & pour l'autre. Une accusation si peu vraisemblable, & revêtue des termes les plus outrageants, m'inspira tant d'horreur pour cette affreuse lettre, que je sentis renaître la premiere pensée que j'avois eue de la brûler. Le motif qui m'en avoit empêché, me retint encore. Après quelques réflexions sur le déréglement de cœur que l'Espagnole attribuoit au Duc, je trouvai, en continuant de lire, qu'il se proposoit de se défaire de moi, pour se procurer plus sûrement la possession de ce qu'il aimoit; & la preuve de cette résolution étoit dans les présents qu'il envoyoit à ma fille, où j'en trouverois un marqué de mon nom, & destiné pour moi, qui contenoit un poison si subtil, qu'elle craignoit que sa lettre ne me fût pas rendue assez promptement pour m'en faire éviter l'effet. Elle ajoutoit qu'elle en avoit été informée par un des gens du Duc, qui avoit pour elle une vive passion.

Une si affreuse lecture me fit tomber cette fatale lettre des mains; car, de quelque côté que je portasse mes craintes, je voyois dans le crime ou dans l'accusation le plus noir complot dont on ait jamais eu l'exemple. Je ne balançai pas long-temps à faire tomber tous mes soupçons sur la Courtisanne espagnole. Cependant, il étoit vrai que le Duc m'annonçoit dans sa lettre une con-

fection admirable pour l'estomac, que je devois trouver entre les présents qu'il envoyoit à Cecile, & qu'il me prioit d'accepter comme une marque de l'intérêt qu'il prenoit à ma santé. C'étoit, me disoit-il, un des plus précieux élixirs de l'Europe, qu'il avoit vérifié depuis long-temps par son propre usage. J'avois vis-à-vis de moi la caisse où les présents étoient contenus. Je me hâtai de l'ouvrir, & j'y apperçus celui qui m'étoit destiné. Quel jugement devois-je porter dans une si étrange incertitude? L'expérience pouvoit-elle servir à me procurer le plus de lumiere? Au hazard, je me fis amener un de mes chiens, &, m'étant enfermé seul, je lui fis avaler quelques gouttes de ce funeste breuvage. En moins d'un quart-d'heure je le vis s'assoupir par degrés, & mourir à la fin sans aucun effort violent. Ce temps m'avoit suffi pour me déterminer. Je pris ma plume, &, sans marquer au Duc la moindre défiance de ses intentions, je lui écrivis toutes les circonstances d'une aventure qui rendoit encore ma main tremblante en écrivant. Je lui envoyois en même-temps la lettre de la Cortona, & les propres présents, qu'il n'étoit pas convenable que je gardasse chez moi, de quelque main qu'ils eussent été empoisonnés.

Drinck, que je choisis pour cette commission, mais sans lui en expliquer le mystere, reçut ordre d'observer le visage du Duc à la réception de la caisse, & sur-tout à l'ouverture de ma lettre. Je lui recommandai aussi d'affecter une profonde ignorance de ce qu'il étoit chargé d'exercer, & de ne repliquer rien à tout ce qu'il pourroit entendre de piquant & d'injurieux contre moi.

Avec quelque soumission & quelque exactitude qu'il fût accoutumé à m'obéir, sa curiosité fut excitée par des ordres si extraordinaires. Il

porta ma Lettre au Duc, qui se préparoit à prendre la route de Londres dès la même nuit. Il l'observa, & ne lui vit d'abord que de simples marques d'étonnement ; mais sa fureur s'allumoit à mesure qu'il lisoit la lettre qui étoit enveloppée dans la mienne. Elle éclatoit déja dans ses yeux & dans tous ses mouvements, lorsque Drinck effrayé & prêt à sortir, il lui donna ordre de demeurer. L'expérience que j'avois faite, & dont il venoit de lire le récit, lui fit d'abord naître la pensée de la renouveller. Il se fit amener un chien, sans expliquer son dessein, & l'ayant fait mourir en peu de moments aux yeux de Drinck, qui admiroit ce spectacle : demeurez, lui répéta-t-il, vous rapporterez à votre maître que j'ai vengé mes injures & les siennes. Les ordres qu'il avoit donnés pour partir la même nuit, furent avancés, & sa chaise prête en un moment. Il se fit conduire, dans le même carrosse avec Drinck, chez Dona Cortona, tandis que sa chaise & ses gens, à la réserve de son valet-de-chambre, allerent l'attendre à Saint-Denis. Cette femme étoit sans inquiétude, parce que le sachant prêt à partir, elle ne s'étoit pas figuré que sa trame pût être si-tôt démêlée, & qu'elle se promettoit au contraire de lui donner encore plus de vraisemblance après son départ. Je ne sais comment elle auroit pu concilier le voyage qu'il alloit faire à Londres, avec les espérances qu'elle lui supposoit ; mais le Duc lui trouva peu de marques de trouble & d'embarras lorsqu'il entra chez elle. Il prétexta, pour se faire annoncer, une affaire légere dont il l'entretint un moment ; &, feignant tout-d'un-coup d'avoir quelque ordre à faire donner chez lui, il la pria de lui prêter un homme qui la servoit. Son valet-de-cham-

bre, à qui il l'envoya, étoit chargé ſecrétement de le retenir. Enfin, n'ayant plus d'autre témoin que Drinck, il changea de viſage & de ton, pour la traiter avec un emportement de fureur & de mépris qui la fit trembler.

Elle conçut aiſément, par ſes premiers reproches, que l'intrigue étoit découverte, & qu'il étoit inutile de diſſimuler. Son recours fut d'abord aux larmes; &, rappellant néanmoins toutes les reſſources de ſon eſprit, elle eut encore la hardieſſe de répondre qu'il ne devoit pas lui faire un crime de ce qu'elle avoit entrepris pour le ſervir; qu'après l'honneur qu'il lui avoit fait de lui accorder ſa confiance, le voyant penſer à un mariage qui n'étoit propre qu'à tenter fortune, elle n'avoit rien imaginé de plus propre à le rompre que le moyen qu'elle avoit employé; qu'elle confeſſoit à la vérité qu'il s'y étoit mêlé un peu de haine pour ma famille; mais que ce n'étoit pas lui qui devoit s'en offenſer, lorſque, malgré la dureté qu'il avoit eue pour elle, ſa principale vue étoit de le convaincre de ſa fidélité & de ſon zele.

L'artifice étoit groſſier. Auſſi le Duc ne repliqua-t-il que par de nouvelles marques d'indignation, &, revenant aux circonſtances de ſa noire entrepriſe, il voulut abſolument qu'elle les confeſſât ſans exception. Ce détail ne put être arraché de ſa bouche que par un renouvellement continuel d'injures & de menaces. Elle nomma un des gens du Duc qui l'avoit inſtruite de l'envoi des préſents, & qui ayant en effet de la tendreſſe pour elle, s'étoit laiſſé engager par diverſes promeſſes, à mêler dans l'élixir le poiſon qu'elle lui avoit confié. Son inquiétude n'étoit pas qu'il eût un effet trop prompt, parce que ma mort n'auroit fait que flatter ſa

vengeance, mais elle avoit souhaité néanmoins que je n'eusse que la frayeur du péril, avec la honte de me croire joué par le Duc, & de perdre toutes les espérances de grandeur que j'avois conçues pour ma fille. Tu as donc compté pour rien, interrompit furieusement le Duc, de me faire passer pour un traître & pour un lâche empoisonneur ? Et, comme si cette idée eût redoublé son transport : tiens, ajouta-t-il, en lui enfonçant son épée dans le sein ; voilà le juste prix de tes crimes. Il te sera plus honorable de mourir de ma main, que de celle d'un bourreau. L'épée fut tirée avec tant de vîtesse, & le coup porté si brusquement, que Drinck n'eut pas le pouvoir de l'arrêter. La malheureuse Cortona tomba sans connoissance, & perdit au même moment la parole & la vie.

Drinck demeura saisi d'étonnement. Mais le Duc paroissant plus tranquille après cette exécution, se tourna vers lui d'un air satisfait : je crains moins, lui dit-il, le reproche d'avoir trempé mes mains dans le sang d'une infame, que celui d'avoir épargné un monstre qui n'auroit vécu que pour multiplier ses fureurs. Retournez à votre maître, & dites-lui que je ne lui refuserois pas des justifications, s'il en devoit attendre d'un homme tel que moi. Vous lui raconterez ce que vous avez vu. Je pars pour Londres, ajouta-t-il, &, si les deux accidents qui me sont arrivés, ne me permettent point de passer sitôt en France, je me flatte que, sur les heûreuses nouvelles que j'aurai soin de lui communiquer, il aura la complaisance de me venir joindre en Angleterre. Drinck vouloit se retirer. Non, reprit le Duc, je ne veux point vous exposer aux suites de ce qui vient d'arriver ; &, fermant soigneusement la porte de la chambre,

où il laiſſoit le corps de Dona Cortona, il le fit remonter avec lui dans le carroſſe qui les avoit amenés, pour le conduire au coin d'une rue éloignée. Je pars de ce pas, lui répéta-t-il; aſſurez votre maître que j'aurois été moins ardent, ſi je n'avois eu que mes injures à venger. Il ne s'éloigna qu'après avoir vu monter Drinck dans un autre carroſſe, & qu'après lui avoir recommandé de quitter cette voiture à la ſortie de la ville, pour couper toute voie aux ſoupçons qui avoient pu tourner du côté de Saint-Cloud.

Sa vengeance n'étoit ſatisfaite qu'à demi. Il lui reſtoit à punir le valet infidele qui avoit prêté ſes mains à la Cortona, pour mêler ſon poiſon dans l'élixir. J'ai ſu dans la ſuite que, l'ayant fait partir pour Saint-Denis avec ſa chaiſe, il avoit eu la conſtance de ne lui donner aucune marque de reſſentiment juſqu'à Calais. Son voyage ſe fit avec tant de diligence qu'il arriva le lendemain au ſoir dans cette ville. Il s'y procura ſur le champ un vaiſſeau de paſſage, où il ne reçut que ſes gens; &, lorſqu'il ſe vit au milieu du Canal, il les fit monter avec lui ſur le Tillac, ſans avoir laiſſé échapper un ſeul mot qui pût leur donner quelque défiance de ſon deſſein. Là, prenant une contenance furieuſe, il reproche au perfide l'abus qu'il avoit fait de ſa confiance. Il n'écouta ni ſes juſtifications ni ſes cris; & , lui ayant percé le cœur d'un coup de poignard, il le précipita d'un coup de pied dans la mer.

J'attendois Drinck avec tant d'inquiétude, que, dans la crainte de me trahir par ma contenance ou par mes diſcours, je demeurai enfermé dans mon cabinet juſqu'à ſon arrivée. L'air dont il s'approcha de moi, & le ſoin qu'il eut de fermer ſur lui ma porte, m'annoncerent une partie de ce

qu'il avoit à me raconter. Il étoit revenu à pied, suivant le conseil du Duc. Je l'écoutai avec la surprise que son récit étoit capable de me causer. J'étois vengé de mes ennemis, & délivré de toutes les menaces de leur haine : c'étoit une douceur, mais à laquelle je m'arrêtai bien moins qu'à l'admiration de la malignité des hommes, qui va jusqu'à leur faire un bonheur de leurs crimes, au milieu même des tourments qui sont inséparables des remords. Eh quoi ! m'écriai-je, il ne suffit pas à un honnête homme de n'avoir plus à combattre contre la fortune, & de travailler à établir la paix dans son propre cœur ? Il est en guerre avec les passions d'autrui, lorsqu'il se flatte de pouvoir calmer les siennes ; &, pour vivre tranquille, il faudroit qu'après s'être réglé lui-même, il vînt à bout de communiquer le même goût d'ordre & de tranquillité à toutes les créatures de son espece : qui osera tenter ce prodigieux effort, ou qui se flattera d'y réussir après l'avoir entrepris ? Cependant voilà le sort, ajoutai-je, auquel la perfection même de ce qu'on appelle sagesse & vertu, est sans cesse exposée. Que sert-il donc d'y prétendre ? & de quelle utilité peut-elle être pour rendre le cœur heureux ? Je m'abandonnois d'autant plus volontiers à ces plaintes, qu'elles me sembloient justifier de plus en plus le dégoût que j'avois conçu pour toutes les spéculations philosophiques ; &, n'étant pas plus satisfait des autres systêmes auxquels je m'étois attaché, je penchois à croire dans ce moment, que le repos de l'esprit & du cœur après lequel je cherchois, n'étoit au fond qu'une chimere. Drinck, qui me voyoit dans une méditation si profonde depuis son récit, demeuroit vis-à-vis de moi pour attendre mes ordres. Un coup d'œil, jetté sur lui, servit à me réveiller.

Entre mille questions que je lui fis sur ce qu'il avoit entendu, je lui demandai comment le Duc s'étoit expliqué sur la passion qu'on lui attribuoit tout-à-la-fois pour mon épouse & pour ma fille. Il avoit gardé un silence qui me fit naître de nouvelles réflexions. Seroit-il possible, disois-je, que le cœur fût capable de ce bizarre partage ? N'en doutons point, c'est un ridicule artifice de la calomnie. Mais quelle apparence aussi, reprenois-je, que la Cortona se fût arrêtée à des imaginations si étranges, si elles n'avoient plus de vérité que de vraisemblance ? Fanny s'est crue long-temps aimée du Duc. Il lui a tenu le langage de l'amour. Il a marqué de l'obéissance & de l'ardeur pour toutes ses volontés. Peut-être ne s'est-il fixé à ma fille, que dans le désespoir de ne pouvoir attendrir la mere ; & je conçois sans peine que, se promettant de la facilité à séduire une jeune personne qu'il a supposée sans engagement, il a tourné enfin de ce côté-là toutes les inclinations de son cœur. La misérable Cortona lui a prêté le furieux dessein de me les ravir toutes deux ensemble : mais il lui avoit confessé qu'il aimoit l'une & l'autre, & c'est là-dessus qu'elle a fondé sa détestable accusation.

Ainsi, en rendant justice au Duc, je me persuadai qu'il avoit long-temps nourri pour mon épouse les mêmes sentiments qu'il marquoit pour ma fille ; & cette pensée s'accordoit fort bien avec l'idée que je me formois plus que jamais de son caractere : un jeune impétueux, avec de la générosité & de l'honneur ; mais né tel, & élevé ensuite sans autres principes, sujet par conséquent à toutes les variations qui peuvent venir de la chaleur du sang ou de la force des circonstances : enfin, un mélange inconstant de vices & de vertus. Tel qu'il étoit, je me ferois

obstiné à passer sur toutes mes répugnances, si le cœur de ma fille eût été touché en sa faveur ; mais l'image sanglante du meurtre de la Cortona, ou la barbarie de l'action qui me frappoit beaucoup plus que la justice du châtiment, donna dans mon esprit une nouvelle force aux dernieres déclarations de Cecile, & je ne pensai plus qu'à trouver quelque moyen de rompre honnêtement avec lui.

Il ne falloit pas espérer que tant d'événements extraordinaires pussent demeurer entiérement cachés à Fanny. Le seul moyen de modérer ses alarmes, étoit de la prévenir par un récit dont j'étois le maître d'adoucir les circonstances. J'exécutai dès le lendemain une entreprise si délicate, & je ne réussis pas mal à calmer son imagination. Cependant, il lui resta de notre entretien une frayeur secrete, qui étoit augmentée, à tous moments, par l'abattement de sa fille. La santé de notre chere fille commençoit visiblement à s'altérer de jour en jour. Ce n'étoit plus cette vivacité riante, qui étoit naturelle à ses yeux, ni cet éclat qui auroit fait admirer son teint au milieu des fleurs les plus vives. Elle pâlissoit à vue d'œil, & ses levres même perdoient tous les jours quelque chose de leur couleur. Sans rien perdre de leur douceur, ses regards devenoient sombres & pensifs. Si sa complaisance lui faisoit prêter attention à quelque trait par lequel on s'efforçoit de la divertir, elle l'approuvoit par un souris tendre & gracieux ; mais tout le monde s'appercevoit que l'impression n'alloit pas jusqu'au cœur. Son dégoût pour toutes sortes d'amusements devint si invincible, qu'elle nous conjura à la fin de ne plus lui en proposer. Elle ne se plaisoit que dans la solitude ; ou, si elle cherchoit la compagnie de sa mere & la mienne, c'étoit

moins pour nous parler, que pour demeurer assise entre nous, en s'occupant de ses méditations sans ouvrir la bouche. Elle nous regardoit quelquefois l'un après l'autre, & d'un air si tendre, que sa mere, qui étudioit tous ses mouvements, ne pouvoit retenir ses larmes. Je l'excitois à parler par diverses questions : une courte réponse étoit tout ce que je pouvois obtenir d'elle. Je ne réussissois pas mieux, lorsque je l'obligeois à quelqu'exercice que je croyois capable de lui causer de la dissipation. Elle se soumettoit à mes ordres, mais je voyois ce qu'il en coûtoit à son cœur, &, par pitié autant que par tendresse, je lui laissois la liberté que ses yeux me demandoient.

Il n'y eut point de Médecin célebre à Paris, qui ne fût consulté sur une maladie si étrange, ni peut-être un remede qu'on ne lui proposât d'éprouver : mais quelle espérance de la guérir, lorsqu'elle paroissoit aimer son mal, & qu'à toutes les questions qu'on lui faisoit sans cesse, elle répondoit qu'elle étoit sans la moindre incommodité ? Les Médecins ne lui connoissoient rien eux-mêmes à quoi ils pussent donner ce nom, & je démêlois aisément que c'étoit au hazard qu'ils lui proposoient des remedes. J'en étois moins pressant à la solliciter de les prendre. Quelqu'idée que je me formasse de sa situation, je ne pouvois me persuader qu'elle fût dangereuse. Son âge, & l'excellence de son tempérament étoient de trop fortes raisons de me rassurer. Cependant, les frayeurs de Fanny me jettoient quelquefois de secretes alarmes dans le cœur. Elle me disoit, la larme à l'œil : je perdrai ma fille, j'en ai un pressentiment que je ne saurois éloigner. Ciel ! ajoutoit-elle, avec un effroi dont elle paroissoit pénétrée, que me donneriez-vous jamais

ui pût me consoler de sa perte, & m'empêcher le la suivre au tombeau ! Je m'efforçois de lui nspirer de meilleures espérances. Ne trouvant aucun penchant à Cecile pour retourner à Paris, elle lui proposa de changer du moins de situation, en se logeant dans le pavillon du Parc. Outre l'agrément de la variété, elle pensoit à la réjouir par quelques divertissements champêtres, dans une saison où la vendange, qu'on alloit commencer dans les campagnes voisines, invitoit tout le monde au plaisir.

Je n'avois point négligé, dans cet intervalle, de communiquer au Duc de Montmouth le changement qui s'étoit fait dans mes résolutions. La crainte qu'il ne trouvât, dans le Roi son pere, autant de complaisance que nous l'avions espéré, & qu'il ne devînt plus difficile de me dégager, lorsqu'il auroit obtenu son consentement, m'avoit fait prendre un parti qui avoit coûté quelque chose à ma sincérité naturelle. Au lieu de lui marquer directement ma pensée, j'avois engagé Milord Clarendon à faire prévenir le Roi par le Duc d'Yorck, sur un mariage qui convenoit aussi peu à son fils qu'à ma fille, & j'avois attendu, pour écrire au Duc, que le refus du Roi l'eût disposé à s'étonner moins de me voir changer de sentiment sur un prétexte si injuste. Il n'eut point en effet d'autre surprise en recevant ma lettre, que de me voir déjà instruit de la réponse de son pere. Mais son chagrin n'en étant que plus vif, il me le marqua dans les termes les plus capables de m'attendrir : sa vie dépendoit du bonheur dont je l'avois flatté. Il me conjuroit de suspendre mes résolutions, & de lui laisser le temps de renouveller mille fois ses efforts auprès du Roi. Il étoit impossible qu'un pere dont il étoit aimé, persistât long-temps à le désespérer. Et, si

le penchant que j'avois marqué pour lui étoit sincere, manquois-je de moyens pour les rendre heureux, malgré tous les obstacles ? Il étoit prêt à quitter l'Angleterre, & à se former un établissement en France avec Cecile. Il n'attendoit là-dessus qu'un signe de consentement, & les vues qu'il avoit déjà pour l'échange secret de ses biens, lui paroissoient infaillibles.

J'ai toujours ignoré jusqu'à quel point toutes ces protestations étoient sinceres : mais il est vrai que s'étant ouvert à M. de L***, avec lequel il n'avoit pas manqué de lier connoissance, il trouva le moyen de le mettre dans ses intérêts. Des avances si pressantes, de la part d'un homme en qui tous les avantages de la fortune & de la nature étoient réunis, furent regardées de M. & Madame de L***, comme le plus grand honneur qui pût arriver à leur chere fille. Ils s'en expliquerent avec moi dans ces termes. Je fus même surpris d'apprendre d'eux que M. le Duc d'Yorck, en leur confiant ce qu'il avoit fait auprès du Roi, pour répondre au desir du Comte de Clarendon, leur avoit marqué quelqu'étonnement de me voir craindre une alliance qui auroit dû piquer toute mon ambition. Outre la considération qu'elle m'assuroit tout-d'un-coup en Angleterre, que pouvois-je desirer de plus heureux pour ma fille? Il me faisoit recommander par M. de L*** d'y faire plus d'une fois réflexion ; & le Roi, ajoutoit-il, n'ayant point marqué d'autre répugnance à ce mariage, que celle qu'il lui avoit inspirée, il se flattoit, pour peu que je m'y sentisse d'inclination, de le faire réussir aussi facilement qu'il l'avoit détourné.

C'étoit Milord Clarendon qui avoit fait prendre au Duc d'Yorck ces sentiments de bonté pour ma famille ; & lui-même n'avoit point appris que

les vues du Duc de Montmouth s'étoient tournées vers Cecile, sans me représenter que je devois moins songer à les combattre, qu'à profiter d'une occasion si heureuse pour l'établissement de ma fille. Mais je lui avois fait entendre aisément que l'ambition n'étoit pas le premier ressort de mon cœur, & que, n'ayant d'autre passion que mon bonheur & celui des personnes qui m'étoient cheres, je ne donnois le nom de grandeur & de fortune qu'à ce qui étoit capable de me conduire à ce but. La maniere dont il pensoit lui-même, sur tout ce que le monde considere d'un autre œil, l'avoit fait revenir à mes maximes, & j'avois reçu ses félicitations sur ce qui m'avoit d'abord attiré ses reproches.

Quoique j'eusse renoncé à tout espoir de guérir la froideur de Cecile, je lui communiquai la lettre de M. de L*** & celle de son amant. Elle les lut sans émotion, & le seul sentiment qu'elle fit paroître, en fut un de reconnoissance pour le soin que j'avois pris de la délivrer de cette inquiétude. Elle en prit occasion de me dire qu'il étoit bien injuste, dans la plupart des hommes, de troubler, par leurs importunités, le repos d'une femme qu'ils aiment, & de croire que leur amour est un droit pour exiger d'être aimés. Je conçois bien, ajouta-t-elle, qu'il seroit monstrueux de haïr un amant, & que ses persécutions mêmes peuvent tirer de leur cause un nom plus favorable. Mais quelle loi nous impose la tendresse d'autrui, lorsque, loin d'avoir cherché à la faire naître, nous avons déclaré qu'elle nous fatigue & qu'elle nous chagrine?

Il n'arriva point de changement considérable dans notre situation, jusqu'au temps où Fanny avoit fixé la célébration de la fête. Les Dames habitoient le pavillon du Parc. Elles y étoient fort à

l'étroit, mais l'occasion de se voir continuellement, ou plutôt la nécessité d'être sans cesse ensemble, ne servoit qu'à rendre le commerce plus animé. On eût pu s'en promettre quelqu'avantage pour Cecile, si les amusements eussent été pour elle un remede. Pour moi, qui commençois à regarder sa langueur comme une maladie d'imagination, dont il ne falloit espérer la guérison que du temps, je m'appercevois bien que la crainte où ce nouvel ordre de vie la tenoit du matin au soir, augmentoit plutôt ses peines, qu'elle ne servoit à les diminuer. Pendant ce temps-là je faisois l'essai du nouveau systême que je m'étois formé dans mes dernieres réflexions. L'étude de la nature occupoit tout le temps qu'il m'étoit libre d'y employer dans mon cabinet. J'en donnois une partie à la lecture & à la méditation des principes, l'autre à la pratique des expériences; &, s'il me naissoit des doutes, je n'avois pas honte de les communiquer aux plus célebres Philosophes d'un siecle fécond en grands hommes. Je voyois familiérement le Pere Mersenne, qui faisoit sa demeure à Passy. Sa méthode & ses soins m'épargnerent bien des difficultés & des longueurs. Tous les Amateurs de la Physique, qui s'étoient fait quelque réputation à Paris, du moins ceux qui joignoient aux lumieres de l'esprit un peu d'agrément & de politesse, me virent chercher leur connoissance & cultiver leur amitié.

Un nombre médiocre d'amis censés & vertueux, mais plus propres aux fonctions communes de la société qu'à l'étude des sciences profondes, me composoit une autre sorte d'occupation, dont je ne goûtai pas moins la douceur. Fanny & Cecile même, ne marquoient plus de répugnance pour des amusements si modérés. Elles écoutoient nos discours, elles y prenoient

part fort souvent par leurs réflexions ; & ma tendre complaisance, qui n'étoit pas capable de se relâcher un moment pour elles, me faisoit recueillir autant de fruit de leur satisfaction, que de la mienne.

J'étois un matin dans mon cabinet, occupé de mes études ordinaires, & peut-être plus tranquille que jamais, par la disposition de ma santé qui avoit souffert quelques atteintes, dont j'étois bien rétabli, lorsque Fanny entra seule, & d'un air si abattu, que j'en eus quelqu'inquiétude pour la sienne. Elle se faisoit violence néanmoins, & la moitié de sa douleur ne paroissoit pas sur son visage. Mais à peine se fut-elle approchée de moi, qu'elle perdit la fermeté qu'elle affectoit encore. Au lieu d'ouvrir la bouche pour m'apprendre ce qui l'amenoit, elle se mit à verser un ruisseau de pleurs, accompagné de sanglots, qui couperent le passage à sa voix. Je me levai avec une vive alarme. Hé ! qu'allez-vous m'apprendre, lui dis-je en l'embrassant ? Elle me tint encore quelques moments suspendu. Enfin, son cœur s'ouvrant avec mille soupirs : ah ! s'écria-t-elle, je perdrai ma fille. Je suis condamnée à perdre Cecile. Je ne la conserverai pas deux jours. Regardez-moi comme déjà morte avec elle, ajouta-t-elle en m'embrassant elle-même, car je ne veux pas lui survivre un moment.

Avant que d'entreprendre de la consoler, je lui demandai le sujet d'une crainte à laquelle je ne connoissois encore aucun fondement. Elle m'apprit, avec moins de mots que de soupirs, qu'ayant été appellée dans la chambre de sa fille, par les femmes qui la servoient, elle l'avoit trouvée dans un état, dont la seule idée la faisoit trembler, brûlante d'une fievre affreuse, dont elle lui avoit confessé qu'elle avoit été tourmentée toute

la nuit avec des remarques si visibles d'un mortel abattement, qu'elle appréhendoit que les Médecins, qu'il falloit appeller de Paris, ne la trouvassent expirante à leur arrivée. Je lui ai fait des reproches, ajouta Fanny, d'avoir dévoré son mal pendant la nuit, & de n'avoir pas même demandé le secours de ses femmes : elle m'a répondu que, pour le peu de temps qui lui reste à vivre, ce n'étoit pas la peine qu'elle causât de fatigue à personne.

Ce langage m'alarma beaucoup plus que la description de sa maladie. Les objets grossissent en passant par les yeux d'une mere; mais des paroles, qui sont répétées par une bouche fidelle, ne s'alterent pas si aisément, & je croyois voir, dans celle de ma fille, un témoignage d'abattement qui me paroissoit plus dangereux que sa fievre. Je me gardai bien de communiquer cette remarque à Fanny; &, faisant au contraire un effort pour la consoler, je me rendis ensuite avec elle au pavillon du Parc, où j'étois presque le seul qui n'y eût pas pris un logement. L'état dans lequel je trouvai Cecile, ne me permit plus de regarder le récit de sa mere comme une exagération. Malgré l'ardeur de la fievre, qui soutenoit encore la couleur de son visage, je remarquai tant d'altération dans ses yeux, & jusques dans le son de sa voix, que j'eus besoin moi-même de toute ma fermete pour cacher ma consternation. Je donnai ordre aussi-tôt qu'on appellât les plus habiles Médecins, &, m'employant à tout ce qui pouvoit la soulager, j'attendis, près de son lit, que l'accès qui me parut tirer vers sa fin, fût passé tout-à-fait, avant que de l'engager dans aucun entretien. Elle me serroit la main, pour me marquer le regret qu'elle avoit de ne pouvoir me remercier autrement de mon affection. Enfin, je vis sa couleur qui s'abattoit par

degrés;

degrés : ses yeux devinrent plus tendres en se remettant de leur agitation ; & son pouls, que je consultois de temps en temps, reprit des battements plus réglés. Quelques rafraîchissements qu'elle accepta de ma main, acheverent de la rendre tranquille. Je crus le péril passé, &, tandis que sa mere alloit se faire habiller, je demeurai près d'elle pour l'entretenir dans le même calme.

En l'interrogeant sur les causes particulieres de cette nouvelle maladie, il étoit impossible de ne pas mêler à mes questions quelques-uns de mes anciens reproches sur son humeur mélancolique, qui étoit visiblement la premiere source de toutes les altérations de sa santé. J'avois comme renoncé à la presser de ce côté-là, moins par le refroidissement de ma curiosité, que par la crainte de lui rendre à la fin mes instances importunes. Cependant le cours naturel de mes idées, & peut-être encore plus, la vue d'un lieu aussi cher à mon souvenir, qu'on a pu le trouver remarquable dans mon Histoire, ne me permit point d'étouffer mille sentiments qui s'éleverent en confusion dans mon cœur. Chere Cecile ! lui dis-je, après avoir rêvé quelques moments, par quelles fatales raisons vous obstinez-vous à me refuser votre confiance ? Vous nourrissez dans le fond de votre cœur un poison qui vous consume. Votre vivacité & votre enjouement sont éteints. Vos forces diminuent sensiblement, & votre vie même n'est que trop menacée de quelque accident funeste. Enfin, vous périssez d'un mal que j'ignore. Qui peut vous inspirer cette haine de vous-même, & vous donner à votre âge de si cruelles préventions contre mille choses que vous devriez aimer ? Cependant, si la vie a des avantages qui puissent quelquefois la rendre douce, il me semble qu'on ne les trouve guere mieux

rassemblés qu'autour de vous. Que vous manque-t-il, pour être heureuse ? Dites, parlez, repris-je avec plus de force, en lui voyant baisser les yeux : est-ce quelque infirmité sans remede? Est-ce une passion sans espérance? Un profond soupir, qui parut lui échapper malgré elle, me fit interrompre mon discours. J'attendis ce que cet effort alloit produire. Hélas ! me dit-elle, je n'ai pas d'autre infirmité que celle que vous me connoissez ; si j'ai quelque passion, elle m'est inconnue à moi-même.

Je crus pénétrer quelque chose dans cette réponse, & qu'un redoublement d'instances pourroit lui faire développer ses sentiments. Ah ! Cecile, repris-je, je me souviens d'un temps où vous auriez eu moins de peine à m'ouvrir votre cœur. Le nom de Pere m'a fait perdre votre confiance. Regardez le lieu où vous êtes. Rappellez-vous des circonstances qui ne peuvent être entiérement effacées de votre mémoire. Vous ne vous seriez pas fait presser alors pour me faire le confident de vos peines. Je vous avois donné des exemples de sincérité & d'ouverture qui vous avoient touchée. Est-il possible que la nature soit moins tendre que l'amour ? car vous m'aimiez alors, & vous n'auriez pas voulu d'une autre main que la mienne pour essuyer vos pleurs. Je ne lui avois jamais rappellé si ouvertement nos anciennes foiblesses. Mais j'avouerai qu'en songeant combien elle avoit été sensible aux témoignages de mon aveugle passion, il m'étoit venu quelque défiance qu'elle avoit pu conserver pour moi un reste de tendresse, qui étoit combattue dans son cœur par la nature & par la raison. Après tant d'efforts pour découvrir ses douleurs secretes & la cause de ses résistances à toutes nos propositions, je ne voyois que cette raison à laquelle

je pusse m'arrêter. Je me le persuadai même encore plus, lorsqu'ayant levé les yeux sur elle, je vis les siens tout en pleurs ; l'impression qu'elle paroissoit ressentir de mon discours, me fit attendre plus d'éclaircissement que je n'en avois jamais obtenu.

Elle ouvrit en effet la bouche, & ses premieres expressions répondant moins à sa pensée qu'à ses sentiments, je n'y pus rien démêler au travers de mille sanglots qui les étouffoient à leur passage. Le nuage enflé, si cette expression m'est permise, par un silence si opiniâtre, & par tant de sombres méditations, crevoit avec autant d'amertume que de violence. Peut-être que ma propre émotion m'empêcha de distinguer ses premieres paroles : mais celles que je commençai à démêler, & dont le souvenir est gravé pour jamais dans mon cœur, en supposoient quelques-unes qu'il m'avoit été impossible d'entendre. La mort en sera le remede, me dit-elle, sans que je puisse deviner encore de quelle sorte de peine elle vouloit être délivrée, & je la desire avec tant d'impatience, qu'il n'y a désormais que son retardement qui puisse m'affliger. Je ne vous dirai point, reprit-elle, que l'amour ait été un malheur pour moi. Faite comme je suis, j'aurois ressenti infailliblement les mêmes amertumes sans l'avoir éprouvé. J'en ai pensé dans mon enfance ce que j'en pense aujourd'hui. Je l'ai cru nécessaire au bonheur dont j'avois déja l'idée, &, me trompant peut-être en ce que je me figurois toutes les femmes aussi tendres que moi, je m'occupois, dès ce temps-là, de mes imaginations & de mes desirs. Les difficultés ne m'échappoient pas : outre cent récits que j'entendois faire de l'inconstance & de la mauvaise foi des hommes, je pressentois qu'un composé réel de

tout ce que je rassemblois dans mes idées, n'existeroit peut-être jamais hors de mon imagination ; & cependant, soit que j'aie pris le mouvement de la nature pour un goût de tendresse, soit que me paroissant tel en effet que je desirois un amant pour lui donner mon cœur, vous m'aviez inspiré une véritable passion ; il est vrai que je vous ai adoré aussi long-temps que je l'ai pu sans reproche, & que l'approbation même de M. & de Madame de L***, ont autorisé mes sentiments. Je passe rapidement sur une erreur si charmante. Il ne m'en est resté qu'une délicieuse idée, à laquelle je me suis fait néanmoins un scrupule de m'arrêter, & que j'aurois sacrifiée à la seule considération de ma mere, quand je n'aurois pas eu mille autres devoirs pour motifs. Ces explications, continua tristement ma chere fille, étoient nécessaires pour jetter quelque jour sur ce que vous voulez entendre. Vous allez concevoir qu'au milieu de la langueur où je suis, j'ai pu vous répondre mille fois sans vous tromper, que je ne me connoissois point de passion dont j'eusse dessein de vous faire un mystere. Hélas! j'aurois été trop heureuse d'en avoir un de cette nature à vous révéler ; j'aurois vu plus clair dans mes propres sentiments, j'aurois trouvé la confirmation de ce qui étoit encore douteux pour moi-même ; ou plutôt, vous n'auriez jamais eu d'inquiétude sur ma situation, ni moi de confidence à vous faire, puisque ce secret même, cette passion que je suppose, m'auroient garantie de toutes les extrémités où je me suis laissée emporter. Figurez-vous donc, pour vous apprendre ce que j'y ai démêlé de moins obscur, qu'après avoir été reconnue de ma mere à Quevilly, & m'être livrée pendant quelques jours aux premieres tendresses de la nature, je n'ai pas été long-temps à ressen-

tir le vuide qui s'étoit fait dans mon cœur, par la ruine d'une passion à laquelle tout mon bonheur avoit été attaché. Je n'étois pas capable d'une indulgence qui pût la faire renaître, & d'ailleurs le nom de pere étoit sans cesse un préservatif qui m'en auroit fait triompher ; mais tous mes sentiments n'en subsistoient pas moins après la perte de leur objet. J'en avois la source dans le fond d'un caractere fort tendre : avec quelle force se firent-ils sentir, lorsqu'enflammés comme ils étoient par quelques mois d'exercice, ils furent forcés de se contraindre ; que toute leur action se renferma dans mon cœur ? Je ne sais où je trouvai dès-lors assez de vertu pour résister à mes peines. J'ignore aussi si c'est à la faveur du Ciel, ou à la seule agitation d'un esprit géné qui cherche à se soulager, que je dus une ressource presqu'aussi douloureuse, à la vérité, que mes maux, mais capable néanmoins de soutenir ma vertu, par une espece de diversion qu'elle fit naturellement aux combats que j'avois à soutenir. Le récit des infortunes de ma famille, & l'image de tant de tristes aventures, dont ma vie n'avoit pas été plus exempte que celle de toutes les personnes auxquelles j'appartenois par le sang, me fit naître des sentiments aussi sombres que ces tragiques idées. Je m'y livrai avec complaisance, parce qu'ils devinrent comme un voile sous lequel tous les autres mouvements de mon cœur commencerent bientôt à se déguiser. C'est de ce mélange que s'est formée insensiblement ma disposition habituelle. J'y ai trouvé de la douceur, & je n'y ai rien admis qui me parût blesser le devoir. En changeant mon humeur, il peut avoir altéré ma santé ; mais vous voyez que, loin de mériter le nom d'opiniâtreté que vous avez donné à mon silence, je n'ai jamais rien eu à

vous expliquer qui fût clair pour moi-même, & peut-être avez-vous peine à comprendre ce que je tâche de vous représenter aujourd'hui.

Cependant je dois ajouter, reprit-elle en soupirant, que si le dérangement de ma santé peut être attribué à ma mélancolie, c'est depuis que vos instances m'ont fait entreprendre de surmonter mes tristes sentiments. Vous m'avez proposé de souffrir les soins de Dom Thadeo : j'ai fait mille efforts pour accoutumer mon cœur à les goûter, & je n'ai rien trouvé dans moi-même qui m'ait parlé en sa faveur. La liberté que vous m'avez accordée de suivre mes inclinations parmi tant d'hommes qui se sont présentés à Paris, & qui ont paru s'attacher à me plaire, m'a donné quelque espérance de me sentir un jour attendrie. Je me suis prêtée à cette imagination. J'ai cherché à m'aveugler sur le mérite qui leur manquoit, & j'ai voulu leur supposer des qualités qui étoient propres à me toucher. Est-il possible, disois-je, que le Ciel qui m'a fait telle que je suis par le cœur, n'ait rien produit qui me ressemble, ou qu'il n'ait mis ce qui s'accorde avec mes inclinations que dans le seul homme du monde à qui il me fait un crime d'accorder mon amour? En me plaignant moi-même de cette malheureuse délicatesse qui m'a fait regarder tous les hommes que j'ai connus avec le même dégoût, j'ai demandé mille fois si tout le reste de leur sexe étoit semblable, si la vanité, l'amour propre, la légéreté des sentiments, l'oubli des maximes essentielles de la justice & de la bonté & sur-tout un misérable air de suffisance, si opposé à la droiture & à la simplicité de cœur, étoient le partage de tout le sexe qui se préfere au nôtre. C'étoit à ma Mere, à Madame Riding, à ma Tante, que je faisois cette question.

Elles m'ont répondu, comme de concert, que la différence n'étoit que du plus ou moins, & qu'en général il y a peu de fond à faire sur le caractere de la plupart des hommes. Je n'ai point appellé d'une décision qui s'accordoit avec toutes mes lumieres. J'ai renoncé à l'espoir de trouver dans un amant les qualités que je desirois, & sans lesquelles il ne m'étoit pas libre d'aimer. Ainsi, lorsque vous me pressiez de vous apprendre quelle passion j'avois dans le cœur, j'étois sincere en vous protestant que je n'accordois à personne la tendresse que je refusois à Dom Thadeo.

Mais voilà le point, ajouta-t-elle, où je confesse que les tourments de mon cœur ont pu m'altérer le sang, & me jetter par degrés dans l'affoiblissement où je suis. L'amertume de mes réflexions n'a fait qu'augmenter depuis avec celle de mes sentiments. J'avois commencé à me regarder comme l'objet de la haine du Ciel, puisqu'il sembloit me condamner à porter toute ma vie, au fond de mon cœur, un penchant qu'il m'ôtoit le moyen de satisfaire, & je me suis crue plus malheureuse par cette pensée, que vous ne l'avez jamais été par toutes les persécutions de la fortune. Je me suis apperçue de jour en jour que mon sang s'aigrissoit dans mes veines. Mon miroir ne m'a pas averti plus fidélement du changement de mon teint, & de la pâleur de mon visage. Vous me parlez des douceurs qui sont attachées aux circonstances de mon sort : Eh ! quel goût suis-je capable d'y prendre, lorsque tout est triste & ennuyeux pour moi dans la vie ? Le bonheur d'autrui est-il autre chose qu'un supplice pour ceux qui ne peuvent l'obtenir, & qui le voient d'un œil d'envie ? Vos fêtes & vos amusements m'ont jetté dans une contrainte insupportable. La passion du Duc de Montmouth est venue

mettre le comble à mon désespoir. Je n'ai pu l'entendre parler de sa tendresse, & vous voir admirer vous-même de quoi elle le rend capable pour me plaire, sans souhaiter qu'avec tant d'amour & tant d'autres qualités brillantes, il eût celles qui peuvent faire impression sur mon cœur. Je l'adorerois s'il étoit aimable. Mais, malgré cette apparence de penchant, je ne le puis souffrir. Je n'aimerai jamais un orgueilleux & un brutal, c'est un monstre à mes yeux.

Ou peut-être en suis-je un moi-même aux vôtres, reprit-elle, en revenant un peu de cette chaleur. Hélas ! vous êtes témoin de la vie que j'ai menée depuis l'aventure du bal. Le malheur de Dom Thadeo, les violences du Duc, & les amusements mêmes par lesquels vous vous êtes efforcé de dissiper mes chagrins, ont eu sur moi l'effet d'un poison funeste. Tout prend cette mortelle qualité dans un esprit aussi malade que le mien. Je n'y résiste plus; ma mort, que je ne crois pas fort éloignée, me délivrera de tant de tourments, & vous soulagera vous-même d'un fardeau qui trouble la douceur de votre vie. Cachez cette conversation à ma mere, ajouta-t-elle ; j'avois résolu de me taire jusqu'au tombeau, & le discours mal conçu dont je viens de vous fatiguer, ne vous a rien appris que je n'eusse pu vous cacher, sans manquer à la soumission que je vous dois. Mais, je ne sais quel pouvoir m'a délié la langue malgré moi. Attribuez-le moins, si vous voulez, à l'autorité paternelle, qu'au reste de ces sentiments que vous avez fait naître le premier dans mon cœur, & que vos discours ont eu la force de réveiller autant que la vue de ce lieu.

Je ne lui laissai point le temps de tomber dans les réflexions qui pouvoient venir à la suite de cette ouverture ; &, quoique les larmes que je

voyois couler de ses yeux fussent plus propres à redoubler la tendre compassion que j'avois ressentie en l'écoutant, qu'à me faire prendre le ton qui convient à la joie, je me hâtai de l'embrasser avec des témoignages de satisfaction dont elle fut surprise. Je triomphe, lui dis-je d'un air riant, & je paierois volontiers d'une partie de mon sang ce que je viens d'obtenir. Que vous êtes coupable, Cecile, ajoutai-je en la regardant tendrement, de m'avoir fait acheter cet éclaircissement par des délais si cruels! Non : le devoir peut-être ne vous oblige pas d'avoir cette ouverture pour un pere ; mais combien de raisons devoient vous faire céder à des motifs plus tendres ? Va, chere fille, repris-je, en recommençant à l'embrasser, les sentiments que j'ai conservés pour toi, ne sont gueres différents de l'amour. Si le Ciel ne t'offre pas un mari qui soit capable de répondre à la perfection des tiens, je te promets que tu trouveras dans le fond inépuisable de mon cœur de quoi remplir toute l'étendue de tes desirs. Et, loin d'avoir à craindre une rivale dans ta mere, je te garantis qu'elle y mettra du sien pour te convaincre que je suis le plus passionné de tes amants.

Mais, continuai-je d'un ton plus tranquille, en reprenant ma place auprès d'elle, si les loix de la terre & du Ciel nous forcent de ne rien ajouter à cette qualité, pourquoi perdrions-nous l'espoir de vous trouver un mari digne de vous, & tel que vous le desirez pour être heureuse ? Les vertus qui peuvent vous toucher sont moins rares dans notre sexe, que vous ne vous l'êtes figuré. Vous vous défiez trop des apparences. Souvent l'homme le plus aimable aux yeux même de la raison se trouve forcé par la tyrannie de quelques modes frivoles, à prendre un extérieur qu'il condamne le premier, & par lequel on lui

feroit tort de juger de ses principes & de ses sentiments. Les décisions vagues auxquelles vous vous en êtes rapportée, celles même de votre mere, sont un langage ordinaire aux femmes, & qui n'est pas plus sérieux que les railleries dont vous voyez notre sexe s'armer quelquefois contre le vôtre. Enfin, si c'est ma droiture, ma complaisance, ma sensibilité de cœur, quelques autres avantages dont je ne me défends point, qui vous ont fait souhaiter un amant qui me ressemblât, je m'engage à le découvrir, dans quelque lieu de la terre qu'il se tienne caché; &, comme je crois impossible que les mêmes raisons qui vous le feroient trouver aimable, ne vous assurassent bientôt toute sa tendresse, je prends le Ciel à témoin que tout mon bien & ma vie même seront employés, s'il le faut, pour rendre votre bonheur infaillible.

J'employois ainsi toute mon adresse à calmer son esprit, & l'intention de mon cœur répondant à mes promesses, je n'ai jamais douté qu'elles n'eussent fait quelqu'impression sur le sien. J'osois même en juger déja par l'ardeur avec laquelle je lui vis prendre ma main pour la serrer entre les siennes, lorsque les Médecins, arrivés de Paris avec la derniere diligence, vinrent troubler un entretien dont je commençois à me promettre tant de fruit. Un pressentiment secret m'avoit fait appréhender d'être interrompu. J'avois écarté d'un signe de main quelques domestiques qui s'étoient présentés à la porte de la chambre, & Fanny, qui étoit plus empressée que personne de nous rejoindre, avoit compris fort habilement, sur leur rapport, que je ne souhaitois pas sans raison d'être seul avec Cecile. Cependant l'impatience avec laquelle j'avois envoyé chercher les Médecins, fit juger à mes gens qu'ils ne pouvoient trop promptement les introduire. Cette précipi-

ration qui les empêcha de reconnoître le Duc de Montmouth dans le déguisement où il étoit, fut une imprudence fatale, dont le ménagement que j'ai pour mes propres douleurs ne me permet point encore de nommer le triste effet. Le Duc, à qui j'avois marqué sans obscurité que mes promesses avoient supposé non-seulement le consentement du Roi son pere, mais encore celui de ma fille, & que désespérant d'obtenir l'un & l'autre, je le priois de ne pas s'offenser du parti que je prenois de rompre mes engagements, n'avoit pas reçu cette nouvelle sans se livrer à tous les transports d'une passion désespérée. N'ayant point de troisieme voie à choisir entre les supplications & la violence, il s'étoit déterminé à revenir à Paris, malgré tous les risques auxquels il pouvoit être exposé, en remettant à prendre ses résolutions suivant les circonstances. Il ne s'étoit fait accompagner que d'un domestique, dont la fidélité & le courage étoient éprouvés ; mais ayant fait partir avant lui quelques autres gens de confiance, auxquels il avoit marqué le lieu de leur demeure à Paris, il étoit sûr de les retrouver au besoin. A son arrivée, ayant pris facilement des informations sur l'état de ma fille, il avoit appris sa langueur, & l'usage qu'elle commençoit à faire du secours de la médecine. C'étoit sur cette connoissance qu'il avoit arrangé ses projets. Au lieu de chercher à me voir, il s'étoit figuré que le parti le plus sûr étoit de se procurer la vue de Cecile, pour s'efforcer de l'attendrir, sans compter que l'ardeur de l'amour lui faisoit regarder cette satisfaction comme le bonheur suprême. Le prétexte de la médecine lui parut également favorable pour ce dessein, & pour la nécessité où il étoit de ne se faire voir en France

qu'avec quelque ménagement. Il chargea sa mémoire de quelques termes de l'art, &, se déguisant sous un habit & sous un nom conforme à ses vues, il prit le titre de Docteur Anglois, à la faveur duquel il trouva peu de difficulté à se mettre en liaison avec quelques-uns des Médecins qui voyoient Cecile.

Ses libéralités & ses flatteries furent sans doute auprès d'eux une recommandation plus forte que son savoir. Mais ayant eu l'adresse de les engager à lui parler de ma fille, & de les faire raisonner sur la nature de sa maladie, il obtint tout-d'un-coup deux avantages qui flatterent extrêmement ses espérances; l'un réel, en leur faisant promettre qu'ils le prendroient avec eux la premiere fois qu'ils seroient appellés chez moi; l'autre, aussi chimérique que ses prétentions, qui fut d'expliquer la maladie de Cecile en sa faveur, & de se croire l'objet de cette mélancolie, qu'il entendoit attribuer à quelque passion violente. Avec cette présomptueuse idée, il eut peine à se modérer jusqu'au jour où les Médecins le firent avertir que je les demandois. Il se mit avec eux dans le carrosse que je leur avois envoyé; &, s'il comptoit de n'être reconnu de personne dans son déguisement, ses compagnons ne douterent point que je ne visse volontiers un Médecin de ma nation, qui paroissoit conduit chez moi par le seul zele de me servir.

J'étois auprès de ma fille, dans la situation que j'ai représentée; &, voyant entrer quatre Médecins, que je pris pour mes Consultants ordinaires, je me retirai à quelque distance pour leur laisser de la liberté dans leurs premieres observations. L'empressement avec lequel on les avoit amenés, ne leur permit pas non plus de s'arrêter d'abord à me faire un compliment. J'en-

tendis les questions qu'ils firent à Cecile, & rien ne me parut nouveau dans tout leur procédé. Cependant le Duc, ému apparemment par la vue de ce qu'il aimoit, s'étoit saisi de la main de ma fille, sous prétexte d'observer son pouls, & laissoit à peine aux autres le temps de la prendre à leur tour. Il gardoit le silence; mais, lorsque les autres eurent cessé leurs interrogations, & qu'ils parurent prêts à s'éloigner du lit pour se communiquer leurs raisonnements, il en fit un assez mauvais, dont la conclusion fut que le siége de la maladie étant, à son avis, dans l'estomac, qui lui paroissoit faire mal ses fonctions, d'où s'ensuivoit nécessairement un mauvais chyle, qui corrompoit ensuite toute la masse du sang, il souhaitoit de voir la conformation de celui de Cecile, pour juger mieux de ses affections intérieures par la disposition du dehors. Ainsi ce caractere léger & inconsidéré s'abandonnoit à ces voluptueuses impressions, à la vue d'un objet charmant, qui devoit lui inspirer autant de respect que de tendresse. Je fus la dupe de son artifice, comme je l'étois encore de son déguisement. Malgré les résistances de la modeste Cecile, j'exigeai qu'elle se soumît à cet ordre cruel. Ses femmes lui épargnerent la confusion de l'avoir exécuté de ses propres mains. La passion déréglée du Duc fut satisfaite sans doute, d'un spectacle qui n'étoit fait que pour le bonheur d'un amant vertueux. Son ravissement ne s'exprima que par son silence. Il se retira avec les autres dans un coin de la chambre, sous ombre d'entrer en consultation; &, dans la persuasion où je suis qu'il abusoit de leur bonne foi, je ne doute point qu'il ne soutînt l'imposture par un verbiage médité. Mais, devenu plus téméraire par le succès, il leur témoigna que, puisque

je ne m'étois point apperçu qu'il fût étranger, il étoit inutile de me faire faire cette attention, & de le présenter à moi avec plus de cérémonie. Il obtint facilement d'eux cette complaisance ; &, formant un autre dessein, il retourna au lit de Cecile, tandis que les autres s'approcherent de moi pour me rendre compte de sa situation. Ayant repris sa main sur laquelle il porta inconsidérément sa bouche, il crut ne rien risquer à lui dire que le Duc de Montmouth seroit heureux, s'il avoit la moindre part à l'état où vous êtes, & qu'il paieroit volontiers de tout son sang un seul moment de la tendre mélancolie qu'il vous auroit causée ! Cecile n'entendit point ce nom, & le ton passionné du discours qui l'accompagnoit, sans pénétrer une partie du moins de la vérité. Si elle ne reconnut pas le faux Médecin, elle le prit pour un émissaire du Duc, &, l'imagination remplie de l'outrage qu'il avoit fait à sa modestie, elle jetta un cri aigu, qui, dans la foiblesse où elle étoit, fut presque le dernier de sa vie.

Il fut suivi d'un profond évanouissement. Ce fut un bonheur pour sa mere, que, dans la crainte où j'étois de recevoir quelque prédiction funeste de la bouche des Médecins, je l'eusse conjurée de ne pas paroître pendant la consultation. Elle ignora cette étrange aventure. Et moi, qui ne m'en défiois pas encore, je me précipitai vers le lit de ma fille, où la trouvant pâle & sans mouvement, je demeurai persuadé pendant quelques moments qu'elle venoit d'expirer. Les trois Médecins me rassurerent un peu, par le battement qu'ils trouverent encore à son pouls. Ils parurent comme effrayés eux-mêmes d'un accident si imprévu. Mais, tandis qu'ils lui donnoient tous leurs soins, & que je m'agitois moi-même

avec un trouble inexprimable, le Duc de Montmouth, qui commença peut-être à mal augurer de son entreprise, se déroba de l'appartement. Il gagna la premiere cour, où son valet, dont il avoit eu la précaution de se faire suivre avec un cheval de main, lui procura aussi-tôt le moyen de s'éloigner. Le Ciel connoît seul de quelle modération il m'auroit rendu capable, dans une occasion de cette nature; mais je ne puis rappeller l'horreur & l'indignation dont je fus saisi en dévoilant bientôt une scene si odieuse, sans me persuader que, soit par mes mains, ou par celles de mes gens, le Duc l'auroit payée sur le champ de sa vie.

Cecile ne revint à elle-même que pour se plaindre de son sort avec la derniere amertume. Eh quoi! me dit-elle, toujours la victime des passions d'autrui, tandis que le travail de toute ma vie est de régler les miennes. Elle me raconta ce qu'elle venoit d'entendre, & son discours me fit passer par tous les degrés de l'indignation & de la fureur. Je donnai ordre que le faux Médecin fût arrêté. On m'apprit, après quelques recherches, de quelle maniere il s'étoit échappé. J'interrogeai, pendant ce temps-là, ses trois Compagnons, qui ne paroissoient pas moins irrités que moi d'avoir été trompés par un Imposteur. Ils ne purent m'apprendre que les circonstances par lesquelles j'ai commencé ce récit, & leur propre étonnement, joint à l'estime où ils étoient parmi les honnêtes gens, ne me permit point de porter plus loin mes soupçons. Mais, quoiqu'ils ne m'apprissent rien qui me fît reconnoître le Duc, & que Cecile ne se fût pas remis son visage, un souvenir confus qui me restoit du son de sa voix, me convainquit, dès le premier moment, de ce qu'il eut bientôt la hardiesse de me confesser lui-même.

Le plus terrible effet de cette aventure fut le redoublement de la fievre de Cecile, & par conséquent le coup funeste qui ne tarda guere à nous percer le cœur ; mais, si je dois avouer qu'au moment qu'elle poussa son cri, les Médecins m'avoient déjà déclaré qu'ils croyoient sa fievre maligne, il n'est pas moins certain qu'un trouble si subit en augmenta le poison, & qu'il en précipita malheureusement l'effet. L'ardeur du mal, & les marques de sa malignité devinrent, en peu de moments, si sensibles, que les Médecins m'en firent appréhender la contagion pour Fanny. Elle étoit demeurée heureusement dans un cabinet, d'où je lui avois fait promettre de ne pas sortir avant mon retour. Il n'étoit pas aisé de lui interdire la vue de sa fille, & je craignois déjà que la loi que je lui avois imposée, ne lui eût paru trop dure. Cependant c'en étoit une si absolue pour moi de sauver du naufrage une partie, du moins, de mes espérances, que, si je balançai quelques moments, ce ne fut que sur les moyens que ma tendresse m'obligeoit d'employer. Je laissai Cecile dans les agitations de son mal ; mais avec d'autant moins de peine à m'éloigner d'elle, que les Médecins ne lui jugeoient rien de si nécessaire que le repos. La grandeur de mes offres les fit consentir à passer le reste du jour & la nuit suivante dans sa chambre, tandis que je prendrois soin moi-même de conduire mon épouse à Paris. Je prévoyois les difficultés que j'allois avoir à combattre ; mais j'étois résolu d'employer toute mon autorité pour la forcer de me suivre. D'ailleurs, Madame Riding, qui étoit d'un âge à craindre peu les maladies de la jeunesse, me promettoit de ne pas perdre de vue sa chere éleve.

Avant que d'annoncer mes résolutions à Fanny,

j'ordonnai que les chevaux fussent mis sur le champ à mon carrosse. Mon dessein étoit d'emmener avec elle ma belle-sœur & sa fille, autant pour les éloigner elles-mêmes du péril, que pour lui faire trouver son absence plus supportable. Je les fis avertir de se préparer à notre départ, &, m'étant séparé de Cecile avec quelques mots d'exhortation, auxquels je lui défendis de répondre, je me hâtai de rejoindre sa mere.

Le trouble des grandes craintes & des grandes douleurs tient quelquefois lieu de constance, par la confusion même qu'il répand dans l'esprit, & qui le fait agir avec une espece d'emportement, qui a toutes les apparences de l'insensibilité. Telle étoit précisément ma disposition. J'entrai d'un air ferme dans le cabinet de Fanny, &, si je mis de la douceur dans mes termes, pour ne pas lui causer trop d'effroi, je lui parlai de la maladie de ma fille, comme d'un accident que tous nos regrets & toutes nos larmes ne pouvoient empêcher : j'ajoutai, que, si j'en croyois les Médecins, il étoit plus dangereux pour nous, que pour elle-même. A cet âge, lui dis-je, on a des ressources toujours certaines dans les forces de la nature, qui croissent continuellement ; mais le nôtre ne nous permet rien de plus que ce que nous possédons déjà, & chaque diminution, au contraire, est une perte qu'on n'est pas sûr de réparer. Enfin, je lui fis entendre que c'étoit la petite vérole que les Médecins appréhendoient pour Cecile, & que l'usage n'étant nulle part de s'exposer inutilement à cette sorte de péril, il falloit partir absolument pour Paris.

Je la vis trembler pendant mon discours. Elle sembloit en prévoir la conclusion. Aussi n'en parut-elle pas plus émue que de mes préparations. Moi, Cléveland ! me répondit-elle en me regar-

dant d'un œil fixe, moi quitter ma fille dans l'état où vous me la représentez vous-même ! Et c'est vous qui m'en donnez le conseil ! Ah ! les plus affreuses craintes ne m'y feroient pas consentir ; &, quand j'y verrois la mort certaine, pourroit-elle jamais se présenter à moi sous une face plus douce ? Non, non, reprit-elle en faisant un mouvement pour sortir du cabinet, je ne veux plus m'éloigner un moment de son lit.

Eh ! dans quel temps me sera-t-elle plus chere, que lorsque je suis justement alarmée pour sa vie ? Je l'arrêtai. Ses larmes, qui commencerent aussitôt à couler, & l'effort qu'elle faisoit pour s'échapper de mes bras, me firent craindre une scene beaucoup plus embarrassante, si je tardois plus long-temps à m'expliquer d'un autre ton. Je ne suis point ici, repris-je, pour consulter vos inclinations. Les miennes ne sont pas plus écoutées. Nous partirons à ce moment. Reposez-vous sur les mesures que j'ai prises pour la conservation d'une fille qui m'est, sans doute, aussi précieuse qu'à vous, & ne m'exposez pas au chagrin de vous avoir ordonné quelque chose que vous fassiez difficulté d'exécuter.

Jamais le cœur de la triste Fanny n'avoit essuyé de plus cruelle épreuve. Je pénétrois le fond de son ame au travers de ses yeux. Elle eût préféré la mort, dans cet instant, à la nécessité de s'éloigner de Saint-Cloud. Peut-être balança-t-elle à m'accabler de reproches & d'injures. A moi, qui connoissois si bien son caractere, son silence en disoit plus que n'auroit fait un torrent d'expressions. Elle reprit sa chaise, en fondant en larmes, & tenant sa tête appuyée sur une de ses mains, elle ne paroissoit pas se disposer beaucoup à me suivre. Je la pris par la main que je voyois libre ; & je lui répétai que je comptois

d'être obéi. Elle se laissa moins conduire que traîner. Quoi ! Je ne la verrai pas du moins un instant ? Je ne l'embrasserai pas avant que de partir ? Etes-vous son pere ? voulez-vous être son bourreau ? Mille plaintes de cette nature, qu'elle m'adressa, en sanglotant jusqu'au carrosse, purent bien me toucher moi-même jusqu'aux larmes, mais elles ne me firent rien relâcher de ma résolution. Nous trouvâmes Madame Bridge & sa fille, à qui je n'eus point d'explication à donner, parce que je les avois déjà fait avertir de mon dessein. Le temps fut employé bien tristement sur la route. Aussi tremblant & aussi affligé que Fanny, de quels efforts n'eus-je pas besoin pour me rendre propre à la consoler ?

Toute sa tristesse ne lui fit pas perdre, en arrivant à Paris, une pensée qu'elle ne me communiqua point, mais que je n'aurois pas condamnée, si elle m'eût consulté pour l'exécuter. Elle fit avertir le Pere Recteur du Collége, de l'état où nous avions laissé Cecile, & elle le fit prier de se rendre incessamment à S. Cloud. Cette précaution, dont je ne fus informé que le lendemain, lui rendit un peu de repos pendant le reste du jour. J'avois espéré qu'elle en auroit assez pour me laisser la liberté de retourner à Saint-Cloud vers le soir. Mais l'approche de la nuit parut redoubler ses alarmes. Elle me seroit échappée mille fois, & la longueur du chemin ne l'auroit pas empêchée de l'entreprendre à pied, si je n'eusse veillé sans cesse sur tous ses mouvements. Quoique j'eusse laissé ordre à quelques-uns de mes gens de m'apporter des nouvelles de ma fille, au moindre changement de sa situation, je fis partir Drinck, en lui recommandant de se faire instruire de tout ce qui s'étoit passé dans mon absence,

& de revenir au même moment, s'il étoit arrivé quelque chose qui pût augmenter mes craintes ou mes espérances. Deux heures s'étant passées sans que j'entendisse parler de son retour, je commençai à tirer d'heureux présages de ce retardement, & je communiquai mes idées à Fanny. Cependant, la nuit continuant de s'avancer, je m'étonnai ensuite de ne voir arriver personne, & je tombai dans des inquiétudes que j'eus une peine extrême à déguiser. Je fis partir un autre domestique, qui ne fut pas de retour non plus, deux heures après avoir reçu mes ordres. J'en dépêchai successivement deux autres, &, quoique je leur eusse commandé, avec le dernier soin, de retourner aussi-tôt sur leurs pas, dans quelque situation qu'ils pussent trouver ma fille, j'eus le chagrin de les attendre aussi vainement que les premiers. Irrité d'être si mal obéi, & troublé de mille pensées cruelles, j'aurois volé moi-même à Saint-Cloud, si les agitations où je voyois Fanny ne m'eussent fixé auprès d'elle, par des craintes qui me paroissoient encore plus pressantes. Enfin, vers la pointe du jour, j'entendis le bruit d'une chaise dans ma cour. Je fis espérer à Fanny d'heureuses nouvelles, &, lui recommandant de m'attendre avec ma sœur, que je laissai auprès d'elle, je me hâtai d'aller moi-même au-devant du coup dont j'étois menacé.

Le Messager, qui arrivoit chez moi, étoit le Pere Recteur, dont la bonté & le zele ne peuvent être trop relevés dans cette triste occasion. Il m'apperçut en mettant pied à terre. J'étois descendu seul, un flambeau à la main. La même discrétion, qui lui avoit fait arranger tous les événements de cette funeste nuit, le fit venir jusqu'à moi sans aucun signe de trouble & d'émotion.

Il m'embrassa d'un air tendre, &, me connoissant l'ame trop forte, me dit-il, pour regarder les disgraces de la nature du même œil que le vulgaire, il me félicita d'avoir une chere fille dans le sein de Dieu.

Ce langage étoit trop clair. Je lui saisis le bras : quoi ! ma fille est morte ? lui dis-je d'un ton à demi étouffé par le serrement de mon cœur, & si chancelant sur mes jambes, que je serois tombé infailliblement sans l'appui qu'il me prêtoit. Hé ! quelle affreuse Sentence du Ciel me réduit au dernier désespoir ! Il m'interrompit : votre chere Cecile a prévu vos douleurs, me dit-il, elle s'en est occupée en expirant ; & ses derniers desirs, que je vous apporte, auront été formés inutilement, si vous vous abandonnez à des regrets qui ne peuvent servir de rien pour son bonheur. J'ai la même déclaration à faire à votre épouse. Vous allez rendre ma commission trop difficile, ajouta-t-il, si vous m'arrêtez dès le premier pas, par des obstacles que je n'appréhendois que de la part de Madame Cléveland : quelle constance aurois-je droit de lui demander, si vous ruinez l'effet de mes soins par votre exemple ?

La sincérité & la douceur, qui accompagnent le langage de la vertu, ont plus de force que tous les raisonnements pour se faire entendre. Leur impression pénétra, dans mon cœur, au travers des nuages épais dont il s'étoit enveloppé tout-d'un-coup. Je compris, malgré mon trouble, que les derniers desirs de Cecile, & l'intérêt de Fanny, étoient pour moi des loix inviolables, auxquelles toutes les révoltes de mes sens & de ma raison devoient être sacrifiées. Je vous promets de la constance, dis-je au Recteur d'une voix tremblante ; mais apprenez-moi le détail de mon

malheur, avant que nous le communiquions à mon épouse.

Il me répondit qu'il m'accordoit d'autant plus volontiers cette satisfaction, que j'y trouverois de nouveaux motifs de patience & de force. Fanny l'ayant fait avertir la veille de se rendre à Saint-Cloud, il s'étoit hâté de lui marquer son obéissance & son zele par le plus vif empressement. Il avoit trouvé Cecile dans l'état où je l'avois laissée; c'est-à-dire, avec une fievre violente, mais assez forte encore, au témoignage même des Médecins, pour ne rien faire appréhender de trop fâcheux dans un espace si court. La connoissant Protestante, & n'ignorant pas que sa mere l'avoit entretenue souvent des matieres de Religion, il n'avoit pensé d'abord qu'à découvrir à quel point de lumiere elle étoit parvenue. Avec l'innocence de cœur & les principes de charité qu'il lui avoit trouvés dans ses réponses, il avoit conçu qu'elle ne pouvoit être fort éloignée de la voie du Ciel, & qu'un Dieu, dont la bonté est le plus cher de tous ses attributs, ne demande point de lumieres si étendues, ni si parfaites à cet âge. Mais qu'avoit-ce été, lorsqu'approfondissant de plus en plus ses dispositions, il avoit découvert un cœur digne de Dieu même, par l'ardeur étonnante de ses sentiments. A la vérité l'objet en étoit incertain pour elle-même. Elle tendoit au bonheur d'aimer sans bornes & sans mesures, & les ténébres des sens lui avoient caché jusqu'alors où ses desirs devoient se porter, pour être heureusement satisfaits. Mais à peine avoit-il dévoilé à ses yeux les véritables sources de l'amour, que son cœur s'étoit enflammé d'une ardeur qui sembloit surpasser les forces de la nature; &, ne respirant que la possession d'un bien qu'elle regrettoit amérement d'avoir connu trop tard, elle n'avoit plus eu de pensées

ni de desirs qui ne se fussent rapportés à cet heureuse fin. Il n'avoit plus été difficile de faire goûter la vérité à un cœur si bien disposé par l'amour. Sa fievre, que les Médecins avoient commencé à juger mortelle, avoit paru redoubler les transports de cette sublime passion, en redoublant la chaleur de son sang. Elle s'étoit entretenue dans ce céleste état jusqu'au dernier instant de sa vie; & déja moins semblable à une créature mortelle qu'à ces bienheureux esprits dont la substance est toute composée d'amour, son dernier soupir n'avoit été que l'élancement passionné d'une amante, qui se précipite dans le sein de ce qu'elle aime, pour y rassasier à jamais la fureur qu'elle a d'aimer & d'être aimée.

Elle étoit morte à quatre heures du matin. Le P. Recteur, ayant su des Médecins, après l'arrivée de Drinck, qu'ils commençoient à craindre sérieusement pour sa vie, n'avoit pas jugé à propos de le laisser retourner vers moi avec une si fâcheuse nouvelle. Il connoissoit le cœur de mon épouse, & sans compter l'espérance qu'il avoit encore de voir revenir ma fille d'un si grand péril, il avoit mieux aimé, en supposant même qu'il eût bientôt à lui annoncer sa mort, qu'elle reçût tout-d'un-coup ce funeste éclaircissement de sa bouche, que de l'exposer à mourir mille fois de ses agitations & de ses craintes, sur le récit mal conçu d'un domestique. J'ai pris tout sur moi, ajouta-t-il, & je me persuade que vous approuverez mes intentions. Votre fille elle-même, à qui l'on n'a pu cacher qu'on demandoit des nouvelles de sa situation par vos ordres, a souhaité qu'on déguisât à sa mere le danger où elle se voyoit; &, en me recommandant de vous apporter les dernieres tendresses de son cœur, elle m'a conjuré de vous demander à l'un & à l'autre une modération

dans vos regrets, qu'elle regardera du haut du Ciel, comme la plus haute preuve de votre affection.

J'écoutai ce discours sans l'interrompre; mais, n'en prenant que ce qui étoit propre à justifier ma douleur, & regardant même le reste comme les imaginations d'un honnête & simple Ecclésiastique, je lui dis tristement : allez, mon pere, allez remplir votre commission d'une maniere qui réponde à l'opinion que j'ai de votre bonté & de votre zele. Je ne me sens ni le courage d'annoncer notre malheur à mon épouse, ni l'espérance de réussir à le déguiser. Ménagez-la : au nom de Dieu, ménagez cette chere moitié de moi-même, puisque vos soins n'ont pu me sauver l'autre. Il monta seul dans l'appartement de Fanny. Je le suivis néanmoins, mais avec la résolution de demeurer assis dans l'anti-chambre, assez près d'elle pour voler à son secours, si elle se laissoit surmonter par la douleur; mais trop abattu pour entreprendre de lui inspirer un courage, dont je me sentois dépourvu moi-même. Que les temps étoient changés! Quelle différence de cet abattement, à la force d'esprit qui m'avoit fait résister long-temps à mes anciennes infortunes, & qui m'avoit fait trouver assez de ressource dans moi-même pour soutenir toute ma famille par mes conseils & par mon exemple! La vigueur de l'ame, comme celle du corps, dépend de certains principes de vie & d'action, qui doivent être employés sans cesse à l'entretenir & à la renouveller. Elle ne se répare point quand cette source de force est épuisée. Il ne me restoit rien de mes anciennes maximes; & l'habitude que j'avois formée d'une vie sensuelle & voluptueuse, avoit achevé de m'amollir. J'étois comme un foible roseau, qui cede au souffle de tous

les

les vents. Ma tendresse pour Fanny, le seul de mes sentiments qui fût à l'épreuve de toutes sortes d'altérations, pouvoit bien me faire partager ses peines, & me les rendre même beaucoup plus douloureuses que les miennes; mais je n'en étois que plus à plaindre, avec cette double sensibilité, qui m'exposoit aux atteintes les plus redoutables, sans me fournir les moindres armes pour m'en défendre.

J'ignore avec quelle précaution le Recteur entreprit de percer le cœur de Fanny, ou plutôt avec quel air il lui fit d'abord éviter la vue & le sentiment de sa blessure. Je n'entendis ni les cris, ni les transports auxquels je m'étois attendu. Il se passa plus d'un quart-d'heure, pendant lequel je demeurai partagé entre le doute & l'espérance; heureux moi-même que cette espece de diversion m'empêchât de me livrer tout entier à mes noires agitations. Un cri néanmoins qui vint jusqu'à moi, & que je reconnus pour la voix du Recteur, m'obligea d'entrer dans l'appartement. Il appelloit ma sœur & les femmes de Fanny, qu'il avoit priées d'abord de passer dans un cabinet voisin. Je fus près de mon épouse aussitôt qu'elles. Si l'adresse de mon Consolateur l'avoit soutenue contre ses premiers transports, il n'avoit pu élever la nature au-dessus d'elle-même, ni lui fournir de quoi réparer les épuisements que cette contrainte même lui avoit causés. Fanny, après avoir résisté à l'impétuosité de sa douleur, étoit tombée tout-d'un-coup sans force & sans connoissance.

Rappellez-la seulement de cette foiblesse, me dit le Recteur, & comptez qu'avec les sentiments de Religion que je lui connois, je parviendrai à calmer son esprit & son cœur. Oh! vous l'avez tuée cruellement, lui répondis-je, sans faire

attention à ses promesses, laissez vos consolations, si elles ne sont propres qu'à me ravir dans un même jour mon épouse & ma fille. Il ne se rebuta point de cet outrage. Nos secours, auxquels il joignit les siens avec le même zele, rendirent enfin la connoissance à Fanny ; en revenant à elle, sans retrouver encore assez de force pour ouvrir les yeux, elle prononça le nom de sa fille, & cette tendre invocation fut aussi-tôt suivie du mien ; je me présentai à elle. Rien ne peut être si touchant que les premieres plaintes qu'elle m'adressa. Est-ce-là le bonheur dont vous m'avez flattée ? Est-ce-là le fruit de tant de promesses & d'espérances ? Il faut donc recommencer une malheureuse vie, pour être condamnée à la passer dans l'amertume & dans les larmes ! Ne m'avez-vous pas dit cent fois, ajoutoit-elle, que j'étois à la fin de toutes mes peines, & qu'il ne me restoit qu'à faire un bon usage de notre fortune ? O bonheur funeste ! O cruelle erreur ! falloit-il compter sur des apparences si perfides ? La vue du Recteur, qui avoit voulu laisser le passage libre à une partie de ses gémissements avant que de se rapprocher d'elle, eut le pouvoir de les lui faire interrompre, & je remarquai au cours que la douleur avoit fait prendre à ses premieres réflexions, par quelles maximes il avoit entrepris de la consoler : il reprit gravement ses exhortations dans les mêmes principes ; c'est à-dire, en lui représentant la vanité de tout ce qu'on appelle biens de la nature & de la fortune, & l'imprudence d'un cœur qui s'y attache comme au bonheur solide. Tout ce qu'il lui dit étoit si juste & si sensé, qu'il fit la même impression sur mon esprit. Nous l'écoutâmes avec un silence dont il dut être satisfait, & Fanny même, sans discontinuer de verser des larmes, parut sensible

aux charmes de la vérité & de l'éloquence qui se faisoit admirer également sur les levres de cet honnête homme.

Elle l'interrompit néanmoins par quelques exclamations qui échappoient, peut-être malgré elle, à la violence de ses sentimens. Au moment que je lui croyois le plus d'attention pour ce qu'elle paroissoit écouter, elle prononçoit le nom de sa fille avec un redoublement de larmes. Elle se leva plusieurs fois brusquement, en me conjurant de la conduire sur le champ à Saint-Cloud. Que je la voie du moins, me disoit-elle en joignant tendrement les mains; que j'aie encore une fois la douceur de la voir & de l'embrasser. Le zélé Consolateur recommençoit ses instructions avec une nouvelle ardeur, & reprenoit assez d'ascendant sur elle pour lui rendre quelqu'apparence de calme & de résignation. Une partie du jour se passa dans ces alternatives. Enfin, je lui fis entendre que, ma présence étant nécessaire à Saint-Cloud, elle me feroit manquer à tout ce que nous devions encore à Cecile, si elle ne me promettoit de demeurer tranquille à Paris jusqu'à mon retour; &, ne pouvant arracher d'elle une promesse qui lui ôtoit l'espérance d'embrasser pour la derniere fois sa fille, il me vint à l'esprit de lui faire prendre le change par des propositions qu'elle ne pouvoit manquer d'approuver avidement. Il n'y a pas d'apparence, lui dis-je, qu'après le coup dont le Ciel nous afflige, vous puissiez trouver beaucoup d'agrément à S. Cloud. Je prévois même que votre dégoût va s'étendre à toute la France, & je vous confesse que, si le vôtre est encore à naître, le mien l'a déjà prévenu. Je ne reverrai jamais d'un œil satisfait ce qui servira éternellement à me rappeller ma perte. En un mot, je vous propose de passer en

Angleterre ; &, comme il nous en coûteroit trop de laisser derriere nous le trésor dont nous pouvons conserver les restes, j'aurai soin que notre chere fille soit précieusement embaumée pour être notre fidelle compagne jusqu'à Londres, d'où nous la ferons transporter à Devonshire dans le tombeau de ses peres. Cette espérance flatta la douleur de Fanny, & la fit enfin consentir à me laisser monter seul dans ma chaise.

Que Saint-Cloud me parut changé, à mesure que j'approchai du centre de ma tristesse ! Cette retraite enchantée, ce délicieux séjour, où j'avois fait le plus doux usage de ma fortune, & que j'aurois préféré quelques jours auparavant aux plus vastes possessions de la terre, ne me parut qu'une affreuse demeure où la mort avoit étendu ses voiles, & qu'elle sembloit obscurcir de ses plus noires couleurs. Ce sentiment ne fit qu'augmenter jusqu'à l'entrée de ma maison. Le triste accueil de mes Domestiques, les gémissements de Madame Riding, le désordre funebre que je crus remarquer dans tout ce qui s'offroit à mes regards, servit encore à redoubler l'horreur qui régnoit dans le fond de mon ame. Madame Riding, dont j'entendois déjà retentir les sanglots, n'apprit point mon arrivée sans se précipiter aussi-tôt à ma rencontre ; &, les bras ouverts, le visage baigné de pleurs, elle me répéta mille fois le nom de Cecile en me serrant de toute sa force, sans pouvoir y joindre un seul mot d'explication. Drinck, qui n'avoit pas quitté Saint-Cloud depuis que je l'y avois envoyé, vint mettre le comble à mon trouble, en m'apprenant que le Duc de Montmouth venoit d'arriver, & qu'il s'étoit introduit malgré lui dans la chambre où reposoit le corps de ma fille. Mais ce qu'il ajouta aussi-tôt, n'eut que trop de force

pour arrêter les mouvements de colere & d'indignation qui s'élevoient déjà au travers des nuages de ma tristesse. Ce jeune téméraire, indigne de posséder aucune vertu, ou digne, en effet, par quelques-unes de ses rares qualités, de n'être pas vertueux à demi, ne s'étoit pas éloigné assez de Saint-Cloud pour ignorer long-temps la mort de Cecile. Il étoit accouru avec tous les transports qu'on peut se figurer de l'impétuosité de son caractere, & rien n'avoit pu l'empêcher de pénétrer dans la chambre de Cecile, & de se jetter à genoux devant le lit, où il étoit à verser un torrent de larmes, avec des cris & des soupirs qui attendrissoient tous mes Domestiques.

J'entrai, sans le faire avertir, partagé encore entre les divers mouvements qui m'agitoient. Je le trouvai à genoux, comme on me l'avoit représenté, la bouche collée sur la bouche de ma fille, & s'épuisant en gémissements & en soupirs. Il m'apperçut. L'emportement de sa douleur ne l'empêcha point de se lever, &, prévenant le discours que je me disposois à lui adresser : O pere infortuné ! s'écria-t-il, malheureux gardien de mon bonheur & du vôtre, qu'avez-vous fait de votre fille ? Ah ! n'eût-elle pas été plus sûrement entre mes bras ? N'aurois-je pas sauvé sa vie aux dépens de la mienne ? Vivez donc, ajouta-t-il, si vous en êtes capable, après l'avoir perdue. Pour moi, je n'espere pas de lui survivre.

Ces reproches, qui partoient d'un cœur pénétré, eurent de la douceur pour le mien. Je pouvois pardonner tout au désespoir d'un amant. Mais le souvenir d'une témérité, qui n'étoit pas éloignée, & dont je ne doutois pas que le ressentiment n'eût précipité la mort de Cecile, me fit mettre plus d'amertume qu'il n'en attendoit dans

ma réponſe. Il vous ſied bien, lui dis-je la larme à l'œil, de rejetter, ſur le défaut de mes ſoins, un malheur que vous m'avez attiré par vos outrages ? Et, paſſant au lit de ma fille, ſans prêter l'oreille à ſes juſtifications, j'y pris la place & la poſture qu'il avoit quittée.

Ce ne fut pas pour faire entendre mes cris, ni pour attendrir les ſpectateurs par mes larmes. Toute ma conſternation ſe raſſembla au fond de mon cœur. Je conſidérai, avec une morne avidité, ce compoſé de perfections & de graces, que la mort même n'avoit pas encore eu le pouvoir de défigurer. Triſte jouet de la nature, qui n'avoit pris plaiſir à le former que pour l'abandonner dans ſa fleur à la plus cruelle ennemie de la jeuneſſe & de la beauté. Eh ! quel fond ai-je donc à faire ſur la durée de ma vie, lorſque cet âge n'eſt pas à couvert des traits de la mort ? Mais, je ſonge à la vie, reprenois-je en moi-même. Hélas ! ce qu'elle me promet à l'avenir n'eſt-il pas plus cruel que le malheur de la perdre ? Que me ſera-t-elle ſans toi, chere Cecile ! Et que dois-je eſpérer déſormais qui puiſſe remplir le vuide que tu laiſſes dans mon cœur. Je me ſerois oublié long-temps dans ces conſidérations lugubres, & je ne ſais comment, de la triſteſſe même de mes idées & de la mortelle amertume qu'un tel ſpectacle répandoit ſans ceſſe dans tous mes ſentiments, il ſe formoit une ſituation où je trouvois des charmes. Mais le Duc de Montmouth, qui s'étoit promené à grands pas dans cet intervalle, ſe rapprochant du lit avec de nouveaux tranſports, je penſai que, ſi Cecile pouvoit être encore ſenſible à quelque choſe, elle regardoit cette familiarité d'un homme qui l'avoit outragée, comme une nouvelle inſulte ; &, le voyant recommencer à porter ſes levres ſur un de

ſes bras, je regardai moi-même cette hardieſſe comme une profanation. Je me levai, je l'écartai de la main. Enſuite, me courbant ſur le viſage de ma chere fille, je lui donnai le baiſer d'une paix & d'une tendreſſe éternelle. Voilà pour moi, lui dis-je, après avoir preſſé un moment ſes levres, pour ton malheureux pere, que tu n'as jamais bien connu, ſi tu as cru qu'il ait ceſſé un moment de t'adorer. Et voilà pour ta mere, repris-je en la baiſant encore une fois au même lieu; pour cette incomparable mere, qui auroit ici laiſſé ſon ame, ſi je lui avois accordé la triſte ſatisfaction que je viens lui dérober. Cette penſée, qui réuniſſoit comme au même point tous les mouvements de mon cœur, me couta un ſanglot ſi violent, que je crus mes forces prêtes à m'abandonner.

Je fermai auſſi-tôt les rideaux du lit; &, prenant le Duc par la main pour l'engager à ſortir avec moi, j'ordonnai à Drinck, en ſa préſence, de n'accorder l'entrée de l'appartement à perſonne. J'ajoutai à cet ordre celui de faire appeller promptement de Paris quelques Chirurgiens pour embaumer le corps de ma fille avec les parfums les plus précieux, & la garantir de toute ſorte de corruption. Le Duc prêta l'oreille à ce diſcours. Je fus ſurpris de le voir tomber à mes genoux, qu'il embraſſa d'un air paſſionné. Il me conjura, par la mémoire d'une fille ſi aimable & ſi chere, par la tendreſſe de mon épouſe; enfin, par tout ce qu'il put imaginer de ſaint & de propre à m'attendrir, de lui accorder le cœur de Cecile pour en faire toute ſa vie ſon Idole. Je lui refuſai cette faveur, en aſſaiſonnant néanmoins mon refus de toutes les civilités qui pouvoient l'en conſoler. Il ſe jetta ſur un tableau, où j'avois fait tirer la mere & la fille par un des meilleurs Peintres de Paris. Je lui conteſtai juſqu'à ce léger

préſent, & je fis toutes ſortes d'efforts pour le tirer de ſes mains. Mais, ayant pluſieurs portraits de Cecile où elle n'étoit pas moins reſſemblante, je me laiſſai vaincre à la fin par ſon obſtination. Nouvelle ſource de traits empoiſonnés, que le ſort préparoit de loin contre le repos de ma vie.

M'étant repoſé ſur Drink de tous les arrangements qui ne demandoient pas ma préſence, je comptois, en retournant le ſoir à Paris, de me faire accompagner de Madame Riding, & je lui ſuppoſois autant d'empreſſement qu'à moi pour revoir mon épouſe. Mais elle ſe défendit de quitter Saint-Cloud par deux raiſons. La réſolution, me dit-elle, que vous avez priſe de faire embaumer le corps de ma chere éleve, & de le tranſporter avec nous en Angleterre, eſt tout ce que je pouvois ſouhaiter d'heureux dans l'affreuſe déſolation où ſa mort me condamne pour le reſte de ma vie. Si vous aviez pris le parti de l'enſevelir en France, je ne me ſerois jamais éloignée de ſon tombeau. La même raiſon m'empêchera de quitter ſon cercueil juſqu'au moment de notre départ. A l'égard de Madame Cléveland, ajouta-t-elle, quoique je n'aie plus rien de ſi cher que cette tendre amie, je tremble à la voir, & je ne ſais comment je ſerai jamais capable de ſoutenir ſa préſence, après avoir ſi malheureuſement répondu à la confiance qu'elle a eue pour moi en me laiſſant ici ſa fille. Il me fut impoſſible de faire prendre d'autres idées à Madame Riding.

Je m'armai de tout ce qui me reſtoit de courage pour reparoître aux yeux de mon épouſe. Les ſoins du Pere Recteur ne s'étoient point relâchés. Je le trouvai dans l'occupation où je l'avois laiſſé auprès d'elle, & l'on m'apprit à mon arrivée que, s'il n'avoit pu lui communiquer la for-

ce de retenir ses larmes, il l'avoit garantie du moins de tous les excès que j'avois appréhendés. Le compte que je lui rendis de mon voyage lui fit goûter aussi une sorte de douceur qui se mêle quelquefois dans la plus grande tristesse. Si elle redoubla ses pleurs au récit du dernier adieu que j'avois adressé de sa part à Cecile, elle trouva une satisfaction sensible dans cette tendre image. Les ordres que j'avois donnés à Drinck; la constance de Madame Riding auprès de son éleve, la visite même & les transports du Duc de Montmouth, tout ce qui étoit conforme, en un mot, à sa tendresse & à sa douleur, eut quelque pouvoir pour appaiser un peu le trouble de son imagination. Je prévis pour elle ce que je commençois à sentir déjà pour moi-même. Notre infortune n'ayant point été précédée de ces circonstances éclatantes qui portent quelquefois autant de confusion dans toutes les facultés de l'ame que le mal même dont elles sont comme les avant-coureurs, elle étoit plus capable de se fixer dans la partie intime de notre cœur pour y laisser des traces ineffaçables, que de nous porter long-temps à ces grands mouvements de désespoir, dont l'excès même semble annoncer infailliblement la fin. Aussi, dès le premier moment que me trouvant seul avec mon épouse, nous commençâmes à réfléchir ensemble sur notre cruelle disgrace, toutes nos idées nous conduisirent à un certain dégoût du monde & de tous ses biens, qui est peut-être la plus sûre marque des fortes impressions de l'adversité. Nous ne sommes pas faits pour ce que le commun des hommes appelle bonheur; telle fut notre premiere conclusion. Il est vrai, dis-je à Fanny, qui venoit de finir son discours par cette remarque, que la fortune nous a accoutumés depuis notre enfan-

ce au langage & aux méditations de la tristesse. Lorsque nous avons voulu nous en écarter, nous sommes entrés dans une carriere inconnue. Les premieres traces subsistent toujours. Les nouveaux objets ne font pas naître de nouveaux goûts, en présentant à l'esprit de nouvelles images. On est rappellé sans cesse à ses habitudes ; & la différence même, ou plutôt l'opposition totale qui est entre la tristesse & la joie, ne sert qu'à rendre cette nécessité plus sensible dans ceux qui croient pouvoir se livrer aisément au plaisir, après s'être fait comme une seconde nature de tout ce qui lui est opposé. A quoi ai-je donc pensé, continuai-je, lorsque j'ai fait choix d'un si misérable systême pour le faire succéder à toutes les disgraces que la fortune nous avoit fait essuyer ? Je me suis fait illusion par quelques faux raisonnements qui m'étoient peut-être restés de mon ancienne philosophie, & qui vous ont entraînée dans les mêmes erreurs. Mais non, vous vous en êtes défendu mieux que moi, & je porte tout-à-la-fois la faute de mes foiblesses, & celle des combats où je me reproche de vous avoir engagée. Dieu ! repris-je, est-ce mon égarement que vous auriez eu dessein de punir ? Vos châtiments seroient justes, s'ils n'avoient point eu d'autre objet que moi. Ne pouviez-vous me rendre misérable sans envelopper dans cette punition des ames innocentes ? Mais c'est autant de raisons qui m'obligent de me punir à mon tour. Je rentrerois par choix dans l'abyme de deuil où je suis, quand je n'y serois pas forcé par le funeste cours qui m'en fait désormais une loi nécessaire. Fanny m'interrompit avec douceur. Livrons-nous à la tristesse, me dit-elle, mais par d'autres motifs. Notre perte suffit pour justifier nos pleurs, sans en chercher une nouvelle matiere dans des

murmures qui en augmenteroient trop l'amertume s'ils nous rendoient aussi coupables que nous sommes malheureux. Affligeons-nous, parce que le Ciel même, en nous ôtant ce que nous avions de plus cher, nous impose la nécessité de nous affliger. Renonçons à la voie, parce qu'elle est aussi contraire à notre devoir qu'à notre goût. Rentrons comme vous dites dans un deuil qui ne finisse plus, & ne cherchons plus d'autres plaisirs jusqu'au tombeau, que dans les sentiments d'une douleur si juste.

Nous ne soutînmes que trop religieusement l'exercice de cette résolution. Mais je dois confesser la différence qui étoit entre la tristesse de Fanny & la mienne. Son cœur solidement nourri par la Religion, ne vit peu-à-peu dans notre malheur que des raisons de se fortifier dans le mépris des biens périssables, & de soupirer après un autre bonheur dont elle croyoit déjà sa fille en possession. Elle en devint plus sombre & plus mélancolique, mais, c'est-à-dire, plus attachée à la méditation des vérités qu'elle connoissoit, plus ennemie des vaines occupations qui n'étoient propres qu'à la dissiper, plus ardente pour tout ce qu'elle se proposoit comme un devoir, plus tendre même & plus attentive pour moi, qu'elle regardoit désormais comme le seul bien du monde qu'il lui fût permis d'aimer. Ainsi notre perte, du moins après les premiers mouvements qui l'avoient forcée de céder à la nature, devint pour elle une source de lumieres & de vertus; au lieu que de la manière dont j'envisageois ma situation, je n'y trouvois que des motifs d'une secrete horreur de moi-même, & d'un continuel désespoir. Quelle ressource me restoit-il, lorsque je ne voyois pas mieux où tourner mes desirs que mes espérances? J'avois fait l'essai de tout ce qui

passé pour des plaisirs & des biens. Si j'en avois remporté si peu de satisfaction dans un temps où j'avois le cœur assez tranquille pour m'assurer qu'il n'y avoit que leur vanité qui eût pu m'en inspirer le dégoût, comment serois-je revenu à m'en former de meilleures idées, ou à m'en promettre plus de fruit pour mon repos, lorsque la douleur de ma perte m'avertissoit sans cesse que j'avois besoin des plus puissants remedes ? L'étude & le commerce de mes amis avoient eu pour moi quelque douceur ; mais je sentois encore que c'étoit l'amusement d'une ame libre : & le souvenir continuel de ma chere Cecile, dont la mienne étoit pénétrée, ne me laissoit guere d'attention pour des traces si légeres. Je n'avois donc pour ressource que ma tendresse pour Fanny ; assez heureux sans doute, par un sentiment si plein de charmes, si le vuide de mon esprit n'y eût toujours laissé place à de sombres méditations, qui communiquoient nécessairement leur poison jusqu'aux plus tendres mouvements de mon cœur.

Le projet de notre départ ne s'étant point affoibli, je ne laissai pas de donner mes soins aux préparatifs d'un voyage qui n'étoit pas sans difficulté. Quelque sujet que j'eusse de me louer des égards qu'on avoit eus pour ma famille depuis la mort de Madame, je me défiois que la résolution où j'étois de partir, pourroit y mettre quelque changement, du moins à l'égard de mes deux fils qu'on auroit peut-être peine à laisser sortir du lieu de leur éducation. Je ne m'en ferois pas fait une de les confier aux Jésuites jusqu'à la fin de leurs études, si leur mere eût pu consentir à les voir si éloignés d'elle. Ne pensant qu'à la satisfaire, il me vint à l'esprit d'employer un innocent artifice pour nous délivrer de tous

les obstacles que notre tendresse nous faisoit craindre. Au lieu d'annoncer notre départ pour l'Angleterre, je ne parlai que d'un voyage de Rouen, où je feignis d'être appellé par des lettres pressantes du Comte de Clarendon. Un étrange hazard donna plus de vérité que je ne pensois à ce prétexte. Je n'avois pas écrit au Comte depuis la mort de ma fille ; &, quoique je n'eusse point à espérer de plus parfaites consolations que celles d'un tel ami, le trouble qui ne m'avoit pas encore abandonné, m'avoit fait négliger également mon intérêt & la bienséance. En allant effectivement quelques jours chez lui, non-seulement je m'acquittois d'un devoir auquel je ne pouvois manquer plus long-temps, mais je m'imaginai qu'il me seroit facile d'y faire venir après moi mes enfants, & que paroissant souhaiter lui-même de rassembler pendant quelque-temps toute ma famille, il me fourniroit sans affectation le moyen de les faire passer secrétement en Angleterre. L'embarras de recueillir tout ce que j'avois amassé de meubles & de livres dans le séjour que j'avois fait à Saint-Cloud & à Paris, étoit l'affaire de mes domestiques.

Il s'en fallut peu néanmoins que dans les témoignages de reconnoissance que je crus devoir au Recteur des Jésuites, je ne me trahisse par quelques expressions qui pouvoient lui faire pénétrer mon dessein. La durée que je lui garantissois pour mes sentiments, & les offres de service que je lui fis dans ma patrie, n'étoient pas le langage d'un homme qui pense à son retour. Je joignis à ces politesses un présent de mille pistoles ; &, si quelque chose a pu me persuader que les craintes que j'avois pour la liberté de mes fils étoient injustes, c'est que ce Pere, à qui l'on ne peut supposer assez peu d'esprit pour ne m'a-

voir pas entendu, ne fit aucune oppoſition à leur départ lorſqu'ils abandonnerent Paris pour me ſuivre. J'ai mieux aimé faire cet aveu de mon imprudence, que de faire ſoupçonner de quelque vue violente une ſociété pour laquelle j'ai toujours conſervé de l'eſtime.

Madame Riding ayant été informée de nos réſolutions, ſe diſpoſa, de ſon côté, à prendre la route de Rouen, dans une voiture que je fis conſtruire exprès pour elle. Le fardeau précieux dont elle étoit chargée, l'obligeoit à bien des précautions. L'uſage de France eſt incommode pour le tranſport d'un cadavre. Quoique Cecile eût rendu les derniers ſoupirs entre les mains du Recteur des Jéſuites, elle avoit été attachée toute ſa vie à la Religion Proteſtante; & Madame Riding, qui étoit toujours dans ſes anciens principes, n'auroit pas conſenti aiſément à la dépoſer, ſuivant l'ordre établi en France, dans toutes les Egliſes qui ſe trouvent ſur la route, ou à recevoir, à prix d'argent, la permiſſion d'un Curé pour paſſer ſans obſtacles. Le cercueil pouvoit être dérobé à la vue de la voiture que je lui envoyois. D'ailleurs, j'avois penſé que chaque jour apportant quelque diminution aux plus violentes douleurs, c'étoit donner à la conſtance de Fanny quelque-temps de plus pour ſe fortifier, que de faire partir Madame Riding douze ou quinze jours après nous. Je lui recommandai même d'inventer quelque prétexte pour différer autant qu'elle pourroit ſon départ.

Si nous quittâmes Paris ſans regret avec les motifs qui nous portoient à nous retirer dans notre patrie, ce ne fut pas ſans reconnoiſſance & ſans eſtime pour un grand nombre d'amis illuſtres dont la ſociété nous avoit été chere. Mais des cœurs enivrés de triſteſſe étoient peu capables

d'être fort attendris par d'autres sentiments. N'ayant aucune raison de hâter notre marche, nous n'arrivâmes chez Milord que le soir du second jour. Le premier spectacle dont nous fûmes frappés à sa porte, fut l'écusson de ses Armes, qui y étoit attaché en noir, suivant l'usage que les Anglois observent pendant le temps du deuil. J'avois laissé passer quelques semaines sans lui donner de mes nouvelles. Une mortelle crainte me fit imaginer aussi-tôt qu'il étoit lui-même l'objet de cette cérémonie funebre. A peine osâmes-nous marquer ce doute au Portier. Mais Fanny ayant été reconnue de plusieurs autres Domestiques, ils prévinrent nos questions en lui apprenant que le Comte & toute sa maison pleuroient depuis trois jours la mort de sa chere fille, Madame la Duchesse d'Yorck. Quel surcroît d'affliction pour nous! La douleur de notre propre perte se renouvellant par l'idée de celle du Comte, nous descendîmes avec presqu'autant de consternation qu'à la premiere nouvelle de la mort de Cecile. Je défendis aux Domestiques de prévenir leur Maître sur notre arrivée; &, nous faisant introduire aussi-tôt dans son cabinet, où l'on nous avoit dit qu'il étoit seul, nous y entrâmes les yeux couverts de larmes.

Il étoit assis au milieu de ses livres, une plume à la main; &, tenant la tête penchée sur sa table, il paroissoit fortement occupé de ce qu'il alloit écrire, ou de ce qu'il avoit déjà jetté sur le papier. S'étant tourné néanmoins au bruit qui venoit le troubler, il se leva en nous reconnoissant, & il vint à nous les bras ouverts. Ses regards étoient sombres, mais sa contenance me parut ferme & tranquille. Je crus remarquer seulement sur son visage un peu de pâleur, qui n'étoit point la couleur naturelle de son teint. Les

marques de notre affliction étant beaucoup moins mesurées, il s'imagina que c'étoit la seule compassion qui nous faisoit prendre un intérêt si vif à sa disgrace, & nous prévenant dans cette pensée : Vous vous êtes trop peu ménagés, nous dit-il d'un ton que la reconnoissance animoit plus que la douleur ; &, n'ayant pu recevoir que ce matin ma lettre, l'amitié vous a fait faire une diligence dont votre santé peut se ressentir. Hélas ! lui répondis-je en l'embrassant, votre lettre n'est pas tombée entre mes mains. Nous apprenons à ce moment la premiere nouvelle de vos infortunes; &, lorsque nous partîmes hier de Paris pour venir pleurer avec vous, c'étoit la nôtre seule que nous reprochions encore à la rigueur du Ciel ! Les soupirs de Fanny augmentant à ce discours, vous voyez, repris-je, les larmes de mon épouse, & j'avoue que je me fais violence pour contraindre les miennes. Vous n'êtes pas le seul Pere malheureux. La mort nous a ravi notre chere Cecile.

Le Comte aussi frappé d'un accident si imprévu que la force de notre affliction, parut oublier quelques moments sa perte, pour ne s'occuper que de la nôtre. Il me pressa de lui apprendre les circonstances de la maladie de ma fille ; & moi, trop plein encore de ma douleur pour faire attention si la bienséance me permettoit de lui faire ce récit avant que d'avoir entendu le sien, je m'abandonnai au triste plaisir de lui représenter Cecile mourante, & de lui peindre ma désolation. Revenant néanmoins à moi-même, après un long détail : ah ! Milord, repris-je avec quelque confusion, j'oublie que je fatigue un Pere qui n'est pas moins à plaindre que moi. Mais c'est de votre douleur même que j'espere de l'indulgence pour la mienne. Il m'avoit écouté avec différen-

tes marques d'attendrissement & de pitié. Cependant la sérénité & la modération reprenant leur siége sur son visage, ses premieres discours furent une exhortation à nous soumettre aux jugements toujours équitables de la Providence. Ensuite, se rendant à la priere que je lui fis de m'apprendre à son tour les circonstances de sa perte, il me raconta, avec la même douceur & la même constance, ce qu'il avoit reçu de la bouche du Docteur Morley, que le Duc d'Yorck lui avoit dépêché après la mort de la Duchesse. Sa relation auroit mérité toute entiere de trouver place dans un autre lieu de mon Histoire ; mais ici, où l'intérêt même du plus cher de mes amis refroidiroit la compassion que je demande pour le mien, je ne m'arrêterai qu'au petit nombre d'événements qui sont liés avec le fond de ma narration.

Le caractere foible & inconstant du Roi Charles n'avoit pas soutenu long-temps le retour de tendresse & de confiance qu'il avoit marqué pour le Duc & la Duchesse d'Yorck. Soit que les bons offices du Duc de Montmouth se fussent relâchés depuis que je lui avois ôté l'espérance d'obtenir ma fille, soit que les ennemis des Hydes eussent acquis un nouveau degré de faveur, on avoit vu essuyer à la Duchesse des froideurs & des marques d'aversion qu'on avoit prises pour les présages d'une haine ouverte & d'une disgrace absolue. Elle n'avoit eu qu'un enfant, qu'elle avoit perdu, mais sa jeunesse lui en faisoit espérer d'autres, & le souhait de la Nation étoit d'en voir du moins au Duc d'Yorck, lorsque la stérilité constante de la Reine ne permettoit plus d'en attendre du Roi ; les plus fideles amis du Comte de Clarendon persuaderent à sa fille que le seul moyen de résister aux injustes persécutions de ses

ennemis, étoit de feindre une grossesse avancée, qui intéresseroit toute l'Angleterre à son honneur & à sa conservation. Elle céda à leurs conseils. Le Duc d'Yorck fut trompé lui-même par des apparences qu'il est toujours facile à une femme de contrefaire. Il en marqua une joie qui se communiqua bientôt à toute la Nation, mais qui ne fit qu'irriter secrétement le Roi son frere, en renouvellant toutes ses prétentions. La Duchesse, sous prétexte de ménager le précieux dépôt qu'elle portoit dans son sein, évitoit de paroître à la Cour. Cette affectation servit encore de matiere à mille interprétations malignes. On la fit passer pour un commencement d'indépendance, qui aboutiroit, après les couches de la Duchesse, à des hauteurs dont le Roi même ne seroit point excepté. On fit craindre à ce Prince défiant & jaloux de son autorité, que les faveurs qu'il avoit prodiguées imprudemment aux deux fils du Comte, ne devinssent pour lui des chaînes qui le rendroient infailliblement leur esclave comme il l'avoit été de leur pere. On lui fit même envisager le rappel & le rétablissement de Milord Clarendon comme une nécessité à laquelle il seroit forcé de se rendre. Enfin, la gloire des Hydes, & l'humiliation de la Maison Royale de Stuart furent représentées à Charles comme des conséquences inévitables. Sa fierté ne put les supporter. On n'ose penser qu'elle l'ait pu engager dans les résolutions qui jetteroient un oprobre éternel sur sa mémoire; mais une Cour dissolue où le vice ouvre le chemin le plus sûr à la faveur, ne manque point de gens propres à tout entreprendre; & les ennemis du Comte, qui n'auroient été que trop capables d'un crime pour satisfaire uniquement leur haine, furent animés bien autrement par les marques de colere & de jalousie que le Roi ne put déguiser.

De quelque main que l'enfer se soit servi pour exécuter un de ses plus noirs attentats, la Duchesse fut atteinte d'un mal si prompt & si violent qu'elle en reconnut tout-d'un-coup la nature. La grandeur de son ame lui fit dédaigner d'en pénétrer la source. Elle fit appeller le Docteur Morley, qui avoit depuis long-temps sa confiance; &, lui découvant son malheur, elle exigea de lui, pour ne point allumer de ressentiment inutile dans l'esprit de son mari, qu'il lui cachât éternellement la cause de sa mort; mais une juste précaution pour sa famille lui fit souhaiter que son pere & ses deux freres fussent informés d'un péril qui sembloit les menacer après elle. Entre les ouvertures qu'elle fit au Docteur, elle lui confessa, en gémissant, la supposition de sa grossesse; mais, par une disposition du Ciel, qu'elle regardoit comme un châtiment, après avoir trompé quelque-temps le Public par cette fiction, elle se croyoit réellement enceinte. C'étoit tout-à-la-fois un nouveau crime pour ses ennemis, & pour elle un surcroît de douleur qui mit plus d'amertume dans ses derniers moments, que la perte de sa fortune & de sa vie. Morley, chargé de cette confidence, & de ses tendres sentiments pour un pere qui n'avoit jamais rien eu de si cher qu'elle, étoit arrivé à Rouen trois jours avant nous. Il avoit cru devoir employer beaucoup de ménagement pour apprendre une si triste nouvelle au Comte. Mais il ignoroit le fruit que ce Héros avoit tiré de ses disgraces. Le Comte, élevé à la perfection de la sagesse par les principes dont il s'étoit rempli dans sa solitude, avoit le cœur préparé à toutes sortes d'événements. Sans affecter d'être insensible aux mouvements de la nature, il avoit trouvé l'heureux art de les régler. Sa tendresse n'étoit pas diminuée pour sa fille,

mais, portant ses vues au-delà d'un espace dont le cours est borné, & dont il ne croyoit pas le terme éloigné pour lui-même, il ne s'affligea point d'un malheur qui la déroboit à la malignité des hommes, ni d'une séparation qui ne devoit servir qu'à lui assurer plutôt le plaisir de la rejoindre. Nous l'avions trouvé dans une méditation profonde des grandes vérités qui le consoloient de sa perte. Il écrivoit ses réflexions pour les graver dans son cœur, & pour les rapprocher plus souvent de sa mémoire. La pâleur que j'avois remarquée sur son visage venoit moins de sa douleur que de la contention de son esprit, & de sa modération dans l'usage de tous les biens qui ne servent qu'à fortifier la tyrannie des sens.

Nous passâmes une partie de la nuit à nous entretenir de nos pertes; mais le ton que Milord avoit pris, & qu'il soutint sans affectation, nous mit dans la nécessité de faire violence à nos sentiments. Fanny même se sentit encouragée par cet admirable exemple de constance. Nous nous retirâmes fort tard. Ma lassitude devoit me faire chercher naturellement un peu de repos dans le sommeil. Cependant l'impression qui me restoit des discours & de la fermeté du Comte, me mit le sang dans une agitation, qui ne me permit point de fermer les yeux. Je cherchois avidement dans quelle source il avoit puisé les principes d'une Philosophie si héroïque, & je me rappellois quelques légeres ouvertures qui lui étoient échappées dans d'autres temps. Mais des systêmes d'imagination, tels que je me figurois encore le sien, étoient-ils capables de soumettre les sens avec cet empire ? Celle du Comte, disois-je, est peut-être plus vive & plus ardente que la mienne. Il se représente plus fortement ses propres chimeres, & cette illusion produit

l'effet d'une réalité. D'ailleurs, ajoutois-je, quelle comparaison de son cœur au mien, & dois-je juger de ce qu'il éprouve par ce qui se passe au-dedans de moi-même ? Le Comte est un homme affoibli par l'âge. Peut-être a-t-il ignoré toute sa vie ce que c'est qu'une passion violente ; je sais qu'il n'en a point connu de plus forte que l'ambition. Combien la vieillesse a-t-elle achevé de refroidir son sang ? Il réussit à se vaincre, parce qu'il n'a rien dans lui-même à combattre. Ah ! s'il avoit eu pour sa fille la moitié de notre tendresse pour Cecile, il ne raisonneroit pas si tranquillement sur sa perte, & l'espérance de la rejoindre dans un avenir obscur & incertain ne suffiroit pas pour le consoler.

Après avoir passé la nuit dans ces réflexions, je n'eus rien de si pressant à mon lever que de revoir le Comte. Quelqu'idée qu'il fallût me former de cette sagesse prétendue, dont il m'avoit dit tant de fois qu'il faisoit son étude, & dont je voyois effectivement qu'il recueilloit le fruit, j'étois résolu d'approfondir ses principes. Sa tranquillité me causoit une espece de jalousie. Quoi ! disois-je, la nature, la raison, la Religion, si l'on veut, car c'est un nom célebre, à quelque chimere qu'on le donne, auront des secours pour surmonter la douleur, des secrets pour rendre heureux, qui ne sont peut-être inconnus qu'à moi, & que j'aurai desirés toute ma vie sans pouvoir les découvrir ? Dans l'ardeur dont je me sentis enflammer par cette pensée, aussi pressé par la curiosité que par le trouble & l'impatience de mes peines, j'allai droit à l'appartement du Comte, & le trouvant déja occupé de ses études, je le conjurai de les interrompre pour m'écouter.

Votre tranquillité, lui dis-je, ou l'empire que

vous prenez sur vos agitations, dans le malheur le plus sensible qu'un pere puisse avoir essuyé, me paroît un prodige qui surpasse toutes mes lumieres. Je cherchois depuis le premier instant de ma raison ce port heureux où vous êtes parvenu. Après mille efforts, j'ai désespéré de le trouver; &, lorsque je me suis flatté le plus témérairement d'en approcher, un orage imprévu n'a pas manqué de me repousser dans le sein des tempêtes qui m'ont précipité aussi-tôt dans quelque nouvel abyme. Le calme dont je vous vois jouir est-il votre propre ouvrage, ou l'effet du hazard? Est-ce un secret constant qui puisse être communiqué sans perdre sa vertu? ou n'est-ce qu'un bonheur aveugle & mal assuré, dont la force soit inconnue à vous-même qui le possédez? Pardonnez mes instances; mais je ne puis vous voir si heureux sans envie. Vous avez plaint mes peines, vous m'avez vanté la paix dont vous jouissez : il seroit cruel de me refuser la communication d'un bien qui paroît vous coûter si peu.

Un air de complaisance & de bonté qui se répandit aussi-tôt sur le visage du Comte, fut comme l'aurore de tous les beaux jours que la faveur du Ciel me tenoit en réserve. Mais les ténebres qui m'obscurcissoient les yeux étoient trop épaisses pour se dissiper à cette lumiere. J'attendis la réponse du Comte, qui paroissoit chercher des termes au gré de la tendresse & de l'empressement de son cœur. Enfin, cédant au mouvement qui le pressoit. Cher Cléveland! me dit-il, ami dont je connois la droiture, & dont j'ai plaint mille fois en effet les erreurs, que je sens de compassion pour vos peines; & quel surcroît de force pour ma propre consolation, si je pouvois me rendre propre à les adoucir! Mais,

autant que je connois vos principes, la guérison que vous desirez n'est pas une entreprise aisée. Vous vous êtes rempli dans votre jeunesse de mille maximes auxquelles vous avez donné le nom de principes qui, & vous ont soutenu dans plus d'une épreuve. Elles vous ont manqué. Mais je n'ai pas reconnu qu'en vous plaignant de leur foiblesse, vous avez pensé à vous en former d'autres. Le discours que vous m'avez tenu à Saint-Cloud, & le parti que vous avez pris presqu'aussitôt de vous livrer au tumulte du monde dans votre séjour à Paris, m'avoit fait juger que, si vous n'étiez pas retombé dans vos anciennes erreurs, vous étiez peut-être dans un état encore plus triste, qui est celui de renoncer à toute lumiere.

Non, non, Milord, me hâtai-je de lui répondre, comptez qu'après avoir reconnu sensiblement la fausseté d'un principe, je ne suis pas capable de m'y tromper deux fois. Soyez sûr de même qu'ayant abandonné ceux qui m'avoient fait illusion, je n'ai pas cessé de sentir qu'il ne suffisoit pas de m'être délivré de ces malheureux guides; & que, dans le temps même où j'ai cru mon bonheur le mieux affermi, il manquoit quelque chose à la perfection de mon repos. Combien ce sentiment est-il devenu plus vif depuis que la mort de ma fille a rouvert les anciennes plaies de mon cœur? Mais un triste désespoir, effet aussi nécessaire de la vanité des biens dont j'ai fait l'essai, que de celle de toutes mes lumieres, m'a fait regarder l'état tranquille où je vous vois avec les mêmes sujets de douleur, comme une perspective chimérique, à laquelle je ne pouvois tendre que par des impuissants desirs, dont l'inutilité auroit augmenté mes peines. Le témoignage même que mes yeux me rendent de votre égalité d'ame, ne suffira point pour me persuader

que cette heureuſe ſituation n'eſt pas impoſſible pour moi, ſi vous ne m'ouvrez dès aujourd'hui quelque chemin ſûr, dont la vue commence à me rendre un peu d'eſpérance.

Vous me demandez, reprit le Comte, ce qui ſurpaſſe peut-être mes forces. Un Miniſtre d'Etat, accoutumé pendant le cours d'une longue vie au tumulte des affaires, eſt peu propre à la diſcuſſion de tant de points importants auxquels je crois votre guériſon attachée. La vérité même perd quelque choſe de ſon éclat, lorſqu'elle eſt mal établie. Cependant, continua-t-il, avec un homme accoutumé à faire uſage de ſa raiſon, & capable par conſéquent de ſaiſir toute l'étendue d'un objet dont on lui découvre une partie, je ne crains pas de m'engager trop en mettant le pied dans une ſi belle carriere. J'entreprends de vous préſenter un côté nu de la vérité, &, levant vous-même le reſte du voile, vous aurez la gloire de ne devoir qu'à votre pénétration le progrès de vos lumieres. Je ſouhaiterois néanmoins, ajouta-t-il, avant que de vous demander de l'attention que vous paroiſſez diſpoſé à m'accorder, que vous priſſiez la peine de m'expliquer quelles ſont préciſément vos idées ſur les principaux devoirs de l'homme, pour me faire connoître ce que j'ai à combattre dans votre eſprit ou dans votre cœur, & de quel point je dois partir.

Cette propoſition m'effraya. A quels retours ne m'obligeoit-elle pas ſur moi-même, & quelle apparence de pénétrer tout-d'un-coup un chaos ſur lequel j'avois évité de tourner les yeux depuis ſi long-temps? Hélas! cher Comte, lui diſje, comment prétendez-vous que je puiſſe vous apprendre ce que je m'efforce continuellement d'ignorer? Songez-vous que depuis pluſieurs an-

nées toute mon étude est de fuir la vue de moi-même, par la crainte d'y trouver sans cesse un ennemi dont je n'ai pu obtenir presque un seul moment de composition. Que vous dirai-je de l'ordre de mes idées ? Je reconnois le pouvoir suprême de l'Etre infini à qui je dois l'existence. Mon culte est la bonté & la justice, par lesquelles je me suis toujours efforcé d'imiter ce grand modele. La variété des établissements humains qui portent le nom de Religion, m'a toujours ôté l'envie de les connoître, & j'ai refusé même de prêter l'oreille aux éclaircissements qu'on m'a proposés, par cette seule raison que, chaque secte condamnant sans pitié toutes les autres, j'ai toujours trouvé le plus grand nombre opposé à celle qu'on m'a pressé d'embrasser. Content du témoignage de mon cœur, qui n'a jamais été souillé par l'injustice ni par la haine, je n'ai pas porté mes vues plus loin ; & je m'y suis borné avec d'autant plus de confiance que, s'il y avoit quelque Religion utile ou nécessaire, ce ne pourroit être que par le rapport qu'elle auroit à ce but. Un point m'a jetté dans quelqu'embarras, encore n'ai-je dû mes doutes qu'aux raisonnements captieux d'une société de gens d'esprit, qui s'étoient fait comme honneur de m'entraîner dans leurs opinions. L'ame est-elle une substance distinguée du corps, qui soit destinée à l'usage de ses facultés après cette vie mortelle ? Ou n'est-ce qu'une modification de la matiere, qui rend le corps propre à des fonctions plus ou moins relevées, suivant la délicatesse de ses organes ? &, dans cette supposition, a-t-elle d'autre rapport avec l'Etre qui l'a formée, que celui d'un hommage passager qui doit finir avec son existence ? Toute la force des preuves qui m'ont jetté quelque-temps dans le doute, n'a pu prévaloir sur celle du sentiment

Je suis revenu à penser malgré moi que ce qui est capable de se replier sur soi-même, par la force de la réflexion, n'est rien qui ressemble à la matiere. Enfin, mes lumieres telles que je vous les explique, ont été constantes; &, si quelque nuage a pu les obscurcir, il ne me les a jamais fait rejetter comme des notions dont j'eusse reconnu la fausseté.

Mais, repris-je avec un soupir, je m'arrête à vous exposer mes spéculations : pourquoi, dans tous les objets dont l'état de ma fortune m'offre incessamment le choix, n'ai-je rien trouvé qui m'ait assez rempli pour m'occuper entiérement & pour guérir mes distractions ? Je n'ai senti que de la langueur dans les plaisirs que je vois rechercher avidement à tous les hommes, dans la bonne chere, dans les concerts, dans la continuité des jeux & des spectacles, dans tout ce qui passe aux yeux du monde pour le comble de la félicité. Suis-je donc le seul pour qui le plaisir se change en amertume ? Que dis-je ! J'ai vu naître dans mon sang une chaleur dont ma raison m'a fait honte, & qu'elle n'a pas eu le pouvoir d'arrêter : au mépris de l'amour le plus tendre & le plus saint dont on ait jamais brûlé pour une épouse, les charmes d'une courtisane ont excité une révolte imprévue dans mes sens, &, ce que j'ose à peine vous révéler, leur trouble a fait passer un moment le poison dans mon cœur. Quelle situation funeste de n'être ni content du plaisir, ni sûr de soi pour le devoir !

Mais j'arrive à la plus insupportable de mes peines. Le souvenir du passé n'est pas nécessaire ici pour grossir mon objet. J'ai perdu ma fille ; la mort est un malheur attaché à la condition humaine, & je n'ai pas dû me promettre que la faveur du Ciel me dispensât de la loi commune.

Dites-moi ſeulement, continuai-je, en redoublant la force de mes expreſſions avec l'ardeur du ſentiment qui les animoit : Ah ! Milord, dites-moi par quelle rigoureuſe diſpoſition de mon ſort la même puiſſance qui m'a formé avec un cœur ſi ſenſible, ne me fait pas trouver dans mes ſens ou dans ma raiſon, ſinon le remede abſolu de mes douleurs, du moins un équivalent de conſolation qui les balance, & qui arrête l'effet continuel de mon déſeſpoir ? Je vous demande, Milord, pourquoi je ne vous trouve rien de propre à me conſoler, après avoir été capable de devenir malheureux ? C'eſt à cette queſtion qu'il faut répondre, ſi vous voulez m'éclairer avant que de me guérir. Ne l'éludez pas, je vous en conjure. N'ayez point recours à ſes ſuppoſitions vagues & incertaines. Oui, Milord, faites-moi découvrir dans les attributs du Souverain Etre ou dans les miens, dans les idées de la raiſon, ou dans la nature des choſes, une apparence de preuves, une couleur de juſtice, une ombre de vraiſemblance, qui ſerve à me faire trouver moins de déréglement & de cruauté dans cette diſpoſition. Vous augmenterez mes eſpérances ; je ne croirai rien d'impoſſible à votre philoſophie, ſi elle m'offre d'abord de quoi concilier une ſi affreuſe contrariété.

Le Comte n'ayant pas beſoin, pour ſes vues, d'une ſi longue diſpoſition, ſembloit en attendre impatiemment la fin. Il ſaiſit l'occaſion que je lui donnois de m'arrêter. Ce que vous me demandez pour prélude, me dit-il, & ce qui vous paroît ſi propre à jetter du jour ſur vos difficultés, dépend de pluſieurs autres explications. Ce ſeroit renverſer l'ordre que de placer les conſéquences avant les principes ; mais défiez-vous à jamais de ma bonne foi, ſi vous me voyez éluder une

ſeule de vos objections. Enſuite, levant les yeux au Ciel, comme s'il eût voulu l'intéreſſer au ſuccès de ſon entrepriſe : je benis, continua-t-il, l'Etre Souverain dont vous reconnoiſſez la puiſſance, de vous avoir fait conſerver du moins une idée générale de la dépendance que vous lui devez. Je parle à un homme qui reconnoît un maître, & qui n'a pas effacé dans ſon cœur les premieres impreſſions de la nature. Il m'importeroit peu qu'il vous fût reſté des doutes ſur la ſpiritualité de l'ame, & ſur ſon immortalité. C'eſt une queſtion que j'abandonne à la Phyſique. Suppoſez l'ame immortelle par ſa nature, vous ne conteſterez point au Créateur le pouvoir de la détruire. Suppoſez-la périſſable par elle-même, compoſée de parties matérielles ; en un mot (ſi l'on peut ſe former cette idée ſans contradiction d'une ſubſtance capable de penſer & de réfléchir), vous confeſſerez de même que le Créateur Tout-Puiſſant, dont elle a reçu l'être avec les facultés qu'elle poſſede, peut lui conſerver éternellement ces avantages, c'eſt-à-dire, auſſi long-temps qu'il jouira lui-même de ſa puiſſance. La difficulté n'eſt qu'à ſavoir à quelle durée il la deſtine, & ce qu'il a décidé de ſon ſort. Voilà le point ſur lequel la raiſon eſt peut-être arrêtée lorſqu'elle n'a pour guide que ſes ſeules lumieres.

En rapportant les premieres circonſtances de l'entrepriſe du Comte, je ne veux pas faire attendre à mes Lecteurs une relation fort étendue de tous nos entretiens. C'eſt aſſez que, dans ces eſquiſſes imparfaites, on puiſſe prendre quelque idée de ſa méthode. Il ne fit pas difficulté de me la déclarer d'abord. Tel, me dit-il, que vous venez de vous faire connoître, ai-je pu vous vanter trop un remede auquel j'ai dû ma propre guériſon par les mêmes degrés dont j'attends in-

failliblement la vôtre. Ecoutez mes promesses, ajouta-t-il, &, dans le détail où je brûle d'entrer, si vous trouvez quelque terme obscur ou quelqu'idée qui vous blesse, ne craignez point d'exiger de moi tous les éclaircissements qui peuvent vous satisfaire.

Encore une fois, c'est en peu de mots que je retracerai l'ouvrage de plusieurs jours & le sujet d'un grand nombre d'entretiens. Le Comte s'étoit proposé trois objets, qui se développerent par degrés, & que l'Orateur le plus habile n'auroit pas représentés avec plus de force sous leurs différentes faces. Dans son premier discours il me fit le plan de ce qu'il ne m'annonçoit encore que sous le nom de son remede; & sa promesse étoit qu'indépendamment même de mes maux, qui devoient me rendre ardent pour ma guérison, je ne verrois pas le tableau qu'il avoit à m'offrir, sans souhaiter qu'il fût la peinture d'un bien réel. En effet, la description qu'il commença de tous les avantages particuliers de la Religion me fixa bien moins par la nouveauté des images, que par les douceurs qu'il m'y fit voir attachées. Les idées de Christianisme, que j'avois reçues à Saumur, consistoient à un certain nombre de suppositions tristes & rebutantes, qui n'avoient pu m'inspirer que du dégoût lorsqu'elles avoient été séparées de leurs preuves. Ici l'on m'offroit une face riante, & dont les charmes seuls étoient d'abord un soulagement pour mon imagination; des graces intérieures, des secours invisibles, des faveurs constantes qui n'avoient besoin que d'être demandées pour être obtenues, une liaison anticipée de l'esprit & du cœur, avec un ordre supérieur à la nature, &, pour derniere perspective, une éternité de bonheur & d'amour. Ce que je réunis dans un espace si court m'étant exposé

tenoient en garde contre tout ce qui pouvoit faire prendre le change à ma raison. Quel fruit aurois-je à tirer d'une nouvelle erreur ? & que me serviroit-il, disois-je, de devoir peut-être quelques moments de repos à mon illusion ? c'est ici que je regrette la loi que je me suis imposée de ne faire entrer aucune de ces discussions dans mon histoire. Ceux qui, cherchant de bonne foi la vérité, n'attendent qu'un guide qui les éclaire, & ne demandent que de solides raisons pour se rendre, trouveroient ici dans le discours du Comte une source d'instructions & de lumieres. Il fit une juste impression sur mon esprit. Si je ne prétends point que la vérité ait beaucoup d'honneur à tirer de cette victoire, parce qu'étant à l'épreuve de toutes sortes d'objections, c'est toujours à nous-mêmes que nous devons imputer nos ténebres, il y a du moins une gloire extrême pour le Comte à me l'avoir présentée dans ce jour qui porte la lumiere jusqu'au fond du cœur, & qui ne laisse plus d'accès du moindre doute.

Je pese, avec raison, sur cette époque ou changement de mes principes, ou plutôt sur ce renouvellement de mon ame, qui lui fit reprendre insensiblement toute la vigueur qu'elle avoit perdue dans un si long oubli d'elle-même, & qui l'éleva enfin au degré de connoissance & de force où le Ciel l'appelloit par tant d'épreuves. A l'esprit juste & sincere qui s'est persuadé une fois de la nécessité de la Religion, par sa convenance avec l'idée que nous avons des droits du Créateur, & avec celle que notre propre cœur nous force de prendre de la nature humaine, le chemin est court jusqu'à la conviction de toutes les autres parties de la vérité auxquelles le parfait repos du cœur est attaché. La créance des myste-

res, celles des points historiques, la soumission aux regles des mœurs & de discipline, ne sont plus que des conséquences qui sortent d'elles-mêmes du principe. Cependant, après m'avoir proposé la Religion comme le bien le plus desirable, & me l'avoir fait regarder comme la nécessité la plus juste, le Comte entreprit de me la prouver comme la vérité la plus réelle & la mieux établie.

Ses preuves n'eurent rien de nouveau que la méthode ; car je me souviens de les avoir reconnues depuis dans tous les ouvrages que je me suis procurés sur cette importante matiere. Mais il avoit remarqué que l'incrédulité n'oppose point d'armes plus fortes à la Religion, que la foiblesse qu'elle prétend trouver dans chacun des arguments sur lesquels on la fonde ; &, n'osant encore faire autant de fond qu'il l'auroit pu, s'il eût consulté mes sentiments sur l'impression que j'avois conservée de notre second entretien, il prit avec moi la méthode qu'il souhaitoit, m'a-t-il dit mille fois dans la suite, qu'on prît toujours avec les incrédules. Au lieu de me prévenir sur le dessein qu'il avoit d'employer chaque argument comme une preuve, il éloigna de moi cette idée pour me faire recevoir son discours sur le pied d'une discussion historique, dont il se réservoit à m'apprendre l'utilité. Il m'en faisoit examiner avec soin toutes les circonstances ; &, sans pénétrer ses vues, j'observois que, s'il ne laissoit rien échapper de la force des témoignages, il ne me déguisoit pas non plus celle des objections. Après avoir fait passer sous mes yeux tout ce qui appartient à la Religion par quelque rapport, il me demanda ce que je pensois d'une vérité soutenue de tant de preuves ? Je ne pus refuser une soumission qui m'étoit comme arrachée. On éteint

d'un moindre souffle la lumiere d'un flambeau. Mais cent flambeaux réunis jettent une clarté victorieuse que tous les vents ensemble ne sauroient affoiblir.

Quelle idée donnerai-je de la satisfaction de mon cœur, lorsqu'étant seul à méditer sur mes nouvelles connoissances, je trouvai dans mes réflexions un secours presqu'aussi puissant que les instances & les instructions du Comte? Le prix du service qu'il m'avoit rendu consistoit à m'avoir montré la carriere. J'y étois entré par ma propre ardeur, & je brûlois déjà d'y courir. En un moment je vis tomber le charme que ma raison seule n'avoit jamais eu la force de pénétrer. Les attachements du monde, ses biens, leur durée, tout prit à mes yeux sa valeur réelle. Je n'estimai plus rien que par le rapport de quelque chose avec les nouveaux objets de mon estime & de mon affection. Rien ne me parut grand que les vérités saintes dont j'étois pénétré, & rien d'important que ce qui dure toujours. Fanny s'apperçut bientôt de ce changement; mais, loin d'en prendre quelque sujet d'alarme, elle marqua de l'empressement à m'en féliciter. Il avoit fait depuis long-temps l'objet de tous ses vœux. Sa modestie seule & le respect dont elle étoit remplie pour moi, l'avoit empêchée de me faire honte de mes égarements, & de me proposer ses lumieres. Avec quelle joie me vit-elle prendre volontairement le chemin qu'elle n'avoit osé me montrer! Je reçus ses félicitations comme un surcroît de bonheur. Vous êtes donc aussi heureuse que moi, lui dis-je, puisque vous sentez le prix des biens dont je commence à jouir. Quoi! repris-je avec étonnement, ce qui vous occupoit dans vos moments de solitude, ce que vous nommiez vos exercices de piété, & que je re-

gardois comme un amusement pardonnable à la foiblesse de votre sexe, étoit peut-être la méditation des profondes vérités que j'ignorois ! Le Ciel vous avoit favorisée de cette connoissance, tandis que je languissois près de vous dans les ténebres, ou que, par un malheur encore plus affreux, je m'abandonnois imprudemment à l'erreur ! Hélas ! ajoutai-je, comment étiez-vous capable de cette indifférence pour mon repos ? Elle s'excusa par la crainte où elle avoit toujours été de me voir condamner son zele, & par l'idée même que je lui avois marquée plusieurs fois de ses occupations. Elle ne s'étoit pas trompée, continua-t-elle, puisque j'en venois de faire l'aveu. Mais combien avoit-elle adressé de soupirs au Ciel pour obtenir de sa bonté qu'il me dessillât les yeux !

Une autre question que je me hâtai de faire à Fanny, & qui formoit pour moi une difficulté considérable dans ma premiere ferveur, regardoit l'abattement où je l'avois vue pour ses anciennes disgraces, & particuliérement pour la mort de sa fille. Avec la force dont je me sentois rempli par la considération des grandes vérités de la religion, j'avois peine à comprendre qu'ayant depuis long-temps les mêmes secours elle eût pu s'abandonner à tant de regrets dont j'avois été témoin, & paroître si sensible à des malheurs ou à des pertes qui ne me paroissoient plus capables de troubler la tranquillité d'un Chrétien. Ce que je n'avois pas compris dans la bouche du Recteur, lorsqu'il l'exhortoit à regarder la mort de Cecile comme une séparation de courte durée, & ne pas donner le nom d'infortune à ce qui pouvoit arriver de plus heureux pour sa fille, me devenoit si clair & si sensible que je ne concevois plus qu'elle eût pu penser autrement

avec les mêmes principes. Je la pressai de satisfaire à cette question. Elle me répondit qu'il étoit sans doute humiliant pour elle d'avoir marqué si peu de patience & de soumission dans cette épreuve, & qu'elle étoit persuadée que, l'assistance du Ciel n'ayant pu lui manquer, c'étoit sur elle-même que devoit retomber tout le blâme de sa foiblesse. Mais je suis mere, ajouta-t-elle, & naturellement la plus tendre de toutes les femmes. Les liens de la nature ne sont point détruits par les secours de la grace. J'ai appris de la religion même, reprit-elle, que nôtre malheureuse vie est une scene perpétuelle de miseres, & cette vérité ne doit proprement s'entendre que des combats que nous avons à soutenir contre nos propres sentiments. Tout ce qui se passe hors de nous, comme la perte des biens, l'agitation des objets qui nous environnent, ne demande pas plus de patience & de courage qu'on n'en peut trouver dans les seules forces de la raison; & vous-même, si vous en rappellez la mémoire, vous n'avez pas eu besoin jusques-là d'autres secours que votre fermeté naturelle. Où commencent donc les combats qui sont les véritables épreuves d'un Chrétien? C'est dans ces sortes de disgraces dont le sentiment est si intime, que tous nos efforts ne peuvent ni le vaincre ni l'écarter. Le trait nous suit malgré nous; & la patience, qui ne vient que de la nature, est bientôt épuisée. La grace est alors une ressource qui ne manque point à celui qui la demande; mais en la recevant même, dans la juste mesure de nos besoins, il arrive encore que la foiblesse de la nature se fait sentir. Elle joignit à cette réflexion quantité d'excellentes maximes qui me parurent le fruit d'une vertu consommée, & qui m'emflammerent d'une espece d'émulation. Une femme, disois-je avec ad-

miration, une créature foible & délicate a découvert un trésor inconnu aux hommes les plus éclairés! Elle s'est assuré un bonheur que tant d'aveugles cherchent inutilement ; & , dans la simplicité de son cœur, elle se trouve capable de communiquer ses lumieres à ceux de qui elle auroit dû les recevoir.

L'ardeur que je sentis croître de jour en jour par ses entretiens & par ceux du Comte, auroit peut-être emporté trop loin un cœur aussi facile à émouvoir que le mien, si l'habitude que j'avois de raisonner ne m'eût fait découvrir, dans leurs principes mêmes, autant de regles de modération, que de motifs de zele. L'éloignement du monde & le goût de la solitude, qui avoient été les premieres conclusions de ma nouvelle Philosophie, me parurent bientôt des excès, quand je considérai, suivant les maximes de Fanny, que nos obligations ne sont pas bornées à nous-mêmes, & qu'avec la connoissance des vrais principes, la religion en demande la pratique, qui consiste dans l'exercice de toutes les vertus. Ainsi, loin de m'arrêter au sentiment farouche qui m'auroit porté volontiers à rompre tout commerce avec les hommes, je conçus qu'il ne pouvoit venir que d'une coupable indolence, qui fait fuir la peine de se rendre utile aux autres par la force des leçons & des exemples, ou d'une défiance outrée de soi-même, qui fait renoncer au mérite du combat pour se mettre lâchement à couvert du danger. En m'élevant même au-dessus des biens du monde, & en apprenant à quels plaisirs le nom de bonheur appartient, je démêlai, au travers d'une infinité d'idées fausses & de raisonnements sans justesse, dont je voyois la plupart des livres de piété remplis, que l'Evangile ne peut accorder l'usage des biens sensibles sans

en permettre le goût ; & par conséquent que tout systême de morale, où l'on fait un crime d'un attachement raisonnable aux créatures, est un fanatisme qui blesse autant la Religion que la nature. Après bien des méditations sur cet important article, je me persuadai que l'une & l'autre n'en condamnent que l'excès, c'est-à-dire, cette sorte d'emportement qui suppose la préférence du plaisir au devoir. Par là se trouvent justifiés tous les penchants & les goûts d'un honnête homme, qui sait non-seulement renfermer ses desirs dans les bornes de la loi, mais qui les ennoblit même par le rapport qu'il leur donne à une meilleure fin.

Je me formai sur ce principe un nouveau plan de conduite tout différent peut-être de celui qu'on pourroit s'imaginer après l'idée que j'ai fait prendre de ma ferveur. Ceux qui ignorent par quels liens la nature & la religion tiennent l'une à l'autre, auront peine sans doute à m'approuver : mais, fondé sur les regles mêmes de la vérité que j'embrassois & dont je me flattois de pénétrer les devoirs, après avoir placé l'amour de Dieu & le desir des biens célestes au premier rang de mes affections, je mis l'ordre suivant dans les inclinations de mon cœur, & dans le cours de mes actions. 1. Les devoirs de la religion : ils devenoient la source de mon bonheur, comme l'unique voie qui devoit me conduire à ma derniere fin. 2. Ma tendresse pour mon épouse : c'étoit un sentiment si juste qu'il ne pouvoit être en opposition avec aucune loi. 3. Les devoirs de la société, dans lesquels je comprenois ceux de l'amitié. 4. L'étude assidue des saintes lettres, pour me fortifier de plus en plus dans le goût de mes nouvelles maximes, mais sans abandonner l'étude de la nature, dont je n'avois guere moins de fruit à tirer pour les

mêmes vues, puisqu'à des yeux bien éclairés par la religion, l'ordre naturel se rapporte à Dieu comme celui de la grace. 5. L'usage modéré des plaisirs : par ce principe, que la perfection de l'Evangile ne consiste pas plus à se priver qu'à jouir avec sagesse. Ainsi la bonne chere, la musique & les autres douceurs qui flattent les sens, ne furent point exclues de mon systême. Le goût même des femmes, qui passe pour un écueil si terrible, me parut sans danger avec les sentiments qui me servoient de préservatifs. Ma tendresse inaltérable pour Fanny donnoit assez d'exercice à mon cœur pour ne jamais craindre qu'il fût capable de me trahir ; &, lorsque je n'avois à redouter que la révolte grossiere de mes sens, je me promettois, des grands motifs de la religion, plus de force qu'il n'en falloit dans un péril où la facilité avec laquelle je m'étois laissé vaincre dans d'autres temps, n'avoit prouvé que mon extrême foiblesse. Pourquoi ne pourroit-on pas trouver des douceurs innocentes dans le plus parfait ouvrage de la nature ? La beauté & les graces seroient des avantages bien funestes pour une femme. Il faudroit donc la fuir, parce qu'elle mérite qu'on la cherche ; & la traiter, parce qu'elle est aimable, avec toutes les marques de la haine ? Quelle étrange contradiction ! Sur cette courte idée de mon nouveau systême, on me demandera peut-être comment la religion pouvoit me faire revenir à quelques-uns des amusements que la raison m'avoit fait abandonner. Celui qui ne prévoit pas ma réponse ignore les deux principaux avantages du Christianisme ; l'un, qui est de sanctifier, par l'innocence des desirs & par le soin de les rapporter au dernier terme, tout ce qui n'est pas, ou mauvais en soi-même, ou particuliérement défendu par la loi ; l'autre, qui consiste

dans la force qu'il communique à ceux qui se prêtent de bonne foi à ses impressions, de se garantir d'un attachement immodéré aux biens sensibles, & de prendre occasion même des petits dégoûts qui accompagnent ou qui suivent toujours leur possession, pour redoubler l'ardeur qui les fait tendre sans cesse à celles d'un bonheur plus solide. En un mot, le Chrétien trouve dans les plaisirs qu'il se procure, par l'usage des biens passagers du monde, une raison d'en desirer de plus parfaits. Il en craint peu la perte, parce qu'il compte sur un dédommagement certain. Il les regarde comme un essai de ceux qui l'attendent dans un état moins sujet à changer; & cette disposition, dans laquelle il est soutenu par les secours intérieurs de la religion, lui fait conserver cette paix & cette égalité d'ame dont la seule Philosophie ne donne que l'ombre, & qui est déjà comme une anticipation du bonheur auquel il aspire. Mais ce qui fait le plus d'honneur à la Religion, & qui prouve invinciblement la force divine de son secours, c'est qu'au lieu de cette lenteur avec laquelle la raison & la nature parviennent à former leurs habitudes, elle fait trouver tout-d'un-coup autant de douceur & de facilité dans l'exécution de ses maximes, que si l'on n'avoit point eu d'autre exercice pendant toute sa vie. Nous eûmes, Fanny & moi, l'occasion de faire bientôt cette heureuse expérience.

Nous n'avions rien appris de Madame Lallin depuis son évasion. Drinck m'avoit confié l'ordre que mon épouse lui avoit donné secrétement de s'informer du chemin qu'il avoit pris, & d'employer tous ses soins pour découvrir le lieu de sa retraite. Je connoissois trop bien Fanny pour l'avoir soupçonnée de quelqu'autre vue que celle d'une généreuse compassion : mais

je ne me ferois pas imaginé non plus, qu'après avoir fait plusieurs démarches inutiles pour suivre un sentiment si noble, & remplie d'ailleurs de tant d'autres idées qui l'avoient occupée sans cesse, elle eût pu trouver place pour un souvenir que rien ne l'obligeoit de conserver. Cependant elle vint un jour à moi avec une lettre de Drinck qu'elle avoit reçue de Saint-Cloud; &, me prévenant par un discours fort tendre, elle me pria, pour conclusion, de lui accorder la liberté de rendre quelque service à une malheureuse femme qui s'étoit punie trop rigoureusement des injustices de la fortune. J'avois peine à comprendre son dessein, lorsque m'ayant expliqué la triste situation où Madame Lallin s'étoit réduite, elle me proposa de la rappeller auprès de nous, & de lui rendre notre confiance avec une estime qu'elle n'avoit jamais mérité de perdre. Le hazard avoit fait découvrir à Drinck ce qu'il avoit cherché long-temps sans succès. Mon nom s'étant répandu, depuis nos dernieres aventures, parmi quelques Anglois qui avoient fréquenté la Cour de Madame, il étoit passé jusqu'en Angleterre, où l'un de mes plus anciens ennemis ne l'avoit pas entendu sans surprise. C'étoit John Will, le persécuteur du Vicomte d'Axminster, & le Tyran de Madame Lallin. Ce perfide étoit dans un âge où le remords commence à expier les déréglements d'une longue vie. Un simple repentir suffisoit peut-être pour l'acquitter envers le Ciel des chagrins qu'il avoit causés à Milord Axminster & à sa famille; mais il devoit d'autres réparations à Madame Lallin qu'il avoit trompée cruellement sous l'ombre du mariage, & dont le bien étoit resté entre ses mains lorsqu'elle avoit pris le parti de se délivrer de la tyrannie par la fuite. Il ne douta

point qu'elle n'eût trouvé le moyen de me rejoindre, ou qu'en passant en France il n'apprît de moi ce qu'elle étoit devenue. Son espérance étoit de gagner son cœur par des soumissions, & de l'engager à prendre chez lui le rang & le titre qu'elle y avoit acquis par ses malheurs. Il se rendit à Saint-Cloud. J'en étois parti. Mais Drinck, que j'y avois laissé après moi, lui donna les informations qu'il desiroit, jusqu'au moment du moins où les obscurités de notre propre sort l'avoient porté à s'éloigner volontairement de ma maison. S'il ne put lui procurer d'autre éclaircissement, il lui fit entendre qu'étant partie avec peu de commodité pour une longue route, elle ne pouvoit être fort éloignée de Paris.

Cette recherche devint l'unique occupation de Will, & lui réussit plus heureusement qu'à Drinck, qui n'avoit pu s'y livrer entiérement. Une Angloise, à qui l'habitude que Madame Lallin s'étoit formée de vivre avec des femmes de notre Nation, faisoit comme une nécessité de donner sa confiance, se trouva heureusement liée avec quelques amis de John Will. Il apprit d'eux que notre malheureuse fugitive avoit passé quelques jours chez cette fidelle amie; & que, s'étant retirée dans le Couvent d'Haute-Bruyere, qui est à quelques lieues de Paris, elle n'avoit pas cessé d'entretenir un commerce intime avec elle; mais, avec peu de ressource du côté de la fortune, elle se voyoit forcée, pour subsister dans une maison où sa dépense auroit bientôt surpassé ses richesses, de se réduire au rang de cette espece de domestiques à qui l'on adoucit l'humiliation de leur état par le titre de Sœurs converses. Will avoit demandé à la voir sous un nom moins capable de l'effrayer que le sien. Elle l'avoit reçu avec horreur, & dans

la confusion qu'il avoit ressentie de ses reproches, il étoit venu à Saint-Cloud, sans avoir eu la force d'y répondre.

Drinck nous marquoit tout-à-la-fois & la demeure de Madame Lallin, & les propositions de Will. Mon épouse, pour qui la perfidie avoit toujours été le plus affreux de tous les crimes, trouvoit Madame Lallin aussi à plaindre de n'avoir rien de plus heureux à espérer que les offres de Will, qu'elle l'étoit par la triste situation de sa fortune. Quelle confiance pouvoit-elle prendre au plus trompeur de tous les hommes? & la Religion même donne-t-elle des motifs de sécurité contre les artifices d'un traître? Cette considération toucha si puissamment Fanny, que venant à s'attendrir encore par la misere d'une femme à qui elle reconnoissoit enfin que nous devions moins de haine que de pitié, elle venoit me demander grace pour elle, & me donner un exemple de générosité qu'elle me pressa de suivre.

Je l'arrêtai. Mon cœur n'avoit point de violence à se faire, puisque, loin de nourrir le moindre ressentiment contre Madame Lallin, j'avois toujours rendu justice à ses intentions, & je lui pardonnois de bonne foi tous nos malheurs. Mais, en applaudissant aux généreuses inclinations de Fanny, je craignois de blesser la prudence par une facilité trop prompte à les suivre. Il falloit d'autres témoignages que celui de Will & qu'une lettre de Drinck, pour justifier une démarche dont je croyois sentir toute l'importance. En considérant même le véritable intérêt de Madame Lallin, je ne voyois point qu'elle dût marquer tant de répugnance à recevoir les soumissions d'un homme qui revenoit à elle par la voie du repentir. Et, quelqu'opinion qu'il en fallût prendre, je me

croyois obligé du moins de ne m'en rapporter qu'à mes propes yeux. Ainsi, sans rejetter absolument les instances de mon épouse, je lui fis approuver la résolution que je pris d'engager Will & Madame Lallin à se rendre à Rouen, pour examiner de concert ce que leur intérêt & le mien pouvoient nous permettre. Madame Riding, que j'attendois incessamment, fut chargée, par une lettre que je lui écrivis le même jour, de prendre Madame Lallin à Haute-Bruyere. Malgré tous ses projets de retraite, je ne doutai point qu'une invitation de la part de Fanny & de la mienne, ne la disposât sur le champ à se mettre en chemin. J'avois écrit d'un autre côté au Recteur du Collége, pour le prier de faire partir mes enfants sous la conduite de ce Gouverneur dont il m'avoit tant vanté le zele & la sagesse. Tout s'arrangeoit ainsi pour mon passage en Angleterre, & j'avois déja fait embarquer à Dieppe la plus grande partie de mes équipages.

J'étois dans l'attente des seules personnes dont l'absence retardoit mon départ; & Milord Clarendon étendant les bons offices de l'amitié à tous mes besoins, s'occupoit à me donner des lumieres sur le caractere & les intérêts de ceux qui gouvernoient à la Cour de Londres, lorsqu'on nous annonça la visite du Duc de Montmouth. Il étoit sans éclat & presque sans suite; mais il fut reconnu des domestiques du Comte qui l'avoient vu si souvent chez leur Maître. Nulle raison ne devoit plus me donner d'éloignement pour sa personne; & dans le dessein où j'étois de quitter la France, il sembloit au contraire que son amitié pouvoit me devenir utile. Je m'imaginai qu'après avoir employé quelque-temps à pleurer la perte de ma fille, il ve-

noit rendre à Fanny les devoirs communs de la politesse. Cette conjecture étoit juste, mais elle ne comprenoit pas tous ses motifs ni même tous ses prétextes.

Après avoir satisfait à l'usage par un compliment qui parut renouveller sa douleur, il me prit à l'écart, & me vantant beaucoup son amitié, il m'annonça une disgrace qui m'alloit mettre dans la nécessité, me dit-il, de faire promptement le voyage de Londres. Préparé à toutes sortes d'événements, comme je l'étois dans ma nouvelle ferveur, j'entendis cet exorde sans émotion, & je lui répondis que j'étois heureusement à la veille de partir avec toute ma famille. Il parut plus ému que moi de ma réponse, je crus remarquer du moins qu'elle étoit contraire à son attente. Cependant, après en avoir affecté une satisfaction qu'il ne ressentoit pas, il m'apprit que Monsieur & Madame de L***, dans l'embarras où ils étoient pour me communiquer une nouvelle tout-à-fait chagrinante, s'étoient adressés à lui par une lettre où ils se plaignoient amérement d'avoir perdu le titre qui les avoit mis en possession de l'héritage de Milord Axminster. Ils ne pouvoient soupçonner de ce vol que la malheureuse Cortona, pour laquelle ils avoient eu long-temps une confiance aveugle, & dont ils n'avoient pas ignoré la juste punition. Mais, dans quelques mains que fut tombée cette piece, le plus grand mal, ajoutoient-ils, venoit des héritiers de Milord Tervill, qui, ayant trouvé apparemment le moyen de la retirer, commençoient à s'en prévaloir pour leur disputer des biens dont leur pere avoit été en possession l'espace de trente ans. En effet, quelqu'injustice qu'il y eût à porter leurs prétentions sur l'héritage d'autrui, il sembloit que dans l'absence de

l'héritier légitime, ils eussent plus de droit que deux étrangers sur un bien qui avoit été conservé si long-temps dans leur famille. Je pris la chose aussitôt dans ce sens ; & , malgré l'air d'importance que le Duc de Montmouth avoit donné à son récit, je me figurai que la présence de Fanny & de mes enfants suffiroit pour dissiper toutes les difficultés.

Ce n'étoit pas la pensée du Duc qui avoit formé, sur cet incident, deux espérances dignes de sa légéreté & de sa présomption. Le portrait de Fanny, joint dans un même Tableau à celui de ma fille, avoit servi non-seulement à le guérir de sa douleur, mais encore à lui inspirer une nouvelle tendresse, qui étoit devenue, en peu de jours, la passion dominante de son cœur, ou plutôt ayant été prévenu, comme je l'ai fait remarquer, d'une ardeur presqu'égale pour la mere & pour la fille, ses desirs qui s'étoient réunis sur Cecile, reprirent impétueusement leur cours vers Fanny. Il avoit vu peu d'apparence de les satisfaire, & peut-être avoit-il passé quelque-temps à les combattre. Mais la priere qu'il avoit reçue de Monsieur de L*** étoit une ouverture si favorable, que dans les principes de galanterie qui régnoit alors en Angleterre comme à Paris, il avoit pris le parti de ne la pas négliger. Il se promettoit donc que la disgrace qu'il m'avoit communiquée, m'engageroit, non-seulement à faire le voyage de Londres, mais à me lier avec lui plus étroitement que jamais par le besoin que j'aurois de sa protection, & que la liberté que mon épouse ne pourroit lui refuser de la voir familiérement pendant mon absence, lui donneroit mille occasions de satisfaire son amour.

Quoique l'approche de notre départ, & la froideur avec laquelle je reçus ses offres de services

dans une affaire où je les croyois inutiles, eût rabattu tout-d'un-coup une partie de ses espérances, il ne perdit pas celle de faire du moins connoître ses sentiments à Fanny. L'habitude qu'il avoit eue de vivre chez Milord Clarendon, pendant le séjour qu'il avoit fait à Rouen, lui donnoit la liberté de lui demander pendant quelques jours un asyle. Sa passion y prit de nouvelles forces, par la présence continuelle de ce qu'il aimoit. Bientôt elle n'eut plus le pouvoir de se déguiser. Le Comte & toute sa maison s'en apperçurent à mille marques. Fanny & moi nous fûmes les seuls à qui cette idée ne se présenta point. J'étois livré sans cesse à des méditations si sérieuses, qu'elles me laissoient peu d'attention pour la conduite d'autrui; & Fanny, dans le mélange de tristesse & d'affaires où elle étoit à la veille de notre départ, n'étoit pas plus capable d'ouvrir les yeux sur une folie qu'elle auroit méprisée quand elle s'en seroit apperçue.

Milord Clarendon, à qui notre repos étoit aussi précieux qu'à nous-mêmes, s'alarma sérieusement d'un excès de sécurité dont il craignit les conséquences. L'ancienne connoissance qu'il avoit du caractere du Duc, étoit pour lui une aussi forte raison de défiance, que tout ce que je lui avois raconté de nos dernieres aventures. Il prit un moment où j'étois seul avec Fanny pour nous découvrir ses inquiétudes. A des amis moins fideles & moins vertueux, nous dit-il, je ferois peut-être difficulté de donner un avis dont le succès seroit plus incertain. Mais, vous connoissant si bien, continua-t-il en s'adressant à mon épouse, je ne risque que de m'attirer trop de reconnoissance pour une foible marque de mon zele. Et, nous expliquant toutes les observations qu'il avoit faites sur la passion du Duc,

il nous fit craindre que cette extravagance ne devînt funeste en effet pour notre tranquillité. Les exemples n'en étoient pas éloignés. C'est une fureur, reprit le Comte, & votre expérience a déja dû vous persuader que toutes ses passions ne méritent jamais un autre nom. Je lui vois passer des nuits entieres, ajouta-t-il, à se promener sous vos fenêtres, avec une agitation qui m'a quelquefois fait trembler des entreprises qu'il pouvoit former contre votre vertu. Je ne me suis rassuré que par la précaution que j'ai prise de faire veiller autour de vous quelques gens de confiance. Je suis informé, reprit encore le Comte, qu'il a votre portrait sur une espece d'Autel dans le cabinet le plus secret de son appartement, & qu'il y passe tout le temps qu'il ne peut passer auprès de vous. Je ne sais où il vous a fait ce vol; mais vous comprenez bien que je ne vous l'aurois pas découvert avec cette liberté, si je n'étois sûr qu'il l'a fait sans votre participation.

Nous remerciâmes vivement ce cher ami d'un témoignage de zele si pur & si constant. Je lui appris dans quelles circonstances le Duc s'étoit saisi du portrait. Il étoit plus facile de le retirer adroitement de ses amis, lorsque nous savions dans quel lieu il le tenoit renfermé, que de nous délivrer des importunités dont nous étions menacés par sa passion. L'ordre fut donné sur le champ à quelques domestiques de lui enlever son idole dans quelque moment du jour. A l'égard de ses sentiments, s'il n'étoit pas au pouvoir de Fanny de les détruire, & si la bienséance l'obligeoit même à feindre de les ignorer aussi longtemps qu'il ne les feroit point sortir des bornes du respect, nous pensâmes, comme elle, qu'à la moindre déclaration qu'il lui en feroit ouvertement, elle devoit punir sa témérité par une ré-

ponſe qui le couvrit de confuſion. Milord Clarendon avoit d'abord été d'avis que, ſans attendre de ſa bouche des explications qui la mettroient dans quelques embarras, elle pouvoit prendre droit de diverſes extravagances qui avoient éclaté à la vue des domeſtiques, pour lui en faire publiquement un reproche. Mais c'étoit eſpérer de mon épouſe plus de hardieſſe qu'elle n'en étoit capable ; &, la plaignant même de la violence qu'elle auroit à ſe faire pour s'armer d'une juſte fierté dans l'occaſion, je fis convenir Milord qu'elle ſouhaitoit avec raiſon d'attendre qu'elle ſe vît forcée de parler.

Cependant la voie que prit le Duc, pour lui faire l'ouverture de ſes ſentiments, fut ſi adroite & ſi reſpectueuſe, que c'eût été pour elle un autre ſujet d'embarras, ſi le Ciel n'eût pris ſoin lui-même de conduire cette aventure au plus heureux dénouement. On ſaiſit un moment ſi favorable pour enlever le portrait, que les ſoupçons du Duc n'ayant pu tomber ſur perſonne, ſa préſomption lui fit croire qu'il n'y avoit que Fanny qui eût oſé lui cauſer une mortification ſi cruelle ; ou peut-être ne feignit-il d'en être perſuadé que pour ſe procurer l'occaſion de lui faire l'ouverture qu'il méditoit depuis long-temps. Il prit le parti de lui adreſſer ſes plaintes dans une Lettre. Le tour en étoit ſi naturel qu'on l'auroit cru ſincérement affligé de la néceſſité où il étoit de s'expoſer à ſon reſſentiment ; mais, lorſqu'il ſe faiſoit aſſez de violence pour étouffer au fond de ſon cœur une paſſion funeſte, & qu'il vouloit être toute ſa vie la victime d'un reſpect ſans exemple, n'avoit-il pas droit de l'accuſer de cruauté, elle qui le privoit de l'unique conſolation à laquelle il bornoit tous ſes deſirs ? Etoit-ce de ſa main qu'il tenoit ce cher portrait ?

Hélas !

Hélas ! c'étoit un bonheur auquel il n'avoit jamais osé prétendre. Pourquoi donc lui ravir ce qu'il ne devoit qu'au hazard ? L'accusoit-on de l'avoir profané par quelque indiscrétion, ou de ne l'avoir pas assez religieusement adoré ? Enfin, sous prétexte de vouloir se réduire éternellement au silence, & de ne rien desirer au-delà du bien dont il demandoit la restitution, il faisoit une peinture plus vive de sa passion, que s'il n'eût point affecté de la déguiser sous ce voile. Sa Lettre fut remise à Fanny par un inconnu, qui feignit de l'avoir apportée de Rouen. La lecture qu'elle en fit au Comte avant que de me la communiquer, fut une précaution qu'elle crut devoir à ma tranquillité. Ils me l'apporterent ensemble. Nous étions à raisonner sur cet incident, lorsqu'on nous avertit que mes enfants arrivoient de Paris avec leur Gouverneur, & leur empressement étant aussi vif que le nôtre, ils se présenterent à nos yeux au même moment.

Tandis que leur mere les recevoit de mes bras, où je les avois tenus serrés fort long-temps, je jettai les yeux sur leur Gouverneur, qui étoit demeuré modestement quelques pas derriere eux. L'opinion qu'on m'avoit donnée de son mérite, & la reconnoissance que je devois à ses importants services, me faisoient déja chercher dans moi-même par quelle récompense je devois payer son zele, ou par quelles offres je pouvois parvenir à me l'attacher tout-à-fait. Je croyois reconnoître, dans sa lenteur à s'approcher, ce désintéressement & cette modestie, dont le Pere Recteur du Collége m'avoit fait tant d'éloges. Sa physionomie étoit un peu défigurée par un défaut naturel ; il ne voyoit que d'un œil, & l'autre, trop foible, m'avoit-on dit bien des fois, pour soutenir la lumiere, étoit perpétuellement cou-

vert d'une large emplâtre, qui lui cachoit presque la moitié du visage.

Mais cette légere disgrace étoit réparée par une contenance fort noble & par d'autres avantage qui faisoient trouver sa figure intéressante au premier coup d'œil. Mille personnes que j'avois vues dans le cours de ma vie, pouvoient avoir avec lui quelque ressemblance : ainsi, quoique j'eusse cru démêler d'abord quelques-uns de ses traits, je ne m'arrêtai point à chercher dans ma mémoire ce qui pouvoit y rester d'une impression si vague.

Impatient de le voir tarder encore à s'avancer, je fis moi-même quelques pas vers lui, en lui tendant les bras avec un reproche tendre de sa froideur. Me croyez-vous, lui dis-je, insensible à tout ce que je vous dois ; ou vous imaginez-vous que vos soins généreux aient pu me demeurer aussi inconnus que votre personne ? Vous avez rendu service, ajoutai-je en l'embrassant, à des cœurs capables de reconnoissance, & je commencerois pour la premiere fois à me plaindre de vous, si vous ne faisiez pas fond sur mon estime & mon amitié. Il reçut mes embrassements en se courbant de la moitié du corps ; &, lorsque je le pris par la main pour le présenter à Milord Clarendon & à mon épouse, il me dit d'une voix basse & embarrassée quelques mots dont je n'entendis que les derniers : c'étoient des instances pour m'engager à sortir un moment avec lui.

Quoique je ne comprisse rien à ce mystere, je ne balançai point à le satisfaire. Me figurant même qu'il avoit peut-être quelque faveur pressante à me demander, je lui dis en marchant, que je m'estimois fort heureux, s'il pouvoit me donner occasion de commencer notre connoissance par

quelque service qui répondît à mes desirs. A peine fûmes-nous sans témoins, qu'il me pria d'arrêter, &, levant le masque qui lui changeoit le visage, il me demanda d'un ton timide & d'un air humilié, si je connoissois le misérable Gelin.

Il profita de la surprise qui m'ôta la voix pendant quelques moments, pour me protester, en peu de mots, que, s'il ne s'étoit pas rendu plus utile à mon service, c'est qu'il avoit ignoré à quel usage ses forces & sa vie même pouvoient être employées. Et quant à la reconnoissance dont il venoit d'être assez heureux, me dit-il, pour m'entendre prononcer le nom, il ne m'en demandoit point d'autre, que d'oublier les outrages qu'il m'avoit faits.

Je me garderai bien ici de faire honneur à la nature d'un des plus grands miracles de la grace. Après la pesanteur qui avoit arrêté ma bonté naturelle dans la visite que j'avois reçue de Gelin à Saint-Cloud, & qui m'avoit fait même regarder comme un effort insigne, la patience avec laquelle j'avois prêté l'oreille à ses remords, je n'attribuerai jamais le changement que j'éprouvai tout-d'un-coup à une autre puissance que celle qui gouverne les cœurs. La grandeur d'ame ira jusqu'à faire mépriser la vengeance; mais elle ne fera jamais accorder de la tendresse à un ennemi cruel, pour prix du repentir. En voyant Gelin humilié devant moi, attendri même, & revenu au devoir, comme il ne pouvoit m'en rester aucun doute, après une si longue & si constante expiation de ses fautes, je ne pensai qu'à l'embrasser, avec toutes les marques d'affection que je crus capables de relever son courage. Que le passé, lui dis-je dans le mouvement de mon cœur, sorte pour jamais

de votre mémoire & de la mienne. Je n'en veux plus rappeller que les premieres raisons que j'ai eues de vous estimer. Et lui promettant mon amitié aussi long-temps qu'il conserveroit le même goût pour la vertu, j'ajoutai, dans l'impression qui me restoit de ses services, qu'une maniere si noble de réparer ses offenses, m'inspiroit plus d'admiration qu'elles ne m'avoient jamais causé de haine. Il paroissoit pénétré de joie ; son silence & l'ardeur avec laquelle il serroit mes mains, m'apprenoient mieux ce qui se passoit dans son cœur, que toutes ses expressions.

Je voulus savoir ce qui l'avoit empêché de se faire connoître à mon épouse, & s'il doutoit qu'elle ne fût aussi sensible que moi au plaisir de le revoir vertueux. Il me confessa que ne s'étant point attendu à paroître devant elle au premier moment de son arrivée, il avoit été déconcerté de sa présence. Venez, venez, lui dis-je en le traînant par la main, & ne croyez pas Fanny moins capable que moi de distinguer les sentiments d'une véritable vertu. Je le forçai de rentrer avec moi dans l'appartement. Il détournoit encore le visage tandis que je l'annonçois à mon épouse sous le titre de tous les services qu'il nous avoit rendus. C'est votre libérateur, lui dis-je, dans un péril que Milord a partagé avec vous, & dont il a répété mille fois, que vous ne seriez point sortie sans son secours ; c'est le fidele gardien de vos deux fils. Il n'a ménagé sa vie ni pour vous ni pour eux. Et ne m'appercevant point que dans la situation où il étoit, déguisé d'ailleurs par une grande perruque, elle commençât encore à le reconnoître ; c'est Gelin, si vous l'ignorez, ajoutai-je, en levant plus haut la voix ; c'est un ami généreux & fidele, à qui nous devons tous

deux la conservation de tout ce qui nous est cher.

Un mouvement mêlé de surprise & de frayeur que je vis faire aussi-tôt à Fanny, me fit douter un moment de l'accueil qu'il devoit attendre d'elle. Mais, se tournant vers moi, & paroissant consulter mes yeux : s'il est tel que vous le représentez, me dit-elle, je ne balance point à prendre pour lui les sentiments dont vous me donnez l'exemple. Ces deux mots prononcés avec les graces qui n'abandonnoient jamais cette chere épouse, rendirent la vie & l'assurance à Gelin. Il mit un genou à terre pour lui exprimer le transport de sa joie. Son compliment fut court, &, parlant de la reconnoissance éternelle qu'il alloit emporter, il paroissoit disposé à nous quitter sur le champ. Mais, après lui avoir promis mon amitié, je ne crus point qu'un simple oubli de ses fautes en fût une marque suffisante. Si le pardon étoit dû à son repentir, je devois une juste récompense à ses services. Vous ne nous quitterez point, lui dis-je ; je ne consentirai jamais à vous perdre lorsque je vous trouve aimable & vertueux. Ma fortune me met en état de faire quelque chose pour la vôtre. Le desir de lui assurer une vie douce & heureuse m'avoit déja fait penser à lui offrir une retraite en Angleterre dans quelqu'une de mes terres. Il se fit presser pour se rendre à mes offres. Mais les instances du Comte de Clarendon & de Fanny acheverent de le vaincre.

Je regardai comme une nouvelle preuve de l'honnêteté de ses sentiments, l'air libre & familier qu'il ne tarda point à reprendre aussi-tôt qu'il nous crut persuadés de la sincérité de son repentir. Ma curiosité me fit souhaiter d'apprendre comment il avoit pu s'introduire au Collége, & mériter les témoignages que le Pere Recteur m'avoit rendus de son caractere. Il ne nous déguisa

rien. Dans les secours, me dit-il, que la seule compassion lui avoit fait rendre au malheureux qui étoit mort à Ruel de ses blessures, il avoit été frappé des sentiments de piété qu'il lui avoit vus aux derniers moments de sa vie. Ce spectacle & les autres circonstances de sa mort avoient fait tant d'impression sur lui, que l'image qu'il en avoit emportée l'ayant accompagné fort long-temps, elle l'avoit enfin déterminé à profiter de cet exemple pour régler sa conduite par les maximes de la religion. Quoique Protestant, les dispositions d'un homme qu'il avoit vu mourir dans des principes opposés aux siens, lui avoient fait naître des embarras dont il n'avoit jamais eu l'idée. Il s'étoit attaché quelque-temps à l'étude, &, ses difficultés ne faisant qu'augmenter, il avoit pris le parti de chercher des lumieres dans un corps dont il s'étoit formé une opinion favorable, depuis le témoignage que le malheureux de Ruel avoit été forcé de lui rendre en mourant. Il s'étoit adressé au Recteur du Collége, qui avoit dissipé heureusement tous ses doutes. Mais, ne s'étant pas borné à lui éclairer l'esprit, il avoit porté la lumiere jusques dans le fond de son cœur, en lui faisant sentir la nécessité de remplir les devoirs dont le Ciel lui accordoit la connoissance. C'étoit ce vertueux Jésuite, qui, sur l'exposition de ses remords, lui avoit conseillé de se faire un mérite aux yeux du Ciel, des services qu'il pouvoit me rendre. Il avoua que l'état de sa fortune lui avoit fait regarder aussi cette proposition comme un avantage ; mais que, si j'en jugeois néanmoins par ses vrais sentiments, sa principale vue avoit été de réparer le mal qu'il m'avoit causé, & de mériter l'oubli de ses fautes, sans s'être jamais flatté de l'heureux retour que je venois de lui accorder à mon estime.

Cette noble franchise alloit me faire redoubler des caresses auxquelles je le voyois sensible. Mais l'ouverture d'une scene beaucoup plus intéressante m'appella dans la cour du Comte, où l'on vint m'avertir que Madame Riding arrivoit avec le cercueil de Cecile. Je défendis à mes gens, qui m'avoient donné secrétement cet avis, de le faire éclater avant mon retour : mon espérance étoit de ménager les larmes de Fanny, qu'un spectacle si triste alloit infailliblement renouveller. Je sortis seul. Madame Riding, qui étoit déja descendue de sa voiture, vint tristement à ma rencontre. Quoiqu'accoutumée, par un usage de plusieurs semaines, à la vue du précieux dépôt qu'elle m'apportoit, elle ne put me revoir sans un serrement de cœur qui lui ôta la force de parler entre mes bras. J'attendois Madame Lallin avec elle. Je ne vis paroître qu'un homme âgé qui lui donnoit la main, & que je reconnus aisément pour le Capitaine Will. Ce titre échappe à ma plume, parce que c'est le seul sous lequel je le connoissois encore. Mais ayant fait sa paix avec la Maison Royale, les services qu'il avoit continué de rendre à l'Etat, l'avoient élevé au rang de Vice-Amiral, & je fus surpris de le voir revêtu de l'ordre de Bath, que le Roi avoit joint à cette récompense.

Il m'aborda timidement. Son discours fut un humble aveu de l'horrible trahison par laquelle il s'étoit déshonoré. Mais, les plus justes ressentiments, me dit-il, devant céder au repentir, il se flattoit que le sien feroit impression sur mon cœur, & que sa honte me tiendroit lieu de réparation. Je lui épargnai la suite d'une confession si humiliante, & lui tendant les bras, vous devez être tranquille, lui dis-je, si la paix de votre cœur dépend de moi. Je vous pardonne. Cette

assurance ne me coûta point d'effort. Une supériorité d'ame, qui étoit l'effet sensible de mes nouvelles lumieres, me faisoit regarder tous les maux qui m'étoient venus de la part des hommes, comme des désordres qui leur avoient nui plus qu'à moi; &, lorsque je les verrois revenir à eux-mêmes par le repentir de leurs offenses & par le goût de la vertu, j'étois disposé à m'en réjouir pour leur intérêt beaucoup plus que pour le mien. Je louai le Vice-Amiral de l'intention où j'avois appris qu'il étoit de faire une juste réparation à l'honneur de Madame Lallin, & je demandai à Madame Riding pourquoi je ne la voyois pas avec elle. Ils m'apprirent que toutes les instances par lesquelles ils s'étoient efforcés de lui faire quitter son Couvent, n'avoient pu l'ébranler. Elle avoit rejetté constamment les offres de Will; &, lorsqu'il avoit fait valoir les engagements qu'il avoit pris avec elle, sa réponse avoit été que, s'il faisoit son devoir, en s'offrant à les exécuter, elle n'étoit obligée par aucune loi de répondre à ses desirs, elle dont il avoit forcé la volonté par une affreuse tyrannie. Madame Riding avoit eu la complaisance de l'aller solliciter elle-même à Hautebruyere. La situation où elle l'avoit trouvée, l'ame attendrie, triste, pauvre, & comme abandonnée, elle n'avoit pu tirer d'elle que des regrets touchants d'avoir servi d'instrument à la malignité de mon sort, pour me causer les plus cruels chagrins qu'il m'eût jamais fait essuyer. Elle ne se pardonnoit pas d'avoir percé le cœur à son ami, & d'avoir accablé de maux son bienfaicteur. Enfin, dans la résolution invariable où elle étoit de s'en punir volontairement tout le reste de sa vie, elle me conjuroit d'oublier des malheurs & des fautes qu'elle n'osoit me prier de pardonner. Madame Riding étoit chargée de tenir le même

langage à mon épouse, & de lui rendre une lettre de sa main, qui n'étoit qu'une répétition de ses excuses & de ses regrets. Will, plus touché que jamais de ce récit, me supplia les larmes aux yeux d'employer tout le pouvoir que mes bienfaits m'avoient donné sur elle, pour la faire entrer dans d'autres sentiments. Je ne connoissois rien de plus pressant que les efforts qui m'avoient déja mal réussi, & commençant à craindre que Fanny ne se défiât du sujet de mon absence avant que j'eusse pris certaines mesures, je le priai de suspendre un moment son impatience.

A l'aide de quelques domestiques fideles, que je fis appeller sans bruit, j'écartai ceux dont je craignois l'indiscrétion, &, faisant approcher la voiture d'une porte dérobée, je donnai ordre que le cercueil de ma fille fût déchargé secrétement, & transporté dans une salle que je croyois peu fréquentée de mon épouse. Je commençois à me repentir de la résolution que j'avois prise de le faire transporter en Angleterre, ou du moins d'en avoir donné la connoissance à Fanny. Ce qui m'avoit paru nécessaire pour modérer les premiers transports de sa douleur, ne me paroissoit plus propre qu'à les renouveller. Cependant, je me flattai qu'en voyant arriver Madame Riding, sans le triste monument qu'elle nous avoit apporté, elle pourroit s'occuper uniquement de la satisfaction de revoir son amie, & perdre tout-à-fait de vue ce qui ne pouvoit servir qu'à les affliger l'une & l'autre. Il ne m'auroit pas été difficile de lui dérober la vue du cercueil dans le vaisseau, & de le faire transporter sans sa participation dans nos terres de Devonshire.

Mais je rendois peu de justice à la vertu de Fanny, lorsque je la croyois capable de perdre en un moment la constance & la résignation qu'el-

le s'étoit efforcée d'acquérir. Les larmes qu'elle avoit encore à répandre n'étoient plus celles d'une mere foible & passionnée, qui cede aux premiers mouvements de la nature, & qui n'a point d'autre raison de pleurer que le sentiment d'une aveugle douleur. C'étoit le fruit des réflexions dont elle se nourrissoit continuellement sur la misere de la condition humaine, & sur l'éloignement du meilleur sort qui devoit nous réunir quelque jour avec sa fille dans le sein même du bonheur. Elle fit un accueil tendre à son amie. Elle lut la lettre de Madame Lallin, &, marquant de l'admiration pour ses sentiments, elle conseilla, d'un air tranquille au Vice-Amiral, de laisser à cette femme infortunée le repos qu'elle paroissoit desirer. Ensuite, me proposant de lui assurer avant notre départ une pension qui pût la faire honnêtement subsister, elle ne rompit cet entretien qu'après avoir réglé avec moi la somme & les moyens de la lui faire payer réguliérement. Je m'imaginois déja que l'idée du cercueil étoit effacée de sa mémoire; mais, au moment que je la croyois occupée d'une autre réflexion, elle me pria d'un ton si ferme & si pressant, de lui faire voir les restes de sa fille, que je ne pus résister à ses desirs. Toute l'assemblée s'empressa de l'accompagner dans cette triste visite, & le Duc de Montmouth qui étoit venu nous joindre dès l'arrivée de mes enfants, ne fut pas le plus lent à la suivre. C'étoit à lui qu'elle rapportoit ses vues sans les avoir expliquées. Après avoir arrosé quelques moments le cercueil de ses larmes, elle se tourna vers lui, & lui montrant de la main ce lugubre spectacle, elle en prit occasion de lui adresser un discours si touchant sur l'indécence de ses sentiments, & sur la vanité de ses espérances, que, si elle n'éteignit point sa passion dans son cœur, elle se

délivra du chagrin d'en essuyer plus long-temps les marques. La confusion qu'il en eut, lui fit quitter sur le champ l'assemblée & la maison du Comte. Tout le reste s'étant arrangé au gré de nos desirs, nous n'eûmes plus d'autre soin que de nous préparer à notre départ.

FIN.

PERMISSION SIMPLE.

FRANÇOIS - CLAUDE - MICHEL-BENOIST LE CAMUS DE NÉVILLE, Chevalier, Conseiller du Roi en tous ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaires de son Hôtel, Directeur général de la Librairie & Imprimerie.

VU l'article VII de l'Arrêt du Conseil, du 30 Août 1777, *portant Réglement pour la durée des Priviléges en Librairie*, ensemble la quittance des Syndic & Adjoints de la Chambre Syndicale de Paris, exigée par les articles VIII & IX du même Arrêt, en vertu des pouvoirs à nous donnés par ledit Arrêt: Nous permettons à la Dame Veuve PIERRE DUMESNIL, Imprimeur, & au sieur LABBEY, Libraires associés à Rouen, de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre: *Le Philosophe Anglois, ou Histoire de M. Cléveland, &c.* laquelle édition sera tirée à sept cents cinquante exemplaires, en huit volumes, format *in*-12, & sera finie dans le délai de deux ans, à la charge, par ladite dame, Veuve Pierre Dumesnil & le sieur Labbey, d'avertir l'Inspecteur de la Chambre Syndicale de Rouen du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, au desir de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil, du 30 Août 1777, *portant suppression & création de différentes Chambres Syndicales*; de faire ladite édition absolument conforme à celle d'Amsterdam

1766 ; d'en remettre un exemplaire pour la Bibliotheque du Roi, aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Rouen ; d'imprimer la préfente Permiffion à la fin du livre, & de la faire enregiftrer, dans deux mois pour tout délai, fur les regiftres de ladite Chambre Syndicale de Rouen ; le tout à peine de nullité.

Donné à Paris, le 20 Janvier 1781.

NÉVILLE.

Par Monsieur le Directeur général.

DE SANCY, *Secrétaire général.*

Regiftré fur le Regiftre I. de la Chambre Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Rouen, N°. 71, folio 12, *conformément aux Arrêts du Confeil, du* 30 *Août* 1777. *A Rouen, ce* 24 *Janvier* 1781.

LE BOUCHER le jeune.

